
3 1761 01800083 9

DES

ZIBANS AU DJERID

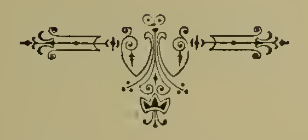
PAR LES

CHOTTS ALGÉRIENS

PAR

P. VUILLOT

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS



TYPOGRAPHIE OBERTHUR, RENNES — PARIS

—

1893


LIBRARY
NOV 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO



Croquis de l'Oasis de Biskra



DES
ZIBANS AU DJERID
PAR LES
CHOTTS ALGÉRIENS

I

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'ITINÉRAIRE PROJETÉ.

Aux mois d'avril et mai 1890, pendant un petit voyage que je fis de Touggourt au Mbzab par Ouargla, j'ai eu l'occasion de côtoyer, en parcourant les oasis de la vallée de l'Oued Rhir, l'immense dépression qui s'étend du méridien de Biskra au golfe de Gabès, à la hauteur du 34° de latitude nord.

C'est cette région des chotts, si particulière et si intéressante, à peine entrevue des hauteurs de Kef el Dor à mon premier voyage, que je résolus de visiter cette année, accompagné de ma jeune femme et suivi d'un domestique européen, d'un guide et de quelques muletiers et chameliers.

Ce système des chotts du Sahara septentrional peut se diviser en trois groupes principaux : le premier, à l'ouest, est constitué par le chott Melrir et ses ramifications diverses : chotts Merouan, Sidi Radouan, Bedjeloud, El Hadjel, Bou Chekoua, Mouiat Tadjer, Hadjela, Touidjin, Sellem, etc.; le second est formé par le chott El Rharsa ou Gharsa, le troisième par le chott El Djerid, dont l'extrémité orientale, désignée sous le nom de chott El Fedjej, n'est séparée du golfe de Gabès, la petite Syrte des anciens, que par quelques assises rocheuses, formées de grès et de calcaires éocènes, recouvertes de dunes sablonneuses d'une largeur d'environ seize kilomètres au point le plus étroit; entre le chott El Djerid et le chott El Rharsa se trouve une seconde barrière, ligne de hauteurs peu prononcées, se détachant vers le sud-ouest du Djebel bou Hellal, et connue sous le nom de Seuil de Kriz (avec les oasis d'El Oudiane, de Tozeur et de Nefta sur le versant sud-est); enfin, le chott Rharsa est séparé à son tour du chott Melrir par une bande de dunes et de terres basses, marécageuses, appelées le Seuil d'Asloudj, du nom d'un petit chott dont l'extrémité ouest effleure le 5° de longitude ouest.

Si l'on considère la région des chotts algériens sur la carte d'Algérie au 1/800,000^{e}, dressée par le service géographique du ministère de la guerre en 1876, revue en 1889, on remarque que toutes les routes la traverse du nord au sud, reliant le Zab ech Chergui et les villes de Ferkane, Négrine, Tamerza et Gafsa à l'Oued Souf et au pays de Douz, au sud du chott El Djerid. Une seule route, allant de l'ouest à l'est, part de Biskra pour aller rejoindre le Seuil de Kriz et les oasis d'El Oudiane, en passant par Sidi Okba, Aïn Naga, Zeribet el Oued, Taddart, Ferkane, Negrine, Tamerza, Bir Djeida et El Hamma; et encore cette route laisse-t-elle les chotts à plus de vingt ou trente kilomètres plus au sud; quant à la partie sud des chotts algériens, elle n'est suivie, de près ou de loin, par aucune route allant directement de l'ouest à l'est : toutes font de nombreux crochets; quelques-unes même descendent jusqu'à El Oued pour remonter ensuite directement vers le nord.

Notre intention, au départ de Biskra, est de faire le tour des chotts Melrir et Rharsa en suivant d'abord la route du nord jusqu'au Seuil de Kriz, puis de gagner la rive sud de ces chotts en les longeant au plus près, pour rejoindre la route de Biskra à Touggourt, vers Sidi Khelil ou Mraïer, après avoir coupé à angle droit toutes ces routes allant du nord à l'Oued Souf.

Ce retour par le sud des chotts serait donc une route en quelque sorte nouvelle car, seules, les différentes missions du commandant Roudaire, en 1874 et 1875 l'ont parcouru, en

certains points seulement, et dans un but tout particulier de géodésie et de nivellement. En effet, il ne s'agissait rien moins, à cette époque, que de ce gigantesque projet de formation d'une mer intérieure, par le percement successif des Seuils de Gabès, de Kriz et d'Asloudj.





II

LES CHOTTS ONT-ILS ÉTÉ EN COMMUNICATION AVEC LA MÉDITERRANÉE A L'ÉPOQUE GÉOLOGIQUE ACTUELLE ?

A la suite d'une campagne géodésique de deux années, le capitaine d'état-major Roudaire, poussant le réseau de la triangulation algérienne jusque dans l'extrême sud de la province de Constantine, était allé élever un dernier signal sur les collines qui bordent le chott Melrir, vers les puits artésiens de Chegga, à 54 kilom. sud de Biskra[1]. La faiblesse de la cote, + 24,25, le rendit curieux de connaître au juste l'altitude du chott : il exécuta un nivellement continu qui,

(1) Capitaine Baudot, *Bull. Soc. Géographie*, Lyon, III, pp. 320-342; 1880.

commencé au signal de Chegga, fut mené jusqu'à l'embouchure de l'oued Cedeur et continué dans le chott lui-même tant que les boues lui permirent d'avancer.

La dernière mire donna la cote — 27.

Déjà, en 1845, M. Virlet d'Aoust avait reconnu, au moyen d'observations barométriques, que l'altitude du chott Melrir, près de la route de Biskra à Touggourt, était très basse, probablement négative (1), et se demanda si cette dépression ne serait pas un reste de l'ancien lac Triton, indiqué par Hérodote, quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne.

En effet, l'historien grec raconte que Jason, poussé par la tempête sur les côtes de la Libye s'égara au fond d'un golfe, lac ou étang, dont un triton lui apprit à sortir.

Scylax, qui décrivit le littoral de la Méditerranée à peu près 200 ans avant J.-C., précisa davantage la position du lac Triton et du passage étroit, ou goulet, par lequel ce bassin intérieur communiquait avec la mer au fond de la petite Syrte (2).

Pomponius Melas, dont les écrits datent du milieu du Ier siècle de l'ère chrétienne, fait aussi mention du lac Triton ou de Pallas et du fleuve qui s'y jette; enfin il ajoute, en décrivant la partie de la Numidie qui correspond à notre province de Constantine : « On assure qu'à une grande

(1) Virlet d'Aoust, *Bull. Soc. Géologie*, 2e série, II, p. 349; 1845. — *Comptes rendus*, Académie des Sciences, 27 juillet et 5 octobre 1874.

(2) Alglave, *Bull. Assoc. scientif. France*, p. 177; 1881.

distance du rivage, vers l'intérieur du pays, il y a des campagnes stériles où l'on trouve, s'il est permis de le croire, des arêtes de poissons, des coquillages... »

Ptolémée, le célèbre géographe d'Alexandrie, ne parle pas de la communication du lac Triton avec la mer, mais il fait mention de la rivière qui y arrive et d'un autre lac, situé plus loin dans l'intérieur du pays et appelé lac de Lybie ou lac des Tortues.

D'après Pline [1], la partie de cette région qui avoisine le fond du golfe des Syrtes était occupé par un vaste marais dans lequel se jetait la rivière Triton.

Un auteur arabe du XIIe siècle, Edrisi [2], fait mention du débouché du lac Triton dans le golfe voisin. Enfin, d'après les traditions locales, les eaux de la mer auraient occupé jadis le chott El Djerid, et Nefta, située à l'extrémité occidentale de ce chott aurait été jadis un port [3], on aurait même trouvé non loin de là les restes d'une galère antique.

M. Tissot, auteur d'un mémoire fort érudit sur le lac Triton des anciens géographes [4], fit remarquer que le mot *sebkha* signifie en arabe *saline,* et, d'après la multiplicité des lieux ainsi désignés dans la région sud algérienne,

(1) Pline, *Histoire naturelle,* liv. V, § IV.

(2) Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité,* p. 55.

(3) Tissot, *Bull. Soc. de Géographie,* 1887, t. XVIII, p. 2.

(4) Tissot, *De Tritonidæ lacu Theses divoniensi Litterarum Facultati proponebat;* 1863.

plusieurs géologues avaient considéré l'existence de ces marais salants comme une preuve de la présence récente de la mer dans le nord du Sahara ; mais une étude plus approfondie de la région les a fait changer d'opinion : M. Pomel dit formellement (1), en s'appuyant sur des faits et non sur des traditions : La mer n'a point envahi le Sahara au commencement de la période actuelle, car elle n'y a point laissé de traces de son passage. Une zone de bas-fonds salins, jadis moins dépourvus d'eau qu'aujourd'hui, dont le niveau est inférieur à celui de la mer, qui n'en est séparée que par une barre peu épaisse, des coquilles de *Cardium edule* trouvées sur leur bord, et même à une petite profondeur dans leurs sédiments, des fossiles de *Planorbis Corneus* (Ludovic Ville), des coquilles de subfossiles, tels que *Melanopsis Maroccana* (Morelet), *Melania tuberculata* et *Cardium Saharicum*, ont fait accréditer cette erreur. Mais tous les mollusques associés à ces coquilles sont des espèces d'eau douce. »

M. Dubocq dit également (2) : « Le bassin du chott Melrir est un bassin fermé et séparé de la mer actuelle. Le vaste marais salé qui occupe le fond de ce bassin s'étend jusqu'auprès du golfe de Gabès, et sa hauteur montre qu'il ne pouvait communiquer autrefois avec la mer

(1) Pomel, *Le Sahara*, 1872, p. 136.

(2) Dubocq, *Mémoire sur la constitution géologique des Zibans de l'Ouad-Rir*, Annales des Mines, II, 1852.

ainsi que l'indique Ptolémée. On ne rencontre, au reste, sur les bords du chott Melrir, et sur les terrains qui s'étendent du lac actuel au pied des montagnes, aucune laisse de mer qui puisse faire supposer que l'estuaire de ce marais ait été oblitéré, depuis les temps historiques, par les collines de sable qui bordent le golfe de Gabès, et que l'évaporation solaire ait épuisé successivement les eaux de cette mer intérieure. Les seuls témoins d'érosions anciennes que l'on observe sont les amas de cailloux roulés qui bordent la plaine, et qui paraissent indiquer que les couches de marnes, de molasses et de poudingues qui sont relevées sur le flanc des Aouress ont émergé du sein des eaux; mais ce phénomène remonte aux dernières périodes géologiques et ne peut avoir aucune connexion avec les modifications que le cordon littoral du golfe de Gabès a pu recevoir dans les temps historiques. La salure des eaux du chott qui se couvre, après la saison des pluies, d'une croûte d'efflorescence ne peut également être invoquée; on doit l'attribuer au dépôt des matières salines dont les eaux se chargent dans leur parcours, et qu'elles abandonnent ensuite lorsqu'elles sont absorbées par les rayons solaires, ainsi que cela s'observe pour tous les bassins fermés de l'Algérie. »

Parmi ces dépôts locaux de sel gemme, dont l'origine est très ancienne, et qui saturent les oueds algériens en certains points de leur cours, il convient de noter, parmi les plus remarquables : celui du Djebel Garregou, non loin

d'El Kantara, long d'au moins 3 kilom.; il surgit de dessous des dépôts crétacés de cette région et s'élève à plus de 640 mètres au-dessus du niveau de la mer; des puits verticaux, que les eaux pluviales y ont creusés, sont extrêmement profonds et communiquent souvent avec des galeries naturelles par lesquelles l'eau chargée de sel s'écoule sous terre.

Au surplus, des études faites en 1875, au Seuil de Gabès, par une mission italienne dirigée par Antinori (1), et par M. Fuchs, vers la même époque, ont démontré (2) la présence d'assises rocheuses sous les sables du Seuil de Gabès, et tendent à prouver d'une manière péremptoire, au point de vue géologique, l'impossibilité d'une communication, à l'époque historique, entre la Méditerranée et la dépression des chotts.

Enfin, en 1884, une note de M. le docteur Rouire, communiquée à l'Académie des Sciences (3) attaque, au point de vue topographique, l'identification des chotts à la baie du Triton. M. Rouire, le premier, a soutenu que le fleuve Triton des anciens était le cours d'eau appelé sur nos cartes oued Bagla, au-dessous de Kérouan, oued Zéroud au-dessus de la même ville (4). Il a affirmé également que le lac Triton était un des trois lacs qui se trouvent au nord-ouest de Sousse et que le fleuve traverse (lac Bagla,

(1) A. Brunialti, *Il mare Saharico*, publié dans *Tunisi*, Milan; 1876.

(2) Edm. Fuchs, *Note sur l'Isthme de Gabès*, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, 10 août 1874, pp. 352-355.

(3) Rouire, *Comptes Rendus Académie des Sciences;* 16 juin 1884.

(4) Valérie Mayet, *Voyage dans le sud de la Tunisie*, Paris, 1887, p. 233.

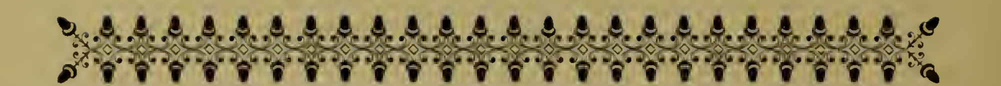
lac Kelbiah et Sebkha el Mengel). Cette thèse hardie fut défendue par son auteur dans plusieurs notes [1], et enfin dans un travail important intitulé l'*Énigme du Triton*, dans lequel la thèse est longuement développée, et avec succès, appuyée sur de nombreux arguments tirés d'Hérodote, Scylax, Pomponius Melas, Pline et Ptolémée. Nous nous bornerons à citer celui-ci, entre cent autres de même valeur : « Le fleuve Triton, d'après Ptolémée, prenait sa source au mont Ουσαλετον, et la branche septentrionale des l'oued Bagla, appelée oued Marguelil, naît en arrière du mont Oussalet actuel. »

Suivant le dernier travail de M. Rouire, [2] le lac Bagla actuel serait le lac de Lybie de Ptolémée, le lac Kelbiah représenterait le lac Pallas et la Sebkha el Mengel le lac Triton. Le lac Kelbiah, à peine marqué sur les cartes qui précèdent celle de l'État-Major français (1886) fut pressenti en 1874 par M. Doûmet-Adanson [3], et M. Rouire eut le mérite de signaler l'importance de cette nappe d'eau et son rôle dans l'antiquité en donnant un dernier coup à la légende de l'identification des chotts avec le lac Triton des géographes anciens.

(1) Docteur Rouire, Académie des Inscriptions; 1884. — Congrés de Blois pour l'avancement des Sciences; 1884. — *Bulletins Sociétés de Géographie de Lyon et de Montpellier;* 1886.

(2) Docteur Rouire, *Énigme du Triton*, Paris; 1886.

(3) Doûmet-Adanson, *Archives des Missions scientifiques* (Mission de 1874 en Tunisie).



III

HISTORIQUE DES DIFFÉRENTES MISSIONS DE M. ROUDAIRE ET LEURS RÉSULTATS.

Chargé, en 1872-1873, par le Ministre de la guerre de la triangulation de la méridienne de Biskra, M. Roudaire aborda pour la première fois la région des chotts : il détermina avec précision la dépression du lit du chott Melrir au-dessous du niveau de la mer. L'imagination aidant, il lui parut facile de convertir les chotts algériens et tunisiens en une mer communiquant avec la Méditerranée par un canal creusé à travers le relief de Gabès.

La coïncidence qui lui paraissait exister entre la fermeture du lac Triton, la disparition de la mer dans le bassin

des chotts tunisiens, la sécheresse toujours croissante de ces contrées, leur stérilité actuelle après leur fertilité remarquable à l'époque de l'occupation romaine, lui firent espérer que la présence d'une mer intérieure rendrait à ce pays son antique splendeur. Il s'imagina aussi que l'établissement de cette mer faciliterait nos rapports avec l'intérieur du grand continent africain et que nos frontières algériennes et tunisiennes y gagneraient une limite facile à défendre.

Ce projet grandiose était-il réalisable? Le comité des Missions du Ministère de l'instruction publique pour l'examen des projets de voyages scientifiques engagea le Gouvernement à faire procéder à une étude plus attentive de cette région.

En 1874-1875, M. Roudaire fut chargé d'une nouvelle mission par le Ministre de la guerre et le Gouverneur général de l'Algérie; il fit, avec le concours de MM. Baudot, Martin et Parisot, de nouveaux nivellements dans la région des chotts jusqu'à la frontière tunisienne, à la suite de ces travaux, il reconnut lui-même la nécessité de nouvelles recherches.

En 1877, l'Académie des sciences nomma une commission dont le général Favé fut le rapporteur et les conclusions du rapport furent favorables à la continuation des explorations. Le Ministère de l'instruction publique chargea M. Roudaire d'une troisième mission ayant pour but l'exploration des chotts tunisiens.

Dans cette nouvelle mission, M. Roudaire exécuta de nombreux travaux de nivellement et de sondage. Ces nouvelles études démontrèrent que, du chott El Djerid au chott Melrir, la direction générale de la pente du lit des chotts est de l'est à l'ouest, c'est-à-dire qu'elle ne se dirige pas vers la mer : ainsi il fut constaté que le chott El Djerid, qui devait nécessairement présenter la dépression la plus forte si les chotts eussent été en communication avec la Méditerranée, présente, au contraire, un niveau très supérieur à la Méditerranée elle-même [1].

Les modifications successives que M. Roudaire a dû faire subir à son projet montrent suffisamment combien les résultats même de ses travaux sont venus contrarier ses prévisions. A la suite des premières études dans le chott Melrir, pour rétablir le vaste bassin qu'il supposait avoir été en communication avec la Méditerranée, il suffisait de percer un canal à travers le relief de Gabès. Plus tard, après des études plus étendues, on reconnaissait qu'il fallait, non seulement percer le relief de Gabès, mais creuser dans le lit du chott El Djerid un canal qui amènerait les eaux au Seuil de Kriz, puis percer le Seuil de Kriz, ce qui permettrait de remplir le chott El Gharsa; enfin pratiquer dans le Seuil d'Asloudj un autre canal pour remplir le chott Melrir.

Mais comment pratiquer ce canal dans le chott El Djerid, trop liquide pour que l'on puisse y creuser une excavation

(1) Cosson, *Comptes rendus de l'Académie des sciences,* XCIV, pp. 1330-1335.

quelconque, et renfermant trop de matières solides pour que l'on puisse en espérer la dissolution ou la suspension dans les eaux qui y seront amenées?

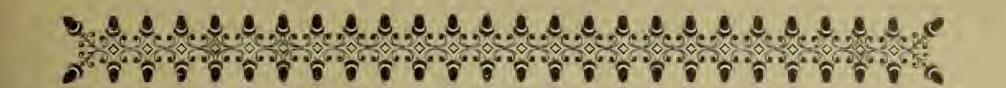
Mais la troisième mission découvre de nouvelles difficultés : il faudrait déverser les eaux de la Méditerranée par dessus le Seuil de Gabès au moyen de machines à vapeur; obtenir par des dragages le creusement d'un canal dans toute la longueur des chotts Fedjedj et Djerid, tout en utilisant les eaux fournies par les machines et celles fournies par l'oued El Hammam et par les nappes superficielles et profondes; puis les eaux atteignant le relief de Kriz, percer ce relief pour déverser dans le chott El Gharsa les eaux, les sables, les vases fournies par le chott El Djerid; pratiquer enfin le percement du Seuil d'Asloudj, travail difficile en raison des fonds vaseux, pour déverser dans le chott Melrir tout ce mélange de boues et de sables provenant des autres chotts.

Ce dernier projet est celui auquel s'est arrêté M. Roudaire; le travail qu'il exigerait pour sa mise à exécution serait absolument hors de proportion avec les résultats que l'on obtiendrait. Au point de vue météorologique, impossible d'augurer des changements produits; quant à la salubrité et à l'hygiène, il est hors de doute que cette mise en mouvement de toutes ces vases, ce mélange d'eaux salée et douce, amèneraient dans cette région un état d'insalubrité beaucoup plus fort que l'état actuel. Car, il ne faut pas oublier que ce ne sont pas les eaux qui manquent aux pieds de l'Aurès; l'insalubrité du pays, spécialement celle de

la Farfaria, provient de la trop grande abondance des eaux que déversent les vallées descendant des montagnes.

Enfin, l'exécution de ce projet fut estimée, par son auteur, à 75 millions; que de kilomètres de Transsaharien on construirait avec cette somme; et quel parallèle à établir entre une prétendue mer intérieure, un cul-de-sac maritime, et une ligne de chemin de fer qui relierait l'Algérie à nos possessions du Sénégal et du Niger et nous assurerait le commerce du Soudan!





IV

ÉTAPES PROJETÉES. — PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Nous venons de voir tout l'intérêt que présentent les rives actuelles des chotts Melrir et Gharsa, au sujet desquelles on a noirci tant de papier il y a quelques années. Il ne peut donc être qu'intéressant de parcourir ces régions qui auraient pu devenir les bords du lac maritime de M. Roudaire.

La route du nord, de Biskra à Tozeur, est toute tracée, et facile à couper en étapes d'une longueur raisonnable; les villes et villages y sont nombreux; mais bien différente est

la route du sud de Tozeur à l'Oued Rhir : ni ville, ni village, entre Nefta et Chegga : seuls, des puits, et probablement souvent à sec ou effondrés.

Voici le tableau de différentes étapes de Biskra à Tozeur, et retour, avec les distances approximatives, calculées en tenant compte des sinuosités probables de la route.

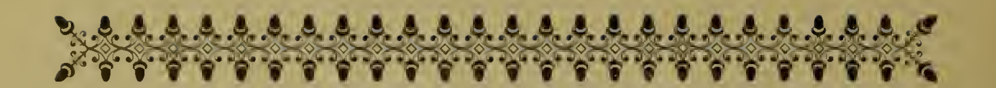
LOCALITÉS.		DISTANCE.	DIRECTION GÉNÉRALE.
BISKRA.	Ville.		
SIDI OKBA.	Village.	21 kilom.	Sud-Est.
AÏN NAGA.	Dachera.	23 —	Est-Sud-Est.
ZERIBET EL OUED.	Oasis.	40 —	Est-Nord-Est.
ZÉRIBET AHMED.	Oasis.	16 —	Est.
TADDART.	Puits.	33 —	Est-Sud-Est.
FERKANE.	Oasis.	40 —	Est.
NÉGRINE.	Oasis.	15 —	Est-Sud-Est.
TAMERZA.	Oasis.	48 —	Est-Sud-Est.
BIR DJEIDA.	Puits.	27 —	Sud.
TOZEUR.	Ville.	33 —	Sud-Sud-Est.
NEFTA.	Ville.	24 —	Ouest-Sud-Ouest.
SEBA BIAR.	Puits.	28 —	Ouest.
BIR ALLAOUNA.	Puits.	22 —	Ouest-Nord-Ouest.
SIF MOUIAT.	Puits.	28 —	Ouest-Nord-Ouest.
BIR SAÏAL.	Puits.	30 —	Ouest-Nord-Ouest.
CHOTT BEN DAHMAN.	Cte d'alt. 46m.	23 —	Ouest.
STAH HAMERAÏA.	Cte d'alt. 24m.	27 —	Ouest-Nord-Ouest.
OGLAT MGUEBRA.		23 —	Nord-Ouest.
CHEGGA.	Bordj.	26 —	Nord-Nord-Ouest.
SAADA.	Bordj.	24 —	Nord.
BISKRA.	Ville.	28 —	Nord-Nord-Ouest.

Notre départ de Biskra est fixé au vendredi 5 mars, dès le matin, naturellement, pour arriver à Sidi Okba pour le déjeûner. Notre petite caravane se composera de deux chameaux et quatre mulets que mon chaouch, Messaoud ben Chebana, un arabe d'El Kantara, a loués ici par l'intermédiaire du bach-amar de Biskra, Zeian ben Brahim, plus un cheval que j'achèterai à Zéribet el Oued, dont le caïd est parent de mon chaouch.

Jusqu'à Zéribet el Oued, nous serons sept personnes : ma femme et moi, Messaoud ben Chebana, un domestique français, Jean Guillon, qui m'avait déjà accompagné dans le Sud il y a deux ans, un chamelier et deux muletiers. De plus, à partir de Zéribet el Oued, nous aurons un cavalier de la daïra du caïd de cette ville.

Comme impedimenta, nous aurons relativement peu de colis : sur les chameaux, quelques malles d'effets personnels, le campement, se composant d'une tente, lits de camp, table et pliants; cantine à vivres; caisses de boîtes de conserves, de bouteilles d'eau gazeuse, de vins et liqueurs, et deux tonnelets pour les parties de la route où nous ne trouverons pas d'eau pour nos bêtes de somme; sur les mulets, les papiers, les armes et cartouches et les instruments. Chameaux et mulets sont retenus pour le 5, mais au dernier moment, un retard imprévu rejette notre départ au lendemain 6 mars.

❋



V

DÉPART DE BISKRA. — SIDI OKBA. — LA MOSQUÉE. — UN MARIAGE ARABE. — AÏN NAGA.

Par extraordinaire, ce matin, tous étaient prêts à l'heure dite, muletiers et chameliers ; encore a-t-il fallu que Messaoud aille les réveiller à quatre heures du matin, pour les amener de chez eux jusqu'à l'hôtel du *Sahara*. A cinq heures et demie, nos chameaux étaient chargés des plus gros colis, et partaient en avant, de ce pas lent et bête qui les caractérise. Les plus petits colis sont placés dans les « tellis » grands sacs, repliés en deux, qui, placés en travers sur la selle ou berda, forment des bâts au sommet desquels on se juche

péniblement. Les couvertures, bien repliées sous nous, forment de bons matelas qui nous éviteront, espérons-le, ces petites talures si désagréables pour ceux qui ont en perspective plus de 20 jours à dos de mulets.

A 7 heures, notre petite caravane, composée de nos quatre mulets, traverse Biskra pour aller prendre la route de Touggourt, vers le sud. Mais après l'avoir suivie pendant quelques centaines de mètres, nous la laissons à notre droite, ainsi que les jardins de M. Landon, pour traverser l'oued Biskra par un gué peu profond, un peu en amont du marabout de Sidi Zarzour qui se dresse au milieu du lit de la rivière. Selon la légende, nous dit Messaoud, deux hommes, un arabe et un juif, surpris par une crue subite de l'oued, à la suite de quelque orage, se seraient réfugiés dans le marabout. Les eaux montant toujours entraînèrent le juif, qui fut noyé, tandis que l'arabe resta sain et sauf, et regagna la rive tranquillement, la crue une fois passée.

Nous avons successivement, à notre droite, les oasis de Lalia et de Filiach, avec leurs beaux bouquets de palmiers aux teintes sombres entourés de champs d'orge presque mûrs déjà ! A gauche, les monts Aurès détachent sur le ciel leur sombre silhouette, tandis qu'à leurs pieds s'étendent dans la plaine, en taches noires, les oasis de Chetma, Sidi Khelil, Seriana et Garta.

Le temps est beau ; le ciel, légèrement couvert, tamise un peu les rayons du soleil et nous empêche de souffrir de la chaleur. Une nouvelle route, tout à fait carrossable, est en

voie d'exécution, et remplacera d'ici peu l'ancienne piste qu'elle laisse à quelque cinquante mètres sur la droite. Déjà plusieurs tronçons sont faits, le pont de l'oued Bèsbès presque achevé, et il ne restera plus qu'à amorcer les différentes parties de la route pour la livrer à la circulation. Au sixième kilomètre, deux outardes se lèvent sur notre droite, trop loin pour que je puisse leur envoyer quelques grains de plomb avec chance de succès. Tout autour de nous, dans les touffes de guetef (*Atriplex halimus* L.), et de soueda (*Suæda vermiculata*) des alouettes huppées se lèvent à quelques mètres seulement, en poussant leur petit cri joyeux.

Au onzième kilomètre, près d'un tas de pierres surmonté de la borne kilométrique, à quelques mètres à gauche de la nouvelle route, nous dépassons nos deux chameaux, qui nous retrouveront à Sidi Okba, chez le cheikh Lakhdar. Celui-ci, prévenu depuis quelques jours par le colonel commandant le cercle de Biskra, nous attend pour nous offrir l'hospitalité. A onze heures nous sommes chez lui ; il met sa maison et ses jardins à notre disposition ; à la chambre qu'il peut nous offrir, nous préférons notre tente que nous installons dans les jardins, sous les palmiers, aussitôt les chameaux arrivés. La table est dressée sous des orangers, des cédratiers, et des citronniers qui vont nous fournir le dessert dans quelques minutes, et nous mangeons le cousscouss que nous a envoyé le cheikh en arrosant de limonade le premier repas de notre voyage.

Après quelques heures de repos sous la tente, nous allons visiter la mosquée de Sidi Okba, et la Zaouïa (école religieuse) attenante. On traverse d'abord des salles remplies d'élèves, criant tous des versets du Coran qu'ils apprennent ainsi par cœur; puis, traversant une cour intérieure, on pénètre dans la mosquée; la salle est basse, mais assez étendue, et encombrée de colonnes en bois dont les chapiteaux sont sculptés et ornés de peintures. A gauche se trouve une espèce d'autel, entouré de faïences anciennes, incrustées dans le mur. Du côté opposé, dans une Koubba, petite salle communiquant avec la première par deux petites portes basses, toujours fermées, se trouve la tombe de Sidi Okba, le grand guerrier arabe, qui, en l'an 62 de l'hégire (681-682 ap. J.-C.) fut surpris par les Berbères auprès de Theouda, à 7 kilom. nord de Sidi Okba. Le tsabout, ou châsse, qui renferme les cendres du grand saint, est recouvert d'étoffes de soie couvertes d'inscriptions arabes; les murs et le sol de la Koubba sont entièrement tapissés de tentures aux couleurs criardes, suivant le goût des Arabes. Une inscription en caractères koufiques, la plus ancienne de l'Algérie, est gravée sur un des piliers de la Koubba. On y lit :

Hada Kobr Okba ibn Nafé rhama Allah!
Ceci est le tombeau d'Okba, fils de Nafé; qu'Allah le reçoive dans sa miséricorde !

Une des portes qui donnent accès dans la mosquée est en bois entièrement sculpté, avec beaucoup de finesse; cette

porte daterait, paraît-il, de l'époque romaine, et aurait été apportée de Tobna dans le Hodna.

Un gardien de la mosquée nous ouvre une petite porte qui donne dans un trou sombre : c'est l'entrée du minaret; au bout de quelques pas dans l'obscurité, on sent des marches qui, d'une architecture tout à fait arabe, ont parfois trente ou quarante centimètres de hauteur : on arrive donc assez rapidement au sommet du minaret, du haut duquel on a une belle vue sur le village de Sidi Okba, entouré de ses jardins de palmiers, et sur toutes les oasis environnantes. C'est le cas de prendre quelques vues photographiques intéressantes, en profitant des rares moments où le soleil laisse passer quelques rayons entre deux nuages; puis l'heure du dîner nous ramène dans les jardins du cheikh.

A notre retour, grande contestation entre Messaoud, notre factotum, et le chamelier : Messaoud distribuait aux muletiers de l'orge pour leurs bêtes; le chamelier voulait aussi toucher sa part. Or, il avait été convenu, devant le bach-amar de Biskra que les mulets étaient loués trois francs par jour, la nourriture fournie par nous, et les chameaux également trois francs par jour, mais nourris aux frais du chamelier. Heureusement que Messaoud avait fait porter sur son acte signé du bach-amar, toutes les conditions stipulées : devant le papier que lui lut le cheikh, le chamelier fut bien forcé de reconnaître qu'il était absolument dans son tort : et il s'en allait, en riant, acheter la nourriture de ses bêtes, sans aucune honte d'avoir essayé de nous tromper : aussi,

avec les Arabes, en général, n'y a-t-il aucune précaution à négliger, et les engagements doivent toujours être signés et contresignés devant un agent quelconque de l'autorité, cadi, cheikh, caïd ou bach-amar.

Messaoud, après le dîner, nous conduit voir un mariage arabe : une foule nombreuse est accroupie en cercle, sur une place, devant la maison des mariés; les femmes, toutes voilées, sauf les plus vieilles, sont d'un côté du cercle, les hommes de l'autre; un tam-tam et une flûte arabe forment tout l'orchestre, et la musique est coupée par les cris des femmes qui, toutes ensemble, poussent, par moments, un long cri plaintif qui, dans la nuit, produit un effet bizarre et impressionne étrangement. Des danseurs, des danseuses de profession viennent exhiber leurs grâces monotones au milieu du cercle, tandis que des Arabes, placés parmi les spectateurs, font partir en l'air de nombreux coups de fusil. J'excitai un étonnement général en tirant une cartouche-fusée qui, retombant en étoiles multicolores, tira de chaque gosier un long murmure de surprise admirative.

La fête devant se prolonger toute la nuit, nous nous retirâmes bientôt pour rejoindre notre campement.

*

7 *mars.*

Sidi Okba, — Aïn Naga.

Un vent très violent, venant du nord, a soufflé en rafales toute la nuit et, au moment où nous commencions à nous endormir, les aboiements de chiens arabes, se livrant une bataille en règle, se sont chargés de nous rappeler à la réalité des choses.

Nos mulets ont passé toute la nuit devant la porte du cheikh ; celui-ci a refusé hier soir à Messaoud de les laisser entrer dans son écurie, vide cependant : si c'est ainsi qu'il entend l'hospitalité arabe ! Nous nous promettons bien, en prenant congé de lui, de faire connaître au colonel de Biskra la manière dont il reçoit les personnes qui lui sont recommandées.

Au sortir de Sidi Okba, premier incident sur lequel vient s'en greffer un second qui était bien près d'être un accident : à la hauteur des dernières maisons du village, le matelas qui sert de selle à ma femme et sur lequel elle est assise, vient à tourner sur le côté du mulet, les sangles n'ayant, sans doute, pas été serrées assez fortement au moment du départ. Ma femme se laisse glisser à terre, on décharge le mulet, on le recharge mieux, enfin, tandis que Messaoud, prêtant la main aux muletiers, se trouvait derrière le mulet, celui-ci lance une ruade qui l'atteint sur le côté interne du genou un peu



OUED CEDAR

Photo. E. Bernard & Cie



au-dessous de la rotule. Nous nous empressons autour de ce pauvre Messaoud, qui veut à toute force se relever et marcher, tandis que Jean court après les chameaux pour rapporter la trousse de pansement. Aucune fracture, heureusement; une bonne compresse, un solide bandage par dessus, et voici notre Messaoud réinstallé sur son mulet, trottinant devant nous.

A partir de Sidi Okba, pendant les quatre premiers kilomètres, la route est coupée par une dizaine de séguias qui irriguent les champs d'orge bordant la route; mais bientôt toute trace de culture disparaît, et l'on rentre dans le traditionnel terrain sablonneux, couvert de petites touffes de guetef et de hharmel (*Peganum Harmala* L.).

Le vent souffle toujours fortement, venant du nord, et nous pousse en avant, en faisant filer entre les jambes de nos mulets des petits nuages de sable fin. Sur la droite, à l'horizon, un effet de mirage tout à fait bizarre : on croirait voir la mer, reflétant le ciel bleu, et même les nuages. Devant nous, une chaîne de petits mamelons sablonneux peu élevés, rangés presque en ligne droite, perpendiculairement à la route. Le plus élevé (une vingtaine de mètres) est au centre de cette petite chaîne, et la route passe à ses pieds, contre les trois ou quatre pieds de tamarix qui tapissent ses flancs du côté opposé au vent. A mesure que l'on s'avance, le sol devient plus cahoteux, et toutes les petites bosses de sable servant de pied au guetef sont de plus en plus accusées.

A 14 kilomètres, traversée à gué de l'oued Biraz, encaissé assez profondément dans des berges d'une dizaine de mètres de

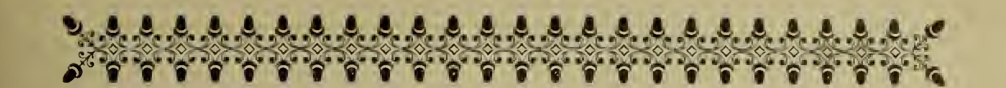
hauteur. Les rives sont couvertes de hauts tamarix qui jettent une note sombre dans la plaine ensoleillée. Devant nous, l'oasis de Aïn Naga (fontaine de la Chamelle), dont nous sommes séparés par une série de petites dunes qu'il nous faudra tourner du côté sud. Le vent, toujours violent, nous donne un exemple, en petit, de ce que peut être son action dans la région des grandes dunes de l'Oued Souf. Poussé par le vent, le sable, d'une ténuité extrême, remonte le flanc de la dune qui, du côté du vent, a une pente très douce; arrivé à la crête, il retombe brusquement au pied de la dune, à pic de ce côté, et la prolonge dans la direction du vent. Encore une rivière à franchir avant de faire notre entrée à Aïn Naga, l'oued Bou Jabès; son lit est presque à sec, et, au moment où nous y descendons, une hyène en sort, remontant la berge au petit trot à une centaine de mètres sur notre droite.

Nous nous faisons conduire à la maison du cheikh; malgré son absence, nous nous installons chez lui pour y passer la journée et la nuit; dans l'après-midi, nous faisons une visite rapide au village, pauvre dachera qui compte peut-être deux cents habitants, tout au plus. Dans les jardins qui sont remplis de volées de petits oiseaux, Messaoud, qui ne se ressent plus de son accident du matin, a vite fait de nous trouver en quelques coups de fusil, de quoi faire ce soir quelques brochettes de mauviettes, tandis que, de mon côté, je vais chercher quelques phalènes pour les étudier plus tard, à notre retour à Paris.



MOSQUÉE ET PLACE DE AIN-NAGA

Photo. E. Bernard & Cie.



VI

AÏN NAGA. — UNE INVASION DE RATS. — LA PLAINE DU ZAB ECH CHERGUI.

ZÉRIBET EL OUED. — CHASSE AU SLOUGHI. — ACHAT D'UN CHEVAL.

8 *mars*.

Aïn Naga, Zéribet el Oued.

Les chameaux sont déjà partis depuis plus d'une heure, quand nous quittons Aïn Naga, à 7 heures et demie. Nous retrouverons nos bagages à mi-route de Zéribet el Oued, près d'une petite maison ruinée, située sur la droite à peu de distance de la route.

Pendant les premiers kilomètres, jusqu'à l'oued Bibia bou Atrous, le terrain, peu cultivé, sert de retraite à un grand nombre de « djerds » gros rats des champs, au poil lisse et brillant, variant du gris clair au jaune fauve. Leur nombre est incalculable dans cette région, et ils fourmillent littéralement : de chaque touffe de broussailles entre les racines desquelles ils creusent leur demeure, on en voit sortir, et trotter menu sans s'inquiéter de notre passage : quelques-uns même, assis gravement sur leur train de derrière, et grignotant quelques graines, nous regardent passer sans se déranger aucunement.

A chaque pas aussi nous faisons lever des bandes d'alouettes huppées, qui viennent se replacer sur la route, à quelques mètres de nous, pour reprendre leur volée quelques minutes ensuite. En peu de temps, et sans sortir de la route, du haut de mon mulet, j'en abats une vingtaine, que le muletier ramasse à mesure que je les tire. Ce sera une petite addition à notre menu.

Après avoir franchi l'oued Bibia bou Atrous, le terrain change complètement d'aspect : absolument inculte depuis Aïn Naga, il se couvre ici de vastes cultures d'orge, émaillées de fleurs de toutes couleurs. Les insectes abondent, et, en quelques instants, je trouve de nombreux pensionnaires pour ma bouteille à cyanure.

L'heure du déjeuner est arrivée, et nous sommes presque à mi-route. Nous nous arrêtons pour faire notre cuisine dans une magnifique culture d'orge, quelques mètres avant un



AIN-NAGA. — Arrivée par la route de Sidi-Okba

Photo. E. Bernard & Cie.

petit oued qui précède l'oued Haguet. Pendant notre halte, un de nos mulets, non entravé, prend la fuite, et le voilà au galop sur la route d'Aïn Naga avec nos deux muletiers à ses trousses. Ces pauvres malheureux mirent plus de trois quarts d'heure à rejoindre le fugitif qui défendait vaillamment sa liberté, à peine reconquise, par de nombreuses ruades dans toutes les directions.

Quelques minutes de sieste, et l'on se remet en route. A deux heures et demie, traversée, à gué, de l'oued Haguet assez pittoresque par ses berges en forme de falaises de sable. J'en prends une vue au passage, et la route est reprise. Beaucoup d'oueds, indiqués sur les cartes, sont à sec, et n'existent qu'à l'état de dépression longitudinale, ravinée ; tels, le Rognet el Miad, l'oued Cedar et l'oued Abderrham ; en revanche, à mesure que nous approchons de Zeribet el Oued, de nombreux canaux d'irrigation coupent la route, qui les franchit par de petits ponts, tout à fait primitifs, mais toujours préférables à cette bourbe vaseuse que nous avons rencontrée pendant les premiers kilomètres après l'oued Bibia bou Atrous.

Sur la gauche de la route, à quelques kilomètres, et surmontant une petite côte de sable, on voit se dresser une petite pyramide : c'est un puits, le *Bardo,* m'a-t-il été dit, et je n'ai pu tirer d'autres renseignements de mes guides.

Au quarante-troisième kilomètre, nous arrivons à Zéribet el Oued ; jusqu'au dernier moment, la ville reste cachée aux yeux du voyageur. Elle est pourtant assez importante

(1,500 habitants sédentaires environ) et, lorsqu'on s'y trouve, elle paraît située sur une petite éminence.

La première maison de la ville, en face du bordj, est celle du caïd, un parent de notre guide Messaoud. Nous nous arrêtons chez lui, et il nous offre l'hospitalité aussi large et aussi complète que possible. Mais la route a été longue et un peu fatigante, et, après le repas qu'il nous fait servir, nous ne demandons qu'une chose, c'est de prendre quelques heures de repos, remettant au lendemain de faire plus ample connaissance avec la capitale du Zab ech Chergui et son caïd.



9 mars.

Zéribet el Oued.

L'ASPECT de la vallée du côté de l'ouest ne ferait jamais supposer tout le pittoresque de Zéribet el Oued (la closerie de la rivière), du côté de l'oued El Arab. Placée au confluent de cette rivière avec l'oued Guechtane ou Gouchtal, elle la domine de quelque vingt mètres, les deux rivières viennent se réunir à ses pieds, et les jardins de palmiers, peu étendus, se trouvent principalement sur la bande de terre étroite comprise entre les deux oueds,

presque toujours à sec. En face, de l'autre côté de l'oued El Arab, et au sommet de la falaise de sable qui forme la rive, deux petites mosquées basses, construites en tôb, comme toutes les maisons du pays : l'une, sur le bord même de la falaise, est sur le point de s'ébouler dans la rivière par suite des affouillements constants de l'eau au moment des crues ; l'autre, plus éloignée d'une quinzaine de mètres, a une petite kouba (coupole) blanchie à la chaux qui tranche sur le ciel bleu et jette une note gaie et légère dans le paysage un peu alourdi par des teintes trop crues.

Le caïd Mohamed ben Messaoud est actuellement seul ici, avec le second de ses fils, Daradjé, âgé de vingt-trois ans ; le reste de la famille, femmes et enfants sont remontés dans la montagne, à Beni Ferah, à cause des chaleurs qui vont commencer. Elles sont, en effet, tout à fait insoutenables ici, surtout à cause de l'absence d'eau potable. Les oueds sont à sec, et les quelques puits qui ne sont pas taris ne donnent qu'une eau saumâtre et salée. Impossible, paraît-il, de reposer pendant l'été, et, pour calmer les petits enfants et les endormir, on est obligé de les envelopper de linges mouillés. Pourtant, le pays serait sain, les maladies sont rares, sauf les ophtalmies et les maladies de poitrine, causées par les sables que soulève le vent.

Dans l'après-midi, nous allons avec le fils du caïd et son sloughi chasser le lièvre dans la plaine. Nous n'en trouvons qu'un seul, que le sloughi perd après quelques centaines de mètres de course effrénée, puis nous rentrons faire notre

courrier que le caïd emportera demain à Biskra. Il doit y rester quelques jours pour y attendre le passage de M. Cambon, le nouveau gouverneur de l'Algérie, qui vient de faire une grande tournée dans les postes du sud, El Goléah et Ouargla.

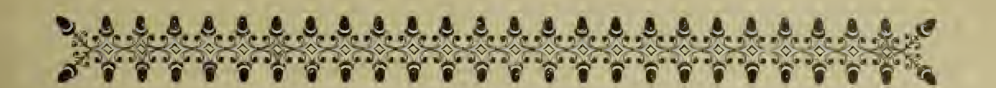
Quelques minutes avant le dîner, je fais l'acquisition, pour 155 fr., d'un petit cheval arabe de deux ans, bai brun, qui n'aura pas trop mauvaise tournure lorsqu'il sera mieux nourri et surtout mieux pansé. Je complète mon équipement par l'achat d'une selle arabe, un peu usée, mais qu'il m'a bien fallu prendre, faute de mieux, car Zéribet el Oued n'est pas un bien grand centre, et il ne faut guère y être trop difficile.





ZERIBET EL OUED, côté sud-est

Photo. E. Bernard & Cie



VII

ZÉRIBET AHMED. — FORTE CHALEUR. — ZÉRIBET EL OUED. — EFFETS DE MIRAGE. — COUPS DE FUSIL SUR LES CHIENS DES DOUARS. — LE MÉCHOUI. — PUITS DE TADDART TARI. — CAMPEMENT DANS UN DOUAR.

10 *mars.*

Zéribet el Oued. — Zéribet Ahmed.

Hier soir, à la lueur de ma petite lanterne rouge de voyage, j'ai changé le rouleau de pellicules sensibles de mon châssis photographique, ce qui me permet d'aller prendre ce matin quelques vues de la ville du côté de l'oued El Arab, pendant que nos gros bagages sont chargés sur les chameaux. L'étape devant être courte, nous ne partons

qu'après le fort de la chaleur, vers deux heures. Nous n'avons pas encore eu aussi chaud qu'aujourd'hui. La chaleur est lourde, et le soleil chauffe d'une façon effrayante. Notre dernier repas pris avec le caïd, nous nous reposons quelques instants, puis nous prenons congé de lui en le remerciant de sa bonne hospitalité.

Pour gagner la route qui conduit à Zéribet Ahmed, il nous faut d'abord traverser Zéribet el Oued par la rue principale, ou plutôt la rue unique, car je n'ai remarqué, à part cette rue, que quelques ruelles tortueuses finissant en impasses. Nous franchissons à gué l'oued El Arab, à quelques mètres en aval de son confluent avec l'oued Guechtane, un peu à l'est des deux mosquées qui le dominent. Après avoir remonté la berge escarpée de l'oued El Arab, nous nous trouvons sur le plateau qui forme la continuation de celui que nous avons traversé dans notre dernière étape. Nous n'avons que quinze kilomètres à faire; aussi ne nous pressons-nous pas : les mulets vont de leur petit pas tranquille et lent, tandis que moi, sur ma nouvelle monture, je me promène un peu tout autour de notre petite caravane.

Dès que l'on est arrivé sur le plateau, on voit au loin devant soi, et légèrement à droite, un monticule de sable surmonté de ruines : quelques pans de murs en tôb tombant en poussière, et c'est tout. Cependant, lorsqu'on est arrivé à ce point, car la route passe à peu de distance au nord de ces ruines, il faut remarquer que le terrain, inculte jusque-là, se couvre, sur la gauche, de champs d'orge très étendus, pour



ZERIBET EL OUED, côté sud-ouest

Photo. E. Bernard & Cie.

redevenir inculte de nouveau quelques kilomètres avant Zéribet Ahmed, que l'on aperçoit déjà, droit vers l'est, sur une petite hauteur.

Au moment de notre départ de Zéribet el Oued, la chaleur était très forte et à peine tempérée par une brise très légère venant du nord-ouest; cependant, de gros nuages orageux s'amassaient lentement sur les cimes de l'Aurès, que nous apercevons à notre gauche, tandis que nous voyons, au loin vers le sud, des tourbillons de sable, soulevés sans doute par quelque vent violent, s'élever droit en l'air et former comme des panaches de fumée d'un bistre clair. L'orage, qui avait éclaté depuis quelque temps sur la montagne, gagnait vers l'est en laissant au-dessus de la plaine quelques gros nuages qui nous couvrirent de grosses gouttes, pendant qu'un vent violent, venant du nord, soufflait avec force et s'engouffrait dans nos burnous dans lesquels nous essayions de nous protéger contre la pluie. Mais cette queue d'orage fut rapidement dissipée, et, à notre arrivée à Zéribet Ahmed, à cinq heures moins le quart, le ciel avait repris toute sa pureté, mais le vent continuait toujours à souffler du nord avec violence.

Nous descendons chez le cheikh qui, en son absence, est remplacé par son frère. Il nous a fait préparer un petit réduit, avec de beaux tapis de gafsa sur le sol. L'entrée, donnant sur la salle commune, est fermée par un rideau accroché là pour la circonstance. Nous n'avons pas à nous occuper de notre dîner; les femmes sont en train de nous préparer tout un repas

complet : chourba, méchoui, berboucha (cousscouss), etc. Ma femme va les rejoindre pour se perfectionner dans l'art culinaire arabe, pendant que je relève quelques notes de route.

D'après les renseignements que nous donne le frère du cheikh sur la route que nous aurons à suivre demain, nous organisons notre journée de la manière suivante : départ assez tôt le matin ; arrivés aux trois quarts de notre route, sur les bords de l'oued Ouazern, vers onze heures, nous nous arrêterons pour déjeuner et laisser passer la chaleur; nous irons ensuite camper près du puits appelé *Taddart.*

Le temps s'est tout à fait éclairci, et, avant le dîner, j'ai eu le temps de prendre une vue de Zéribet Ahmed : c'est un tout petit village, comptant environ 160 habitants sédentaires. Perché sur une petite éminence, il n'est pas, chose rare dans la région des Zibans, entouré de jardins de palmiers; on n'en voit que quelques-uns, cinq ou six, dont deux, placés au nord du village, près d'une petite mare où croassent des grenouilles, s'aperçoivent d'assez loin lorsque l'on vient de l'ouest. Les habitants font venir leurs dattes des oasis de la montagne, leur eau d'une seguia située à plusieurs kilomètres, et ne tirent leurs ressources que de la culture de l'orge, dont la réussite est subordonnée aux pluies qui tombent dans l'Aurès pendant l'hiver et le printemps.

*



Douar dans la plaine du Zab ech Chergui

Photo. E. Bernard & Cie

11 mars.

Zéribet Ahmed. — Puits de Taddart.

Ce matin, au moment de notre départ, je place mon thermomètre, pendant quelques instants, devant la porte de la maison du cheikh, contre le mur. Je reviens pour voir la température : plus de thermomètre ; la petite ampoule de mercure, brillant aux premiers rayons du jour, avait excité probablement la convoitise de l'un des Arabes accroupis devant la maison. Plainte au frère du cheikh, qui interroge les témoins : personne n'a rien vu ; il en fait fouiller deux ou trois qu'il soupçonne d'une façon particulière, et, finalement, le thermomètre est retrouvé.

Que de métiers il faut connaître pour voyager dans le sud ! Il y a trois jours, à Aïn-Naga, un vieux bonhomme me demandait pour sa femme un remède pour la fièvre, et, passé médecin, ou mieux pharmacien, je lui donnai plusieurs paquets de sulfate de quinine ; aujourd'hui, avant notre départ de Zéribet Ahmed, deux Arabes viennent me montrer leur montre, l'un pour que je la lui mette à l'heure, l'autre pour que je la mette sur l'avance. Médecin, puis horloger ; quel autre métier me réservent les prochaines étapes de notre voyage ?

Nous quittons Zéribet Ahmed à sept heures et demie, accompagnés d'un cavalier chargé par le frère du cheikh de

nous guider jusqu'au puits de Taddart. A 1 kilomètre, nous traversons la seguia Emlessouar, où nous faisons boire nos bêtes et où nous remplissons nos tonnelets et peaux de bouc, car il est fort possible que nous ne trouvions plus une goutte d'eau jusqu'au puits de Taddart, à sec lui-même, peut-être bien. A partir de cette seguia, la route s'infléchit légèrement vers le sud, laissant l'Aurès sur la gauche, avec quelques cultures d'orge près du chemin; à droite, plusieurs douars, ou groupes de tentes, formant une tribu actuellement en voyage, et désignée sous le nom de la *Mahmra*.

Après la traversée d'un oued, désigné sur la carte du dépôt de la guerre sous le nom de oued Tifour, mais plus connu par les indigènes sous celui de oued Lachmar, le terrain devient et reste inculte jusqu'après l'oued Iala : quelques broussailles, tachetant par endroit le sable durci, et, parfois, de petites ondulations de terrain, très légères et pierreuses, caractérisent la plaine près de l'oued Rakou. Entre l'oued Rakou et l'oued Iala, à environ deux kilomètres de la route, vers le sud, un douar important, le premier de la grande tribu des Nmenchas, qui s'étend jusqu'au delà de Taddart. Depuis Zéribet Ahmed, la route n'existe plus, même à l'état de sentier ou de piste, comme avant Zéribet Ahmed. Le guide va droit devant lui, appuyant tantôt à droite, tantôt à gauche, et je le suis de confiance, relevant à la boussole la direction générale qu'il nous fait suivre.

Sur notre droite, de nombreux effets de mirage, sous l'influence du soleil qui commence à échauffer les couches



OUED OUAZERN

Photo. E. Bernard & Cie,

basses de l'atmosphère : tantôt de grands lacs, bordés d'arbres, tantôt de petites lagunes semblent border l'horizon du côté du sud. Parfois, par un phénomène de réfraction particulier, les objets se trouvent, à une certaine distance, agrandis d'une façon démesurée : des broussailles sans importance deviennent de grands arbres ; un troupeau de moutons devient à nos yeux un troupeau de chameaux ou autres animaux gigantesques ; malheureusement, il est probable que tous ces effets de mirage ne seront pas d'un bien bel effet en photographie, étant le plus souvent tout à fait à l'horizon.

Sur notre route, un peu avant d'arriver à l'oued Ettorba, se trouve un douar de quelques tentes : dès que nous en approchons, les chiens s'élancent sur nos mulets en aboyant avec furie, et, les mordant aux jambes, mettent le désordre dans notre petite troupe. Nous sommes obligés de les mettre à la raison à coups de fusil.

Après cet incident, nous continuons notre route ; l'oued Ettorba franchi, la route appuie vers le sud, pour prendre la direction générale du sud-est qu'elle ne quittera plus jusqu'au puits de Taddart. Quelques cultures à notre droite, avant et après la traversée de l'oued Tagniet ou Tagmit ; enfin, après encore une heure de marche, nous arrivons à l'oued Ouazern ; quelques maigres tamarix, poussant sur les rives, donneront un peu d'ombre, dont nous profiterons pour y déjeuner et faire quelques minutes de sieste.

Tous ces oueds que nous venons de traverser sont absolument à sec, sans le moindre filet d'eau. Heureusement,

nous avions prévu le cas, et fait nos provisions à la seguia Emlessouar, près de Zéribet Ahmed.

Encore onze kilomètres à travers un terrain parsemé de pierres rondes, semblables à celles que les oueds roulent dans leur lit, et nous arrivons à un petit douar, placé à un kilomètre au nord-ouest du puits de Taddart. Les habitants nous annoncent que le puits est à sec, et que nous ne trouverons pas d'eau avant demain soir probablement, ou après-demain. Mieux vaut alors, au lieu de pousser jusqu'au puits, dresser nos tentes à côté de celles de ce douar. Nous lui demandons l'hospitalité pour la nuit. La lettre du caïd de Zéribet el Oued nous donne droit à la diffa : des femmes démontent rapidement une tente qu'elles viennent nous installer à une centaine de mètres en dehors du douar, tandis que des hommes tuent et dépouillent un agneau pour faire le méchoui.

La recette en est très simple et à la portée de tous, à la condition d'avoir un agneau, du feu et du beurre. On commence par embrocher la bête sur une longue broche en bois qui, entrant par l'arrière-train, doit ressortir par la bouche ; les pattes de devant et de derrière sont attachées, croisées, sur la broche. Devant un grand feu de bois, on place la broche du côté du vent, sur deux piquets fichés en terre, et, sous le rôti, avec un bâton, on amène de la braise toute rouge. Une petite écuelle, placée à côté du feu, contient du beurre fondu, avec lequel on badigeonne continuellement le méchoui, au moyen d'une espèce de grand pinceau

composé d'un piquet terminé à son extrémité par un petit paquet de chiffons.

L'ensemble de notre campement, la tente basse et noire que les femmes viennent de monter, notre tente, en toile grise, placée à côté, nos bêtes, attachées en ligne en avant, les tentes du douar, à peu de distance, et ces grands fantômes blancs s'agitant devant notre méchoui, autour d'un grand brasier qui envoie vers le ciel des gerbes d'étincelles, tout autour de nous, la plaine immense, à peine éclairée par les rayons mélancoliques de la lune, tout cela forme un tableau saisissant que les descriptions ne sauraient rendre.

Vers neuf heures, tous les bruits s'éteignent peu à peu; un grand calme s'étend sur toute la plaine, troublé seulement par les aboiements des chiens.





VIII

PUITS DE TADDART. — ÉTAPE FATIGANTE. — TOUJOURS PAS D'EAU. — UN TROUPEAU DE GAZELLES. — TRIBU DES NMENCHAS. — FERKANE. — SITUATION PITTORESQUE. — SOURCES ABONDANTES. — JARDINS DE FERKANE. — FÉCONDATION DES PALMIERS.

12 mars.

Taddart. — Ferkane.

Encore une forte étape à faire aujourd'hui : quarante kilomètres environ, pour arriver jusqu'à Ferkane, dont nous apercevons vaguement les jardins, comme une petite tache sombre, sur les flancs des derniers contreforts de l'Aurès, perdus au loin dans la brume, vers l'est; un peu plus



PUITS DE TADDART

Photo. E. Bernard & Cie.

au sud, une hauteur arrondie, la montagne de Négrine : mais nous avons tous été un peu paresseux ce matin, et ce n'est qu'à neuf heures et demie que nous quittons notre campement au nord de Taddart. Le cavalier qui nous a servi de guide depuis Zéribet Ahmed nous quitte, et est remplacé par un de nos hôtes de cette nuit qui nous guidera jusqu'auprès de l'oued El Mihta, où nous déjeunerons.

Nous nous dirigeons tout d'abord vers le puits de Taddart, visible d'assez loin par la petite construction en maçonnerie qui le recouvre ; l'ouverture en est tournée vers le nord-est. Il est entièrement à sec actuellement, malgré sa profondeur d'environ quarante mètres. Notre guide nous raconte qu'il y a six ans, une grande tribu, ayant fait boire à un troupeau de moutons de 150 têtes de l'eau de ce puits, vit mourir toutes les bêtes du troupeau. Le cheikh de Zéribet Ahmed fit curer le puits, au fond duquel on trouva le cadavre d'un Arabe qui y avait été jeté après avoir été assassiné. Nous reprenons ensuite la direction de Ferkane. Au troisième kilomètre, sur une très faible éminence caillouteuse, se dresse une petite pierre, borne ou ruine, puis tout redevient plat jusqu'à l'oued Si-Abdallah, à sec naturellement. Un douar, campé un peu plus loin, sera notre point de halte pour le déjeuner. Et toujours pas d'eau ! Depuis hier soir nos bêtes n'ont rien bu, et Dieu sait quand nous trouverons de l'eau ! les nomades du douar sont comme nous : leurs peaux de bouc sont épuisées ; depuis hier ils ont envoyé des chameaux chercher de l'eau ; ils ne sont pas encore rentrés...

Il nous reste plus de vingt-huit kilomètres à faire ce soir si nous voulons atteindre Ferkane où nous trouverons certainement de l'eau. La plaine a toujours le même aspect, triste et monotone : les oueds El Mihta (dont la partie nord porte le nom d'oued bou Dokhan) et Tagrert n'ont dans leur lit que du sable et des galets. Un peu au delà de l'oued Tagrert, Messaoud me montre tout à coup un groupe de gazelles, à plusieurs centaines de mètres. Je me lance au grand galop dans leur direction, gagnant peu à peu du terrain sur elles; mais cette course furieuse a bien vite raison de mon pauvre cheval déjà fatigué par le voyage et le manque d'eau : arrivé à deux cents mètres d'elles, je leur lance au hasard deux balles de ma carabine Colt, qui soulèvent la poussière au milieu du troupeau, mais sans en atteindre aucune. Le seul résultat de ce temps de galop a donc été de me donner quelques kilomètres d'avance sur notre petite troupe que j'attends en me dirigeant au petit pas dans la direction de Ferkane.

Nous avons toujours, à droite et à gauche, de nombreux douars, faisant encore partie de la grande tribu des Nmenchas, qui compte à elle seule environ 8,500 tentes; quelques cultures d'orge, au milieu desquelles je tire plusieurs cailles au passage. Nous arrivons enfin à l'oued Montanah, dont le lit, très large, laisse couler en son milieu un mince filet d'eau, la première que nous ayions vue depuis la seguia Emlessouar près de Zéribet Ahmed.

Pour arriver à Ferkane, il nous reste à remonter l'oued Souéché dont nous coupons les sinuosités pittoresques par

un petit sentier tout à fait charmant, surtout à la clarté de la lune, car le soleil vient de disparaître derrière nous, à l'horizon, couvrant Ferkane de couleurs éclatantes.

Le sentier quitte bientôt le lit de la rivière, qu'il laisse à sa droite, pour traverser les cultures qui entourent les jardins : à droite, une ligne de falaises abruptes, très découpée, se prolonge jusqu'au village même auquel on accède par une pente assez raide. Les rayons de la lune, traversant les palmiers, éclairent le sentier qui monte à Ferkane, et donnent au paysage un aspect tout à fait féerique.

Nos deux muletiers, Ibrahim et Ali, que nous avions envoyés en avant, ont prévenu le cheikh de notre arrivée, et nous avons trouvé notre installation prête : tapis étendus à terre pour passer la nuit, cousscouss au piment, dattes, lait, etc. Cependant, nous avons préféré attendre l'arrivée des chameaux pour monter notre tente dans la cour de la maison, laissant Messaoud et Jean profiter des tapis du cheikh de Ferkane, et de tous les petits insectes qu'ils devaient abriter.

*

13 *mars.*

Ferkane.

La situation pittoresque de Ferkane nous tente tellement que nous ne pouvons résister au plaisir d'y passer quelques jours. Le village, d'environ 300 âmes, est coquettement perché sur la hauteur, dominant un ravin aux flancs couverts de verdure; palmiers, figuiers, pêchers, etc.; dans le fond du ravin, et distribuant de l'eau dans tous les jardins par des seguias convenablement aménagées, une source abondante, sortant de terre à une température de 16° à 18°. A côté, une petite case en pierre, divisée en trois compartiments, ayant chacun une petite baignoire en maçonnerie tout à fait primitive.

Le site est tout à fait enchanteur, et, de suite, nous faisons démonter notre tente pour la transporter un peu plus bas, sous les palmiers, à deux pas des sources. Puisque nous nous installons ici pour quelques jours, nous allons nous créer une installation un peu plus confortable que celle des jours précédents : à côté de la tente, un petit gourbi pour Jean et Messaoud; en avant, rangés en ligne, nos mulets et nos chameaux; derrière, nos bagages et nos caisses; en arrière de la tente, contre une maison en ruines, les cuisines, composées tout simplement de trois petits foyers de pierre, et la cave, un trou dans le sable, dans lequel nous mettons rafraîchir nos bouteilles d'eau.



FERKANE. — Arrivée par la route de Taddart

Photo. E. Bernard & Cie

Un courrier part régulièrement d'ici à Tebessa, et met deux jours pour faire la route à cheval, avec des relais organisés. Comme c'est aujourd'hui son jour de départ, je lui remets une lettre pour l'officier chef du bureau arabe de Tebessa, le priant d'envoyer à Paris quelques dépêches, une entre autres, demandant un mandat télégraphique qui arrivera à point pour rétablir notre bourse dans un meilleur état de santé. Le courrier partant aujourd'hui d'ici arrivera mardi matin à Tebessa; la réponse à la dépêche arrivant le soir du même jour, il pourra repartir le mercredi matin et être de retour ici le vendredi à la première heure. Notre intention étant de ne quitter Ferkane que vendredi ou samedi, nous pourrons donc l'attendre sans éprouver aucun retard.

Une première promenade à travers les jardins de l'oasis nous fait voir une végétation luxuriante et vigoureuse : la culture principale est celle du palmier dattier (environ 7000 têtes), mais, en général, d'une qualité assez commune; les dattes grasses sont rares; beaucoup d'oliviers, aussi l'huile est-elle très bon marché ici, de soixante-quinze centimes à un franc le litre; quelques figuiers seulement, surchargés de fruits qui ne seront mûrs que dans un mois environ.

Au sud-ouest des jardins s'étendent de riches champs d'orge, avec un peu de gibier : cailles et perdreaux principalement; dans les jardins même, beaucoup de merles et quelques grives, ce qui nous permettra de vivre un peu sur le gibier du pays.

C'est à cette époque que les habitants de Ferkane commencent l'opération, si importante pour les propriétaires de palmiers, de la fécondation des fleurs femelles. Les Arabes montent après le tronc des palmiers mâles, à travers les épines acérées, et, arrivés au faîte, ils coupent les fleurs arrivées à maturité. Ils iront ensuite entr'ouvrir les fleurs des palmiers femelles, pour secouer au-dessus le pollen des fleurs mâles. Cette poussière jaune se dépose sur le stigmate des fleurs femelles, pénètre jusqu'à l'ovaire, féconde la fleur et produira, au bout de quelques mois, ces splendides régimes de dattes, d'un blond doré qui brillent au soleil, au sommet des palmiers.

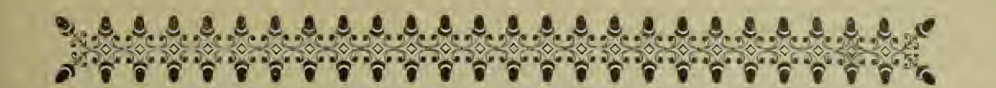
Dans les oasis de montagne, au climat moins chaud qu'ici, on procède cependant d'une façon un peu différente : une partie du régime mâle est placée à l'intérieur du régime fructifère entr'ouvert, et que l'on rattache ensuite en bottes, pour protéger les jeunes fleurs contre la fraîcheur du matin.





MOSQUÉES DE FERKANE

Photo. E. Bernard et Cie.



IX

FERKANE. — CHASSE AUX ENVIRONS. — NOS MULETIERS. — IBRAHIM ET ALI. — MOHAMED, NOTRE CHAMELIER. — UNE MÉDICATION ARABE. — VIPÈRE CORNUE. — BAINS PRIMITIFS. — L'HOSPITALITÉ ARABE.

14 mars.

Ferkane.

TANDIS que Jean, armé d'un vaste filet à papillons, va dans les jardins essayer de capturer quelques espèces intéressantes de « boufar tatou » (c'est le nom arabe des papillons), je prends mon fusil pour battre les champs d'orge qui entourent l'oasis : quelques perdrix que l'on fait lever par couples, des cailles, des grives, et surtout des merles, dès que l'on se rapproche des jardins. Une heure de chasse, et notre déjeuner est assuré.

Mais le bonheur à la chasse est chose si hasardeuse qu'il ne faut pas trop l'escompter d'avance et, pour assurer nos provisions de viande fraîche, nous trouvons plus prudent de faire l'acquisition, pour la somme bien modique de sept francs, d'un agneau que Messaoud tue lui-même, devant notre tente, suivant toutes les prescriptions du Coran : en effet, un Arabe ne mangerait pas d'un animal qui n'aurait pas été saigné, et auquel on n'aurait pas tourné la tête du côté de l'orient au moment de lui couper la gorge. Ibrahim, un de nos muletiers, dépouille la bête et la vide. Nous l'accrochons à un palmier, près de notre tente, abandonnant les intestins à nos Arabes qui, accroupis ce soir autour d'un grand feu, à quelques pas de notre campement, les feront cuire dans de la graisse et s'en feront un vrai régal. . . que nous ne leur envions nullement.

Un type bien curieux que cet Ibrahim. Il était marié depuis trois jours lorsque nous avons quitté Biskra, et il n'a pas hésité à venir avec nous pour plus d'un mois. Il sait tout faire, ou à peu près : il chante pendant la route, tout en faisant avancer les mulets; c'est lui qui tourne les méchouis sur le feu, et les enduit de beurre fondu ; il est aussi le barbier de la troupe, car, hier soir, je l'ai trouvé en train de raser la tête d'Ali, notre autre muletier, pauvre diable, d'environ quarante-cinq ou cinquante ans, avec une longue barbe noire, paresseux au possible, à l'encontre d'Ibrahim, et à moitié fou. Le soir, lorsque nous avons fini de dîner, nous appelons Ali, et, pour les quelques restes qui

traînent au fond de notre marmite, nous le faisons danser et chanter devant nous. C'est à mourir de rire de voir ses contorsions et ses grimaces, accompagnées d'un chant tout à fait lamentable, plus lugubre qu'un *De profundis*.

Notre troisième Arabe, le chamelier, s'appelle Mohamed. C'est un grand fort gaillard, bien bâti, de vingt-cinq ans environ. Il a déjà fait plusieurs fois la route de Biskra au Djerid, et nous l'avons choisi à cause de cela. Son caractère est bien différent de ceux d'Ibrahim et d'Ali; plus sérieux, plus digne, il fait son service, sans phrases et sans bruit, et il le fait bien, ce qui est rare. Arrivé à l'étape, il décharge les chameaux, puis va s'asseoir à l'écart, tranquillement, attendant que ses deux compagnons viennent le rejoindre. C'est un silencieux, dans toute l'acception du mot.

Parmi les nombreuses professions d'Ali, j'en ai passé une, et des plus utiles : il est médecin. . . Il y a quelques jours, à Zéribet el Oued, je vois Ali, sans burnous, en simple gandoura, allongé de tout son long sur le sol, à plat ventre; Ibrahim était debout sur lui, et le piétinait de toutes ses forces, lui faisant craquer les reins et les côtes. J'ignore quelle pouvait bien être la maladie d'Ali, mais nul doute qu'elle n'ait cédé devant une médication aussi énergique.

Tout naïvement, nous avions accroché notre mouton, une fois dépouillé, à une branche de palmier, en l'entourant simplement d'une serviette : nous n'avions pas pensé aux mouches et à la chaleur! Dans la soirée, notre futur méchoui était tout couvert de mouches, et déjà, en certains

endroits, de petits vers se promenaient. . . Il y a cependant un moyen de tenir la viande à peu près fraîche, mais malheureusement nous ne l'avons connu que trop tard : il suffit de creuser le sable jusqu'à ce que l'on trouve la fraîcheur : la viande, entourée d'une toile, est placée au fond du trou, et l'on remet du sable, non pas dessus, mais seulement tout autour : on peut, paraît-il, conserver la viande jusqu'à six ou sept jours par ce moyen très simple.



15 *mars*.

Ferkane.

Un jeune Arabe vient nous chercher pour nous montrer un trou où il a vu entrer une « lefâa, » c'est-à-dire une vipère cornue (*Cerastes Ægyptiacus*). J'aurais pourtant été bien heureux de pouvoir l'ajouter à mes autres échantillons dans mes bocaux d'alcool, mais le trou était vide lorsque j'y suis arrivé, et c'est inutilement que je l'ai fouillé dans toute sa profondeur avec une tige de palmier.

La vipère cornue est un des reptiles les plus dangereux du désert, surtout à cause de sa couleur, exemple frappant



OASIS DE FERKANE. — Sources chaudes

Photo. E. Bernard & Cie

de mimétisme, qui est semblable à celle du sable. Chaque année un certain nombre de nomades marchant pieds nus meurent des suites de sa morsure.

C'est à Ferkane seulement que nous avons vu le véritable ciel d'Afrique, celui que les peintres nous ont appris à connaître, en exagérant souvent ce que peut avoir de trop cru cette belle teinte bleue qui se marie si bien avec toutes les couleurs vives de ce pays. Mais avec le ciel bleu est venue la chaleur, et c'est avec un véritable plaisir que je suis allé prendre un bain dans une des petites baignoires de pierre de la fontaine de Ferkane. L'installation est des plus simples : quatre murs de pierre, un toit en feuilles et en troncs de palmiers; la moitié de la cabine est occupée par la baignoire, dans laquelle l'eau arrive continuellement; la porte, ouverte à tout venant, n'a jamais connu qu'un seul système de fermeture : un burnous accroché en travers à l'intérieur. Ce matin, j'avais envoyé Ali nettoyer une des cabines, car la propreté, en pays arabe, est toujours problématique, et ce fut pour moi un réel bonheur de me plonger dans de l'eau limpide et presque fraîche!

Combien sont excusables les Arabes nomades d'être parfois si sales! et réellement, à la réflexion, on pourrait s'étonner qu'ils ne le soient pas plus. Essentiellement pasteurs, l'emplacement de leurs tentes n'est déterminé que par la richesse des pâturages et non par la proximité de l'eau; ils en sont parfois à plus de trente kilomètres; ils ne boivent que du lait, et font avec le sable les ablutions prescrites par

la religion ; quant à leurs troupeaux, ils les conduisent une ou deux fois par semaine au puits ou à l'oued le plus proche.

Depuis notre départ de Zéribet Ahmed jusqu'à Ferkane, nous avons eu le temps de voir un certain nombre de douars, et tous ceux auxquels nous avons demandé l'hospitalité nous l'ont donnée aussi large et aussi franche que possible, malgré leur peu de ressources : du cousscouss noir et du lait, c'est tout ce qu'ils peuvent offrir au voyageur que sa qualité d'hôte leur rend sacré. Mais ils ne manquent jamais de faire monter, à quelques mètres en dehors du douar, une tente dont ils couvrent le sol d'épais tapis tunisiens : on voit que nous sommes près de Gafsa, le grand centre des tapis et lainages qui fournit toute l'Algérie et la Tunisie.

La tente des Arabes nomades, toujours dressée par les femmes, est d'une grande simplicité : une grande pièce rectangulaire d'étoffe en laine de chameau, d'un brun rayé de noir, et soutenue en son milieu par deux piquets assez élevés ; sur trois des côtés, l'étoffe est fortement tendue par des cordes fixées à de petits piquets, tandis que le quatrième côté, opposé au vent, est soutenu par deux ou trois piquets un peu moins élevés que ceux du centre, et sert d'entrée. A l'intérieur, des couvertures, des tapis, des poteries grossières, des harnais, de vastes coffres en bois ornementés de peintures composent tout l'ameublement ; aussi le manque de propreté des nomades et leur étonnement à la vue des soins de propreté des Européens sont-ils facilement explicables.

Depuis que nous sommes à Ferkane, nous avons en abondance du lait et des œufs, que nous devons à la généreuse hospitalité du cheikh : aussi ma femme fait-elle de grands projets culinaires : crèmes, soufflés, entremets plus ou moins savants; que ne peut-on faire avec des œufs et du lait?



8



X

COUPS DE FUSIL DANS LA NUIT. — ENVIRONS DE FERKANE. — CHASSES ENTOMOLOGIQUES. — PARCOURS DES NOMADES. — EN ATTENDANT LE COURRIER DE TEBESSA. — ENVAHIS PAR LES MOUCHES.

16 mars.

Ferkane.

Dans la nuit, deux coups de fusil éclatent tout à coup à côté de la tente : c'est Messaoud qui fait bonne garde et qui n'a pas trouvé de meilleur moyen pour chasser des chiens que les restes de notre mouton avaient attirés : un chien tué, un autre blessé, voilà qui servira de leçon à tous les rôdeurs nocturnes, hommes ou bêtes, qui pourraient s'attarder autour de notre campement.

Chaque soir, cependant, le cheikh nous envoie deux Arabes comme gardes de nuit. Mais on ne peut s'y fier. Aussitôt arrivés et placés à leur poste, ils se roulent dans leur burnous, se placent dans un petit creux qu'ils font dans le sable et dorment jusqu'au lendemain, du sommeil le plus profond : on irait leur prendre leur burnous qu'ils ne se réveilleraient même pas!

Le ciel est aujourd'hui d'une pureté extrême et tout à fait favorable à la photographie. Ferkane et ses environs immédiats offrent, de plus, un certain nombre de points de vue pittoresques : ainsi, des hauteurs qui dominent la fontaine, du côté opposé à la ville, on voit deux petites mosquées, aux koubas blanchies à la chaux, qui, encadrées par les montagnes et dominant le ravin rempli de verdure, font le plus bel effet. Plus à gauche, la ville se dresse, construite en gradins sur un mamelon qui émerge en jaune fauve de la tache verte et sombre des jardins de palmiers s'étendant à ses pieds.

Si l'on s'éloigne un peu de Ferkane, du côté de l'ouest, par le sentier qui mène à Taddart, l'aspect est peut-être plus joli encore, étant moins banal : de nombreux ravins, crevasses profondes, résultat des érosions causées par les pluies, très rares mais violentes, de l'hiver, coupent en tous les sens un pays aride et désolé ; çà et là, seulement quelques palmiers s'élèvent tristement, comme navrés de se trouver dans un si morne paysage ; mais plus loin, l'oasis, toujours dominé par la ville et, en face, à l'extrémité

des ravins, et s'étendant aux pieds des montagnes comme une mer immense, le désert aux reflets bleuâtres qui, à l'horizon, se fond avec le ciel.

Que la photographie est impuissante à rendre ces larges horizons, ces effets merveilleux de lumière se combinant entre eux pour donner les illusions les plus étranges! de nombreux oueds, sillonnant la plaine de leur lit tari, rempli de sable et de pierres échauffées au soleil, semblent rouler à pleins bords des eaux claires et limpides; puis, un coup de vent, soulevant un nuage de sable, vient tout à coup changer le décor, comme dans les changements à vue d'une féerie, et offrir les aspects les plus divers et les plus enchanteurs...

C'est ici que j'ai fait les meilleures chasses aux insectes : de nombreuses espèces de lépidoptères, ordre dont je m'occupe particulièrement, sont venues terminer leurs jours dans ma bouteille à cyanure, et enrichir ma collection : les espèces les plus courantes remarquées ici appartiennent presque toutes aux genres *Vanessa, Colias, Pieridœ* et *Papilio* pour les Rhopalocères; peu de *Lycenidœ,* la saison n'étant peut-être pas tout à fait assez avancée; parmi les Hétérocères, les genres *Plusia, Amphipyra* et *Fidonia* sont les plus communs; mais les phalénites abondent particulièrement, ainsi que les micro-lépidoptères, et à chaque pas on en fait lever des quantités, principalement sur le petit plateau qui s'étend au nord de Ferkane, entre l'oasis et quelques jardins isolés, à un kilomètre et demi environ. Quelques chasses de nuit, faites à la lanterne, m'ont donné



OASIS ET VILLE DE FERKANE

Photo, E. Bernard et Cie



aussi de bons résultats, surtout pour les phalénites. En somme, de nombreuses captures d'espèces, la plupart intéressantes à étudier plus tard, à notre retour à Paris; pour le moment, chaque insecte attend, dans une petite papillote en papier, que j'empile les unes sur les autres, dans des boîtes à cigares, le moment d'être ramolli, piqué, étalé et étudié : les espèces rares iront dans ma collection; celles inédites, s'il y en a, seront décrites; les autres iront simplement au panier, sans avoir l'honneur insigne et rare de figurer dans un carton d'entomologie...



17 *mars.*

Ferkane.

MATINÉE un peu mouvementée : nos muletiers veulent se mettre en grève! Pour employer l'expression à la mode, on peut dire qu'on ne peut être « plus fin de siècle » quoique sur les confins du Sahara. La contestation est née de ce que nous voulons, suivant les conventions portées sur le papier signé du bach amar de Biskra, employer nos muletiers à différents petits travaux, tels que chercher de l'eau à la fontaine, aller ramasser du bois pour la cuisine, de

l'herbe pour les bêtes, etc., ce qu'ils font avec une mauvaise grâce évidente, lorsqu'ils ne refusent pas absolument : et pourtant leurs bêtes sont là, attachées à la corde, ne faisant rien depuis quatre jours. Cependant, avec quelques menaces de les faire mettre au clou pendant quelques jours à leur retour à Biskra par le colonel commandant le cercle, ou même à Tozeur, si la nécessité s'en faisait sentir, ils se sont bien vite radoucis... mais pour combien de jours?

Je profite encore du beau temps pour faire quelques photographies, principalement des groupes d'enfants : la plupart ont l'air assez éveillés, et même intelligents; mais un certain nombre est déjà en proie aux ophtalmies qui abondent malheureusement chez ces populations du sud. Presque tous ces enfants ont peur devant l'objectif, et se sauvent au moment psychologique : aussi obtient-on parfois des instantanés, vus de dos, tout à fait drôles. Il faudrait, pour bien réussir à prendre ces types au naturel, s'attirer auparavant la confiance des enfants : c'est là que je regrette de n'avoir pas pensé à apporter de Paris ou même d'un bazar de Constantine une caisse de petits bibelots, jouets ou bimbeloterie, de peu de valeur, pour distribuer à tous ces gamins dont j'ai tant de peine à fixer l'image.

Le soir, un Arabe nous apporte de petits fruits vert clair de la taille des prunes mirabelles; la chair ressemble à celle de la pomme, et à l'intérieur se trouve un noyau, rond, assez gros : c'est le fruit du jujubier, espèce représentée par quelques pieds seulement dans l'oasis de Ferkane.

J'apprends aujourd'hui que j'ai été induit en erreur au sujet du courrier qui va d'ici à Tebessa : ce n'est pas deux jours, mais trois qu'il met pour faire la route ; et encore, faut-il compter les trois jours à partir de Négrine seulement, ce qui fait trois jours et demi ; je ne pourrai donc avoir la réponse à ma dépêche avant dimanche au plus tôt : nous voici retenus à Ferkane pour quelques jours de plus que nous ne pensions tout d'abord.

*

18 mars.

Ferkane.

Véritable journée de chasse, depuis le matin jusqu'au soir. Les jardins au nord de Ferkane regorgent de perdrix ; à chaque pas il s'en lève des couples devant nous ; et il paraît que plus au nord encore, dans un élargissement du lit d'un oued, à M'Sila, le pays est encore plus giboyeux.

De nombreux nomades viennent planter leurs tentes au dessous de Ferkane : ils remontent tous du Sahara, chassés

par la chaleur, pour aller dans les hauts plateaux où ils retrouveront leurs récoltes, semées avant l'hiver, prêtes à être coupées : ils poussent devant eux de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons, comptant parfois jusqu'à deux mille têtes. Rien de plus bizarre comme effet que de rencontrer, dans un sentier un peu étroit, ou dans un ravin, un tel troupeau : tout autour de soi, on a comme une mer houleuse qui donne le vertige, tandis que tous ces bêlements, s'ajoutant les uns aux autres, font un bruit assourdissant qui achève de vous faire perdre toute notion de la direction, pour peu que l'on regarde un peu autour de soi cette masse compacte et grouillante. C'est une sensation absolument bizarre que l'on ne peut guère comparer qu'à celle que l'on éprouve en traversant à cheval une rivière, au courant rapide, lorsque l'on fixe un instant le fil de l'eau.

A l'heure du déjeuner, j'ai fait une photographie intéressante : étant monté un instant au village avec mon appareil, j'ai trouvé, assemblée en cercle, toute la « djemaâ, » réunion des notables de l'endroit, quelque chose comme le conseil municipal de nos communes : avant que cette vénérable assemblée ait eu le temps de s'en apercevoir, elle était photographiée, et sa réunion du 18 mars 1892 passera, à l'insu de ses membres, à la postérité.

*

19 mars.

Ferkane.

Décidément, notre réponse de Tebessa n'arrive pas : naturellement, dans notre impatience, nous ne comptons pas les kilomètres que le courrier a à parcourir, mais le temps n'en commence pas moins à nous durer, d'autant plus que nos fonds baissent de plus en plus, et d'une façon inquiétante : bientôt nous allons atteindre la courbe zéro. Heureusement, le cheikh est des plus aimables et nous fournit gracieusement, matin et soir, du lait, de la galette, des dattes, des œufs parfois, du bois, de l'herbe pour le cheval : si nous avions eu ces dépenses à ajouter aux autres, que serions-nous devenus?... et ce courrier qui ne revient toujours pas!

Malgré tout le charme de notre campement sous les palmiers, dans ce délicieux ravin de Ferkane, nous ne voulons pas retarder plus longtemps encore notre départ : demain nous partirons pour Négrine : si le courrier arrive après notre départ, il nous rejoindra en route, si nous avons déjà dépassé Négrine; dans le cas contraire, nous le rencontrerons, car pour venir de Tebessa, il doit passer à Négrine : nous irons donc, en quelque sorte, au-devant de lui.

L'après-midi a été passée rapidement à faire un tour d'horizon, au moyen de mon cercle gradué, au haut d'une petite éminence à l'est de Ferkane et tout à côté. Le temps me manquant pour relever un tour complet, je me suis borné

à l'arc le plus intéressant, partant d'une borne servant de signal géodésique que je voyais à la droite de Ferkane pour aller, vers la gauche, jusqu'à la montagne de Négrine, surmontée de son poste optique qui, tout blanc, brille au soleil et ressort sur la montagne aux teintes foncées. Comme limite à l'horizon, la plaine immense du désert, plus près, quelques séries de hauteurs, plus près encore, et presque à nos pieds, les palmiers des jardins de Ferkane.

Cette après-midi, vers une heure, pendant que nous faisions la sieste, un bruit de tam-tam et des cris de femmes vinrent nous tirer de cet état de demi-sommeil si agréable dans les pays chauds, après le déjeuner, au moment de la forte chaleur. Le tam-tam s'agitait furieusement sous les doigts du musicien, les femmes redoublaient de cris stridents, aigus et traînants, tout à fait particuliers aux gosiers féminins du pays arabe : la cause de tout ce bruit, c'est l'arrivée d'un Arabe qui, de Constantine, se rend à Tameghza, en Tunisie, tout près de la frontière : il y va en pèlerinage auprès d'un marabout très vénéré, très influent, et qui a, au dire des Arabes, même le pouvoir de faire venir la pluie lorsqu'il lui plaît : à leur place, j'aimerais mieux affirmer le contraire ; car, si ce pouvoir est réel, leur marabout serait vraiment un triste personnage, de laisser en été, tant de pauvres Arabes mourir de soif ou être réduits à boire l'eau salée et saumâtre de certains puits !

Toujours est-il que ce pèlerin, qui traverse Ferkane avec un cortège de femmes et d'enfants, recrute, avec son tam-

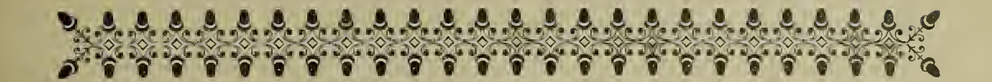
tam, des compagnons de route pour son pèlerinage. Étrange, cette façon de prêcher un pèlerinage au son du tam-tam ; et pourtant, dans mes souvenirs, je retrouve une impression analogue, dans un pays bien différent, cependant. C'était en Angleterre, dans une toute petite ville perdue au fond de la Cornouailles ; un jour, je fus attiré par une musique assourdissante jouant sur une petite place devant l'entrée d'un hangar : flûte, trombone, piston, grosse caisse, rien n'y manquait, pas même les chants graves des hommes, coupés par la voix plus aigüe des femmes et les cris tout à fait perçants des gamins entourant les musiciens : c'était un groupe de fidèles de la *Salvation Army* (Armée du Salut), recrutant des assistants pour leur prêche qui allait avoir lieu sous le hangar dont la porte s'ouvrait derrière eux... Par quelle bizarre association d'idées ce souvenir m'est-il revenu à la vue de cet Arabe jouant de son tam-tam et suivi de ces femmes et de ces gamins, je ne sais, mais l'impression est quelque peu la même, malgré la différence des milieux et le caractère si opposé des deux pays.

Ce matin nous voulions faire une gourmandise : faire succéder au cousscouss presque noir que nous mangeons chaque jour un peu de cousscouss blanc, quel régal ! Mais Ferkane est un pauvre petit pays, et impossible d'y trouver un seul grain du cousscouss blanc rêvé. Il y en a, nous dit-on, à Négrine. Ma foi, nous y envoyons un de nos muletiers, Ibrahim, la plus forte tête des trois ; vingt-cinq kilomètres à faire d'ici ce soir sur son mulet, cela lui calmera un peu

les idées, et l'occupera pour sa journée. Naturellement, nous ne le voyons revenir qu'à la nuit tombante, avec le cousscouss demandé, et surtout avec beaucoup de bonnes raisons pour expliquer son retard.

Puisque nous devons quitter Ferkane demain matin, il ne faut pas omettre de faire mention des mouches du pays : jamais je n'en avais tant vu : le soir, lorsque nous nous couchions, la toile de notre tente était absolument noire, tellement elles étaient pressées les unes contre les autres. Jamais je n'aurais pu croire à une telle invasion, et certainement, les personnes sous les yeux desquelles tomberont ces notes de route, croiront à une exagération de voyageur : *A beau mentir qui vient de loin.* Mais les mouvements d'impatience que ces insectes finissent par vous arracher, et le degré d'exaspération auquel on arrive lorsque l'on veut travailler, ou même se reposer, avec tout un essaim tourbillonnant autour de soi, resteront dans notre mémoire, sans y avoir laissé, cependant, un bien bon souvenir.





XI

DÉPART DE FERKANE. — L'OUED FOUGGOUS. — LE BORDJ DE NÉGRINE. — LE CIMETIÈRE FRANÇAIS. — TOMBES ABANDONNÉES. — UN ÉTRANGE INSTITUTEUR. — LE VIN DE PALME. — ARRIVÉE DU COURRIER. — TROP DE RICHESSES. — DÉPART POUR TAMERZA. — CAMPEMENT DANS UN DOUAR.

20 mars.

Ferkane. — Négrine.

Dès sept heures et demie, tous nos bagages sont pliés et arrimés sur les chameaux ; nous sommes en selle, et prenons congé du cheikh Ahmed ben Mohamed, ainsi que de son frère qui, tous deux, ont été charmants pour nous pendant notre séjour à Ferkane. Une dernière poignée de mains, et nous partons.

La route de Négrine, une simple piste, au lieu de se diriger droit vers le but, oblique assez fortement vers le sud pour contourner les dernières ramifications du djebel Sidi Abid, un des contreforts les plus méridionaux de l'Aurès. On franchit successivement une série de petits oueds, de simples ruisseaux à sec, dont le lit occupe chaque petit ravin qui coupe la route en se dirigeant vers le sud.

La seule rivière importante du parcours, c'est l'oued Fouggous, aux deux tiers de la route environ. Un peu avant d'y arriver, le terrain se relève un peu, et les accidents que nous avions à notre gauche se reproduisent à notre droite. Le col que l'on franchit domine l'oued Fouggous d'une quarantaine de mètres que l'on redescent en zigzaguant dans un ravin sauvage et profondément encaissé entre des mamelons de terre sablonneuse arides et dénudés. A l'intersection de la route et de l'oued Fouggous, son lit s'élargit sensiblement, formant une sorte de cirque entre les deux séries de hauteurs qui le bordent sur ses deux rives. Ce petit espace est cultivé par les habitants de Négrine qui y ont de l'eau en abondance, grâce à une source d'eau tiède, l'Aïn Sokna, qui se trouve à quelque cinquante mètres seulement de la rive gauche de l'oued. De nouveau on traverse un petit col, étroit, peu élevé, pour suivre ensuite le pied d'une série de hauteurs mamelonnées, allant de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, longeant la route en ménageant, entre leur base et la route elle-même, une bande de terrain, assez étroite, qui possède deux petites sources



OUED FOUGGOUS

Photo. E. Bernard & Cie,

d'un faible débit, et juste suffisantes pour fertiliser deux jardinets de quelques mètres seulement.

Enfin, arrivé près de l'oued formé par les sources de Négrine, on tourne brusquement à gauche pour s'engager dans un étroit ravin, accidenté, qui conduit peu à peu sur le plateau qui domine Négrine à l'ouest. Mais il faut redescendre et longer les jardins pour remonter encore, à travers des ravins sablonneux, jusqu'au bordj, perché au nord de la ville sur le bord du plateau.

Le cheikh de Négrine prévenu hier de notre arrivée par une lettre que lui avait remise Ibrahim, est venu à notre rencontre jusqu'à Aïn Sokna ; après les saluts d'usage, il nous a devancés, mettant son cheval au galop, pour faire préparer le traditionnel plat de cousscouss, la galette, des œufs, et tout ce qui compose un repas arabe.

Nous le retrouvons devant la porte du bordj, nous attendant pour en faire les honneurs. Rien de particulier, ce bordj, si ce n'est qu'il est assez propre : plusieurs chambres avec des tables et des chaises, une cuisine, des écuries de l'autre côté de la cour intérieure, le tout en forme de construction carrée, avec bastion à chaque angle. Sur le devant de la porte, on lit : *Poste de Négrine,* 1884. Dans une des chambres deux cantines dites : *Cantines d'Afrique*; dans l'une, les archives du poste ; dans l'autre, le matériel de popote : le cheikh a les clefs des cadenas, ce qui nous permet d'user, pour nos repas, de tout un matériel de cuisine et d'un service de table, qui, bien que sommaires, sont toujours

moins rudimentaires que les nôtres. Dans la même salle, une esquisse à l'huile, représentant un coucher de soleil au désert : chameaux et Arabes au premier plan, ciel empourpré dans le lointain ; vu d'une certaine distance, c'est assez vraisemblable comme tons. Cette œuvre d'art est due sans doute au pinceau de quelque officier qui cherchait par la peinture à charmer les loisirs de son séjour dans ce pays offrant réellement peu de distractions. En face du tableau, et pour lui faire pendant, probablement, deux pancartes : l'une indiquant l'organisation administrative du cercle de Tebessa, l'autre portant la nomenclature de tout le matériel du bordj, confié à la garde du cheikh : certifié exact par plusieurs signatures successives, sauf un lit avec sommier et matelas, qui nous aurait causé un bien grand plaisir, mais que l'instituteur français qui réside à Négrine, a jugé bon de s'approprier.

Je ne sais trop pour quelle cause, mais cet instituteur est absolument détesté par les Arabes de la région ; au reste, nous avons pu juger par nous-mêmes de son amabilité : l'école française est à quelques centaines de mètres du bordj ; pendant les deux jours passés à Négrine, pas un seul mot de sa part, et il paraît qu'il en est de même avec tous les voyageurs français qui passent dans ce pays perdu. Il me semble que le premier sentiment d'un cœur réellement français serait de se réjouir de la venue d'un compatriote, de l'accueillir avec joie, au lieu de le fuir et de se renfermer chez soi.

Au reste, un détail qui n'est pas sans importance peut donner la mesure du caractère de cet étrange instituteur :



NÉGRINE, cimetière français

tout à côté du bordj, de l'autre côté d'un petit ravin, se trouve le cimetière français, bien modeste : quatre petits terrains, entourés d'une palissade de branches de palmiers, à demi-abattue, renferment une quarantaine de tombes. Pauvres petits soldats, tombés loin de leur pays natal, épuisés par les fatigues ou anémiés par la fièvre et le climat! Et leur famille, leurs amis, n'ont même pas la consolation de prier sur leurs tombes, de les entretenir, ni même celle de savoir qu'une main amie se charge de ce triste soin. Les croix sont renversées, les pierres funéraires bouleversées, l'enclos abattu; et, à trois cents mètres de là, demeure l'instituteur avec sa femme, une Française pourtant... de mon mieux je rétablis les tombes les plus délabrées, tandis que ma femme y déposait pieusement quelques fleurs cueillies aux environs, et c'est le cœur serré que nous quittâmes le petit cimetière de Négrine.

Dans l'après-midi, nous fîmes une courte promenade dans les jardins de l'oasis : de peu d'étendue, ils tapissent les flancs d'un ravin profond, au fond duquel coule un petit ruisseau, produit par une source assez claire et abondante, à quelques centaines de mètres en amont du village; l'ensemble est pittoresque, moins, cependant, que la vue de Ferkane et de ses jardins dans le ravin de la fontaine chaude.

Une récolte assez répandue ici, c'est le vin de palme, qui coûte très bon marché : deux sous le litre en moyenne. Il est vrai que la main-d'œuvre est nulle, et que la nature seule travaille : au sommet d'un palmier que l'on a préala-

blement étêté est pratiquée une incision assez profonde, mais n'atteignant pas le cœur du tronc ; au dessous de l'incision se trouve un vase de terre, hissé au moyen d'une corde, qui recueille la sève de l'arbre, autrement dit le vin de palme. Frais, c'est une excellente boisson, sucrée sans excès, et qui désaltère agréablement ; au bout de quelques heures, il devient légèrement aigre, et devient plus agréable encore, surtout au moment des grandes chaleurs ; mais, si on le laisse fermenter, en le plaçant au soleil pendant une journée seulement, il devient dangereux et fait perdre la raison au bout de quelques verres seulement.

A notre retour au bordj nous eûmes une agréable surprise : un Arabe, tout jeune encore, un gamin, venait d'arriver de Ferkane, envoyé par le cheikh, pour nous prévenir qu'un spahi était arrivé de Tebessa dans la journée, avec un pli à notre adresse de la part du chef du bureau arabe, et qu'il viendrait demain dans la matinée nous le remettre à Négrine. C'était une dernière amabilité du cheikh de Ferkane qui craignait sans doute de nous voir quitter Négrine avant que le spahi nous y ait rejoints.

J'eus encore ce soir, avant de me coucher, l'occasion de faire le médecin, en administrant au cheikh quelques grammes de sulfate de quinine, et le naturaliste, en faisant passer dans mon petit bocal d'alcool un petit lézard aux formes bizarres, pris sur l'entablement de la fenêtre de notre chambre.

*



NÉGRINE, côté Nord-Ouest

Photo. E. Bernard & Cie

21 mars.

Négrine. — Bir Zarif el Ouar.

A neuf heures, arrive le spahi annoncé : il me remet, avec une lettre du chef du bureau arabe de Tebessa, une dépêche de Paris et l'argent demandé. Mais notre embarras est toujours le même : c'est un billet de banque de 1,000 francs, et de la banque de France, encore! Les billets français, n'ont pas cours dans le sud; les Arabes ne veulent accepter que ceux de la banque algérienne, portant en arabe sur le verso, le montant de la valeur : vingt, cinquante ou cent francs. Et de plus, où trouver la monnaie d'une pareille somme dans ces petites villes du sud, où la fortune de chacun se compte par palmiers et par moutons ou chèvres? Heureusement, le cheikh de Négrine est aussi complaisant que son collègue de Ferkane : il nous avancera l'argent nécessaire pour jusqu'à notre arrivée à Tozeur; là, nous trouverons facilement la monnaie de notre billet, bien que vienne s'ajouter une nouvelle complication : la monnaie française et les billets algériens ne sont pas reçus en Tunisie, paraît-il; la nouvelle monnaie frappée au nom de la régence de Tunisie a seule cours; un Arabe que le cheikh envoie faire quelques achats à Tozeur, recevra le remboursement de la somme prêtée et la rapportera à Négrine.

Rien ne nous retient plus ici, et nous avons hâte de nous lancer dans la direction de Tamerza. Il y a quarante-cinq

kilomètres, paraît-il. Nous couperons la distance en deux, en campant près de quelque douar, au nord-est du puits de Zarif el Ouar.

La plus forte chaleur passée, à deux heures, nous sortons du bordj de Négrine, pour prendre la route de Tamerza, qui s'ouvre devant nous. Route monotone et sans intérêt aucun; on chemine sur un plateau tantôt pierreux, tantôt sablonneux, ayant constamment sur sa droite et à peu de distance les hauteurs du koudiat El Maïz, et à sa gauche, dans le lointain, le Djebel Robiha. On atteint ainsi l'oued Lachmar des Arabes, porté sur la carte sous le nom d'oued Bettita. Le sentier en suit la direction générale, tout en traversant plusieurs fois ses nombreuses sinuosités; à la nuit tombante, après vingt-deux kilomètres parcourus en quatre heures de marche, nous allons demander l'hospitalité à un douar dont les tentes sont à proximité.

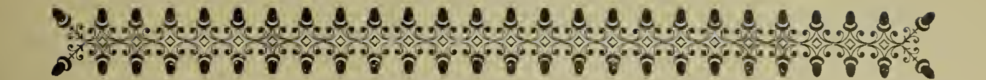
Hospitalité toujours très large, mais peu variée : une vaste jarre de lait, un large plat de cousscouss surmonté de quelques morceaux de mouton bouilli, de la galette d'orge, toute chaude encore, auxquels nous ajoutons une boîte de conserves pour varier un peu notre menu.

Toute la journée le vent a été froid, le ciel couvert, même vers trois heures et demie, nous avons eu quelques gouttes d'eau; mais dans la soirée, le vent fraîchit encore et nous sommes tout heureux de rentrer sous la tente nous blottir sous nos couvertures.



OASIS DE NÉGRINE

Photo. E. Bernard & Cie.



XII

L'OUED LACHMAR. — REMÈDE ARABE CONTRE LA RAGE. — LA FRONTIÈRE TUNISIENNE. — MIDÈS. — TAMERZA. — SIDI HAFNAOUI LE MARABOUT. — CHEBEKA. — LE CHOTT EL RHARSA. — EL HAMMA ET ARRIVÉE AU DJERID.

22 mars.

Bir Zarif el Ouar. — Tamerza.

On sent que l'on s'est rapproché de la montagne ; la nuit a été froide ; le thermomètre a marqué — 5° et, vers trois heures du matin de grosses gouttes de pluie sont tombées pendant près d'un quart d'heure, et se congelaient en touchant le sol. Nous étions si glacés, dans nos couchettes, que nous avons préféré sortir pour battre la semelle autour d'un grand feu.

Sous la couverture dans laquelle Messaoud s'était roulé pour passer la nuit, se tenait blotti au chaud, un scorpion, que nous avons trouvé en repliant notre matériel de campement. Saisi délicatement avec des pinces d'entomologie, il fut introduit, avec tous les égards à lui dûs, dans le bocal d'alcool, dans lequel il aura le plaisir de nous accompagner jusqu'à la fin de notre voyage.

Le froid nous ayant chassé de notre lit de très bonne heure, notre campement fut bientôt levé : à sept heures, nous repartions dans la direction de Tamerza, en suivant toujours à peu de distance l'oued Lachmar. Un peu avant d'arriver à l'oued Bettita, la route franchit deux petites éminences blanchâtres, appelées Hag el Baïda. De chaque côté de la route, de nombreux buissons d'artam. Cette plante a sa légende : un Arabe ayant vu son mulet atteint de la rage, n'aurait pas eu le courage de l'abattre : il l'attacha à un buisson d'artam et le laissa. Le mulet brouta les jeunes pousses de la plante, et, lorsque le propriétaire du mulet repassa au même endroit quelque temps après, il retrouva l'animal guéri. Depuis, l'artam passe pour guérir la rage.

Par une pente insensible, on descend dans le lit même de l'oued Bettita, très large en cet endroit. Sur la droite, et en partie dans l'oued, la petite oasis de Midès, premier village de Tunisie ; en effet, à gauche de la route, sur une petite hauteur dominant trois marabouts aux koubas blanches, se trouvent les bornes frontières.



OASIS DE MIDÈS

Photo. E. Bernard et Cie.

Après Midès, la route franchit une série de petits mamelons pour gagner un ravin abrupt et rocheux, qui descend directement dans l'oued Tamerza. Dès que l'on est dans le lit de l'oued, on aperçoit Tamerza, placé à un coude en face des jardins. Le caïd, prévenu de notre arrivée par un Arabe envoyé en avant, nous a préparé un déjeuner complet, à la mode arabe : des œufs cuits dans du beurre de lait de brebis, et de la chourba, soupe au mouton très pimentée, sont venus s'ajouter au cousscouss et ont été les bienvenus, vu l'heure tardive de notre entrée à Tamerza (une heure et demie) et les appels répétés de nos estomacs.

Pendant le déjeuner, des serviteurs du caïd transportent des tapis et des nattes dans une petite case, construite nouvellement sur le bord de l'oued par les soins du caïd, et qui sert à recevoir les étrangers de marque. Tandis que nous prenons le café, accroupis sur les nattes étendues à terre, ma femme va rendre visite aux femmes du caïd. Elles sont au nombre de quatre, et assez sales, paraît-il, aussi bien sur elles que dans la manière de tenir leur intérieur. Le plus jeune des enfants, âgé de quelques mois à peine, était d'une malpropreté repoussante... D'autres fils du caïd, plus âgés, se tenaient auprès de leur père pour nous recevoir : l'un d'eux, portant le costume tunisien, tranchait, par les couleurs variées de ses vêtements, sur les burnous blancs qui l'entouraient ; mais le plus intelligent de la famille était un petit de sept à huit ans environ, à la mine éveillée, toujours à côté de son père.

En nous conduisant à la case qui doit nous servir de résidence, le caïd nous fait entrer chez le fameux marabout, Sidi Hafnaoui. C'est un vieil homme, gros et gras, à la barbe blanche, qui fait penser à nos bons gros moines du moyen âge, allant de porte en porte, au trot de leur mule, chercher les offrandes pour le monastère. Il se croit, naturellement, obligé de nous offrir le café, une mixture infâme, remplie d'épices variées, et dans laquelle le café a, certainement, la plus petite part : ce qui est mieux venu, ce sont quelques oranges, apportées du Djerid, et une assiette de miel. Pendant que nous savourons ces douceurs, ma femme est allée rejoindre les épouses du marabout. Il est moins bien monté que le caïd, si l'on ne considère que le nombre : trois lui ont suffi pour lui donner toute cette bande d'enfants accroupis autour de lui, dans l'entrée de sa maison : mais elles sont beaucoup plus jolies que celles du caïd, et surtout plus propres. L'une d'entre elles, la plus jolie, est surtout remarquable par la quantité de tatouages bleus qu'elle porte sur la figure et jusque sur les bras.

Encore aujourd'hui, nous avons eu à nous plaindre de nos muletiers : comptant sur l'affabilité du caïd, ils sont allés lui demander de leur faire donner à manger, oubliant que, d'après nos conventions, ils doivent se nourrir eux-mêmes. Heureusement, nous avions prévenu le caïd, car pareil fait s'était déjà présenté à Zéribet el Oued.

Tamerza, qui a quelques sources d'eau assez claire, est arrosé en outre par deux rivières, dont la plus importante,



TAMERZA ET LIT DE L'OUED

Photo. E. Bernard et Cie.

l'oued Tamerza, parcourt tous les jardins, rangés le long de ses rives, sur une assez grande longueur. Les deux rivières étaient à sec au moment de notre passage, mais, dans l'oued Tamerza, en creusant à un mètre dans le sable, on trouvait une eau saumâtre : il est certain que pour la plupart de ces rivières, il en serait de même, et qu'elles ont, en quelque sorte, un cours souterrain au-dessous de leur lit de sable, couvert par les eaux à l'époque des grandes crues seulement.

*

23 mars.

Tamerza. — Oued Redah.

Nous prenons quelques vues de Tamerza, et en route! nous enfourchons, qui son cheval, qui son mulet, et nous repartons dans la direction de Chebeka, un petit village qui se trouve au pied du Djebel Bliji, au sud de Tamerza. La route va rejoindre l'extrémité de l'oasis de Tamerza, très allongée, pour suivre le cours accidenté de l'oued Allenda. C'est toujours la même rivière qu'à Tamerza, mais qui, suivant la mode arabe, porte un nom différent sur chacune des parties de son cours. Cette rivière, formée par

la réunion de l'oued Fria, de l'oued Lachmar et de l'oued Bettita, décrit, à partir de Tamerza, un grand arc de cercle vers l'ouest pour contourner le Djebel Bliji, et va s'étaler dans la plaine pour se perdre dans la dépression du chott El Rharsa, à quelques kilomètres de l'ouest d'un puits, appelé Bir Djeida.

En quittant les derniers jardins de Tamerza, la route, ou plutôt le sentier traverse de nombreux ravins, encombrés d'éboulis pierreux d'un aspect chaotique très pittoresque, pour reprendre ensuite le cours de l'oued dans le lit duquel court un mince filet d'eau. Sur la rive droite, deux points à noter : d'abord une source importante, l'Aïn el Kelba (Source du Chien) ; puis une ruine romaine, formée de trois pans de murs avec un reste de voûte : c'était, paraît-il, un relai de la route allant du nord au Djerid.

Dès que l'oued, dégagé des montagnes, s'élargit brusquement, on sort de son lit pour tourner à gauche, à angle droit, vers Chebeka dont on aperçoit, directement à l'est, les jardins formant une tache sombre au pied de la montagne. On pourrait s'en croire tout près ; mais il reste encore plusieurs ondulations de terrain à franchir, et quelques petits oueds descendant des montagnes : enfin, à onze heures et demie, nous faisons notre entrée à Chebeka, dont le cheikh, parti avec nous de Tamerza, nous a précédés pour nous faire préparer à déjeuner.

De Chebeka, qui est placé sur une éminence à mi-côte du versant sud du Djebel Bliji, on domine toute la plaine



OUED-TAMERZA au nord d'Aïn el Kelba

Photo. E. Bernard & Cie

du chott El Rharsa, bordé, vers le sud, par les hauteurs du Djerid ; suivant l'angle sous lequel tombent les rayons du soleil, le chott prend des tons différents, offrant tour à tour l'aspect d'une large nappe d'argent, ou d'une plaine couverte de neige. De l'autre côté du chott, on aperçoit les oasis d'El Hamma, qui forment une longue traînée sombre à l'horizon. Néanmoins, un guide est utile, bien que l'on ait constamment devant les yeux le point où l'on doit sortir du chott.

De Chebeka pour aller au Djerid, trois routes s'ouvrent devant nous : l'une, allant directement à Tozeur, passe au Bir Djeida et traverse la partie orientale du chott El Rharsa dans sa plus grande largeur, du nord-nord-ouest au sud-sud-est; une autre route plus longue décrit une forte courbe vers l'est, va trouver le puits Zarzour et contourne toutes les sinuosités du bord oriental du chott pour venir aboutir à El Erg, un des villages d'El Hamma; enfin, une troisième route, partant droit vers l'oasis d'El Hamma, traverse le chott près de sa rive orientale en en coupant toutes les sinuosités; c'est celle que nous prendrons, comme étant la plus courte, et surtout la plus intéressante. Il est vrai qu'elle ne présente pas de puits, mais nous emportons suffisamment d'eau avec nous pour permettre aux bêtes de se désaltérer.

Pour arriver de Chebeka au chott, la route franchit d'abord un terrain pierreux, qui se transforme peu à peu pour devenir du sable couvert d'une très légère couche d'efflorescences salines : c'est le commencement du chott. La rive est

très difficile à définir, et peut être en quelque sorte considérée comme conventionnelle sur les cartes que l'on possède actuellement : le chott commence réellement à l'endroit où le terrain s'abaisse pour former cette vaste dépression en forme de cuvette, qui est le chott El Rharsa.

Successivement nous traversons des ramifications du chott El Rharsa portant elles-mêmes des noms de chotts : chott Erhem, chott El Kebir : ce sont de petites criques sablonneuses, couvertes d'une végétation maigre et clairsemée. Au milieu du chott Erhem, notre guide de Chebeka nous montre le point où un Arabe a été trouvé mort de soif il y a quelque temps : mauvais présage pour nous qui, de Nefta à Chegga, serons obligés de compter sur les puits arabes, c'est-à-dire presque toujours effondrés et à sec...

Il est six heures lorsque nous arrivons à l'oued Redah, petit oued au lit sablonneux qui va se perdre dans le chott El Kebir : c'est le milieu de la route de Chebeka à Tozeur, et nous y plantons notre tente pour jusqu'à demain. Toute la soirée, de nombreux papillons de nuit, des phalènes pour la plupart, attirés par la lueur de notre lanterne, sont venus augmenter nos collections.

*

24 mars.

Oued Redah. — Tozeur.

L'OUED Redah ne se trouve pas indiqué sur la carte qui, dans cette partie de la région, est parfois fantaisiste : pour déterminer à peu près l'emplacement de notre campement, je fais, avant notre départ, trois visées : Chebeka au nord-ouest, le pic du Djebel Alima au nord-est, et l'oasis d'El Hamma au sud-sud-est me permettent d'obtenir une approximation suffisante.

Il est neuf heures et demie lorsque nous repartons pour El Hamma, et quatre heures nous suffisent pour atteindre l'oasis. La route, après l'oued Redah, ne change pas de caractère, si ce n'est un peu avant d'arriver au premier village d'El Hamma, où l'on franchit quelques petites dunes de sable. L'oued Melah, dont on vient de traverser l'embouchure en forme de Delta avant d'arriver à ces dunes, a un lit très large, mais entièrement privé d'eau et envahi par les sables.

El Hamma se compose de quatre villages, situés dans l'oasis, au milieu des jardins, et échelonnés sur la route qui conduit à Tozeur. Le caïd, chez lequel nous allons déjeuner, habite le troisième village, Mahreb ; il nous faut donc traverser les deux premiers villages avant de descendre de cheval : la chaleur est forte, il nous tarde d'arriver et toutes

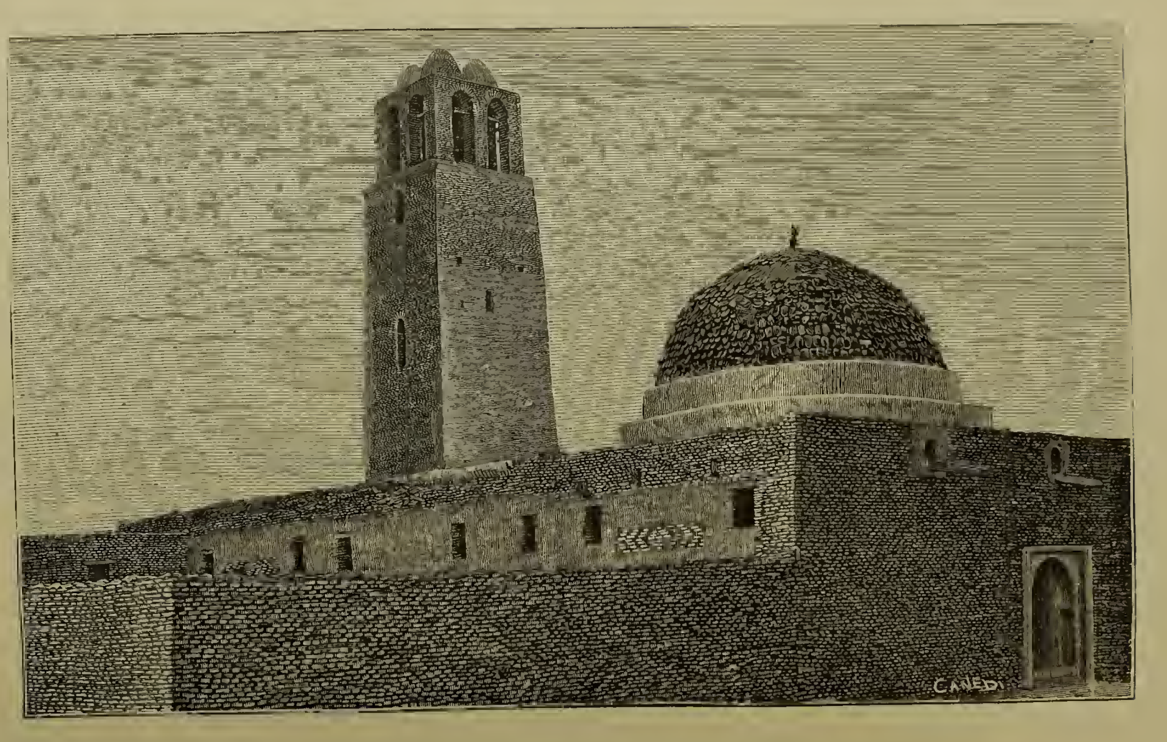
TYPE DES MAISONS DU DJERID

ces sinuosités de sentiers arabes à travers les jardins nous font mourir d'impatience. Nous n'en remarquons pas moins la différence qui existe entre les maisons du Djerid, et celles des villes et villages arabes des autres régions : aux constructions de tôb, tantôt laissées à leur couleur naturelle, tantôt blanchies à la chaux, ont succédé les constructions de briques, disposées avec goût sur la façade, et formant au-dessus des portes des dessins rappelant ceux des tapis orientaux.

Le caïd d'El Hamma, un grand Arabe de couleur noire, à l'air dur, nous fait dire qu'il regrette d'avoir été prévenu si tard de notre arrivée et de n'avoir pas eu le temps de préparer notre déjeuner : mais nous l'avons fait avec intention, peu soucieux de manger encore ici de la cuisine arabe : des œufs frais, du lait et des dattes nous feront bien plus de plaisir que tous ces plats bizarres, pimentés à l'excès, parfumés parfois, et décorés de noms plus ou moins exotiques.

Partis d'El Hamma à quatre heures, après la sieste, une surprise nous attend à l'entrée de la route de Tozeur : une ligne de poteaux télégraphiques, qui, dans quelques heures, nous mettra en communication avec la France, et nous apportera des nouvelles de nos parents et de nos amis : les renseignements que nous avions eus sur Tozeur, un peu anciens, ne nous avaient fait prévoir qu'une ligne de télégraphie optique.

A cinq heures et demie, une autre surprise, non moins agréable, nous attend à notre arrivée à Tozeur : nous



KOUBA & MINARET DE TOZEUR

pensions trouver un bureau de renseignements, correspondant à nos bureaux arabes d'Algérie ; or, le Djerid a été érigé en contrôle civil, et nous avons la bonne fortune d'être reçus au Dar el Bey par M. Henry, chef du contrôle, ancien consul de nos possessions sur la côte de la mer Rouge, et M. du Paty de Clam, contrôleur suppléant. Ces Messieurs, prévenus depuis quelque temps déjà par les soins de la Résidence générale à Tunis de notre prochain passage à Tozeur, se mettent, avec la plus charmante courtoisie et la plus grande amabilité, entièrement à notre disposition pour tout ce dont nous pourrions avoir besoin : une chambre toute préparée nous attend ainsi qu'un dîner, au menu varié, malgré les maigres ressources du pays, et dû aux talents culinaires d'un jeune domestique arabe, Bel Kassem, dont Madame Henry, lorsqu'elle habitait Tozeur, est arrivée à faire un véritable cordon bleu.

Quel plaisir de se retrouver, dans cette ville perdue du sud de la Régence, en compagnie de Français gais et affables, et de causer de la France, de Paris, de tout ce que l'on laisse loin de soi !

Pendant toute la durée du dîner, M. Henry nous tient sous le charme de sa parole en nous racontant les péripéties de tous ses voyages d'exploration en Afrique : ancien consul de France à Zeilah, sur la côte d'Obock, il a fait de nombreux voyages dans l'intérieur vers le Harrar et le Choa, et le récit de ses tribulations parmi ces tribus souvent hostiles, toujours sauvages, nous passionne au point de

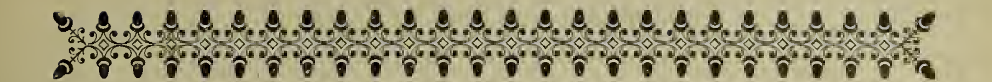
nous faire oublier les fatigues de la journée et le besoin d'un repos bien gagné : nous ferons honneur aux lits du Dar el Bey, lits préparés à la turque, c'est-à-dire de simples matelas étendus sur une sorte de large banc en bois, assez bas : ce sera toujours mieux que nos petits lits de camp, et le charme de coucher dans une chambre bien close ne ferait-il pas trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !





TOZEUR. — Place du Marché

Photo. E. Bernard et Cie.



XIII

LE DJERID. — TOZEUR. — RUINES RELIGIEUSES. — SOURCES. — PRODUCTIONS ET COMMERCE. — FACHEUX PRONOSTICS. — CHOIX D'UN GUIDE. — NEFTA.

25-26 mars.

Tozeur.

HIER, déjà, nous avons pu admirer, en traversant l'immense oasis d'El Hamma, la surprenante fertilité du Belad el Djerid, pays de la datte ; mais que sont les palmiers des quatre villages (El Erg, Msaïba, Mahreb et Nemlet) qui composent l'oasis d'El Hamma, à côté des 218,000 palmiers de cette mer de verdure qui entoure Tozeur, et,

couvrant une surface de 1,787 hectares, s'étend sur tout le versant sud-est du plateau calcifère gréseux, couronné de marnes jaunâtres mélangées de gypse.

« Tozeur, le siège du contrôle du Djerid[1], est un assemblage de plusieurs villages qui, par leur agglomération, constituent les différents quartiers d'une même cité, sous l'administration de deux caïds, ceux de Zebda et des Oulad el Hadef.

» Le caïdat de Zebda renferme les quartiers suivants : El Habaïla, Zoghba, Mesrouna, El Khotba, Cheurfa. Ce dernier est à l'extérieur de la ville et se trouve situé à côté de Bit Chéria.

» De celui des Oulad el Hadef dépendent les quartiers de Djemaa et Tebabsa, Oulad Sidi Abid, Oulad el Hadef, Guetna (ou Oulad bou Yahya), Bled el Hader, Abbès, Zaouiet Saraoui, Djhim. »

Ces quatre derniers sont des villages situés dans l'oasis.

Abbès se compose des fractions de Sidi Sabâ Ergoud, Sidi Et Touati, Sidi Assaker et Sidi bou Lifa.

En dehors de ces deux caïdats, existe un petit village indépendant appelé Bit Cheria, commandé par un cheikh. Il renferme des Oulad Sidi Cheikh et des Chabbias.

Bien qu'un voyageur, M. l'abbé Bauron, qui a passé ici

(1) Nous empruntons cette description de Tozeur à un travail très érudit, publié sur l'histoire de Tozeur, par M. le Cte du Paty de Clam, et intitulé : *Fastes chronologiques de Tozeur* (Challamel, 1890).

les 29 et 30 avril 1891, ait pu dire, dans une conférence (1), que les villes du Djerid étaient presque sans maisons, Tozeur est une des villes les mieux construites du sud tunisien et algérien. Déjà, lorsqu'on arrive au Djerid et que l'on voit les maisons les plus délabrées des villages ruinés qui abondent dans l'oasis d'El Hamma, c'est une surprise pour celui qui est habitué aux constructions basses, en tôb ou en pisé, de nos populations du sud de l'Algérie, que de rencontrer des maisons construites en briques cuites, offrant des dessins réguliers dûs à la disposition symétrique de ces briques, et figurant, par son ornementation géométrique, comme un immense tapis étendu sur les murs.

A Tozeur même, les maisons sont construites avec une certaine symétrie qui n'est pas dépourvue d'élégance (2) et qui témoigne d'un certain goût artistique. Ordinairement les briques simulent de petits frontons au-dessus des portes. Beaucoup de rues (dans le caïdat des Oulad el Hadef principalement) sont en partie voûtées, ce qui atténue la réverbération très forte en été quand la chaleur du jour se maintient entre 48 et 50° centigrades.

Sur une grande place qui sert de marché, s'élève le Dar el Bey, vaste demeure, en forme de caserne, habitée par le contrôleur civil du Djerid. Mosquées et Zaouias sont bâties moitié en pierres, moitié en briques. Dans les

(1) Société de Géographie de Paris, séance du 22 janvier 1892.
(2) Cte du Paty de Clam, *Loc. cit.*

soubassements et les assises inférieures de certaines d'entre elles, se remarquent des gros blocs enlevés à des édifices antiques, ainsi que des tronçons de colonnes, des fragments d'entablement, des parties de chapiteaux et même des débris de sculptures encastrés pêle-mêle au milieu de matériaux plus modernes.

C'est au village de Bled el Adher que sont les restes de la ville antique de Tisurus ; les débris de cette cité ont en grande partie disparu pour être employés comme matériaux de construction des différents villages actuels. Néanmoins, on retrouve encore les vestiges d'un grand édifice orné jadis de plusieurs rangées de colonnes.... C'était probablement, dans le principe, un temple qui aura été transformé plus tard en basilique chrétienne, puis en mosquée. Au milieu de la vaste plate-forme dont ce monument occupait une partie, s'élève une semah, ou tour carrée bâtie en briques, dont la base est construite en belles pierres de taille ; elle devait servir de minaret à la mosquée, et précédemment, sans doute, de clocher à l'église chrétienne, car, par les assises inférieures au moins, cette tour paraît antérieure à l'invasion arabe.

En descendant de cette plate-forme dans les magnifiques jardins qui l'avoisinent, on remarque à chaque pas de beaux blocs antiques, et notamment le long de l'oued qui arrose et fertilise l'oasis. Cet oued se subdivise, à partir d'un barrage antique, en trois branches principales qui, elles-mêmes, se ramifient en une multitude de petits canaux



TOZEUR. — Un coin du Marché

Photo. E. Bernard et Cie.

d'irrigation ou séguias. Ces branches et plusieurs de ces canaux étaient jadis bordés de belles pierres de taille : on les traverse sur de petits ponts, les uns modernes, les autres antiques.

Au nombre de 194, les sources sourdent dans des anfractuosités plus ou moins profondes, au pied du coteau dénudé qui abrite l'oasis au nord-ouest : toutes ces sources se réunissent dans un oued collecteur appelé Oued Mechera, puis Oued Berquouq (la rivière aux prunes). A partir du barrage romain, il se subdivise en trois branches principales : Oued Abbas, Oued el Oust, Oued Saboun ; ce dernier porte aussi le nom d'Oued er Rebat parce qu'il forme la lisière d'une grande partie de l'oasis.

Pour arriver à la conservation des sources, on a fait de grands travaux d'endiguement : sur toute la partie nord et ouest de l'oasis on a installé une palissade destinée à créer une fausse dune qui, en arrêtant les sables, empêche l'ensevelissement des jardins ; une partie de cette zône-abri est réservée à la circulation ; l'autre, interdite aux hommes et aux animaux, est plantée de tamarins et de harmel pour en fixer les sables.

Grâce à leur oued intarissable et fécondant, les jardins de Tozeur sont toujours d'une admirable fertilité ; on y compte les palmiers les plus beaux qu'on puisse voir. Sous la couronne éternellement verte qui surmonte leurs tiges, d'où pendent à l'automne, en longs régimes, les dattes les plus savoureuses du Sahara, croissent un grand nombre

d'autres arbres fruitiers, tels que des orangers, des citronniers, des grenadiers, des figuiers, des oliviers, des jujubiers, etc. M. l'abbé Bauron ajoute même, à la flore de Tozeur, le mandarinier, bien qu'il n'y ait pas un seul arbre de cette espèce dans toute l'oasis. Ces arbres mêlent ensemble leur feuillage : à leurs pieds sont disposées en petits carrés, des semailles de blé et d'orge ; une eau vivifiante circule en tous sens dans ces vergers et sa vertu, jointe à celle d'un soleil tropical, y entretient une fertilité que rien n'épuise.

La population totale de l'oasis se monte à 10,000 âmes environ. Outre la culture du sol qui occupe beaucoup de bras et qui fait la principale richesse du pays, on peut citer l'exploitation des salines ; la fabrication des tissus de laine justement renommés, tels que burnous, haïks, couvertures, constitue aussi, pour le chef-lieu du Djerid, une branche d'industrie très importante, qui augmente les ressources de ses habitants.

L'étendue de l'oasis, villages compris, est approximativement de 1,787 hectares; l'oasis seule est d'environ 948 hectares 78. Elle renfermerait 218,000 palmiers ; mais ce chiffre officiel est bien inférieur à la réalité. Il en est de même de la production des dattes, qui ne serait que de 8,500,000 kilos, dont 335,000 de « deglat ». Le chiffre réel est de 22,000,000 de kilogrammes, dont 1,250,000 de « deglat ».

L'histoire de la ville est très ancienne et sa fondation se perd dans la nuit des temps. Sans vouloir remonter jusqu'à l'Égypte primitive, où se retrouve la forme Tes-Hor « la

ville du soleil », ainsi que le nom de Taouser (la forte), porté par une reine d'Égypte, femme de Menephtah, nous voyons déjà « Τίσουρος » cité dans les *Tables* de Ptolémée, en l'an 148. — Plus tard, en 393, les *Tables* de Peutinger relatent l'existence de la ville de Thuruso, qui devint plus tard le Tiguritanus episcopus.

La capitale du Djerid fut visitée successivement par les géographes arabes Abou Obeïd el Bekri (1068), Abou Abd Allah Mohammed Edrisi (1154), Ibn Saïd (1281), El Fadel Abou Brahim ben Hessina (1260), par le savant Abou Mohammed Abd Allah Ibn el Faki Abou Zakaria Yahya Ali ech Chakratsi et Touzri, auteur du « *Charh Kacida ech Chakratsia;* » en 1307, le cheikh Et Tidjani parcourt le Djerid, en fait une description enthousiaste, et y constate la présence de monuments fort anciens; même remarque faite en 1709 par le savant voyageur Aboul Abbas Moula Ahmed ben el Kotob el Kamel Sid Mohammed ben Naceur el Mogherbi. En 1730, le voyageur anglais Shaw ne trouve plus que les ruines des monuments signalés par ses devanciers; enfin, à une époque plus rapprochée, parmi les principaux visiteurs de Tozeur, il faut noter Desfontaines en 1784, Pellissier en 1841, le colonel Daumas en 1845, Berbrugger en 1850, Tissot en 1853 et en 1857, Duveyrier et Victor Guérin en 1861, de Flaux en 1865. En 1882, la ville est occupée par les troupes françaises, puis, en 1884, est créé le contrôle civil du Djerid dont Tozeur devient le siège en 1887.

Une des curiosités de la ville, c'est son marché, le plus important du sud Tunisien. Des fenêtres du premier étage du Dar el Bey, nous avons constamment sous les yeux ce fourmillement particulier aux marchés arabes : la place est couverte de petites boutiques mobiles, d'une simplicité tout à fait primitive : les acheteurs, les chameaux, les mulets, tout cela circule lentement au milieu du brouhaha, des cris et des clameurs ; puis, vers midi, tout rentre dans le silence, les boutiques sont enlevées et ne reparaîtront que le lendemain matin, à la première heure.

Dans nos conversations avec M. Henry et M. du Paty de Clam, nous n'avons pas été sans les interroger sur la région que notre itinéraire allait traverser. Nous aurons, paraît-il, plus de difficultés que nous ne le prévoyions : les puits sont rares, difficiles à trouver, le pays peu connu par les habitants du Djerid, parmi lesquels nous trouverons difficilement un guide ; enfin, des avis particuliers reçus par M. Henry annonceraient une certaine effervescence chez les tribus Chaambas du sud, et l'on nous conseillait fortement de choisir de préférence la route allant du Djerid à El Oued pour regagner ensuite Touggourt et Biskra ; pour cette route très connue, il nous serait facile de trouver un guide, et la fréquence des passages de caravanes serait une sécurité contre les attaques des rôdeurs de la plaine.

Mais cette modification apportée à notre itinéraire nous rejetterait bien loin de la région des Chotts, et la partie la plus intéressante de notre voyage se trouverait manquée



DAHR EL BEY A TOZEUR

Photo. E. Bernard & Cie

par ce détour sur l'Oued Souf, qui nous prendrait plusieurs semaines. Tant pis, ma foi, si nous rencontrons des rôdeurs ou des coureurs d'aventures, nous ferons parler la poudre. Quant aux difficultés provenant du terrain même, nous en serons toujours quittes pour redescendre sur El Oued lorsque nous aurons reconnu l'impossibilité d'aller plus avant.

Reste à trouver un guide qui connaisse bien le pays et qui accepte de nous accompagner : c'est une question sérieuse, car nous n'aurons plus à compter que sur les puits, et il est impossible de les trouver à quiconque ne les connaît pas de longue date : rien ne les distingue à la surface du sol ; un simple trou à fleur de terre, et c'est tout ; on peut passer et repasser dix fois à quelques mètres sans se douter que l'on est près du puits ; aussi faut-il une longue habitude pour se diriger droit dessus, dans la plaine immense, où le vent suffit pour changer, en peu de temps, l'aspect des quelques monticules qui, de loin en loin, peuvent servir de points de repère au voyageur.

C'est surtout contre l'exagération des Arabes qui se proposent comme guides qu'il faut se mettre en garde : souvent ils affirment connaître parfaitement la direction des puits ; si on leur demande s'ils connaissent tel ou tel puits, ils vous répondent oui, imperturbablement ; ils vous énuméreront même tous la série des points d'eau de la route, rien qu'à en avoir entendu parler par d'autres ; et, lorsque, convaincu de leur connaissance du pays, on part avec eux, ils prétendent ne plus reconnaître le pays, et vous emmènent à la

recherche de quelque douar qui les remette dans la bonne direction et leur donne quelque berger pour les mener au puits prochain.

Nous n'aurions trouvé aucun guide sérieux à Tozeur, si M. du Paty de Clam ne nous avait offert un des cavaliers du contrôle de Tozeur. Le guide en question était un grand diable, très bronzé, du nom de Diab, et très fier de porter le grand manteau bleu qui distingue, aussi bien en Algérie qu'en Tunisie, les cavaliers indigènes ; il ne savait pas un mot de français, mais prétendait connaître parfaitement une ligne de puits allant de Nefta à Biskra par les Chotts ; c'était assez naturel, étant donné que, dans son jeune temps, il avait souvent gardé des troupeaux de chameaux dans la plaine ; mais, d'autre part, il était originaire de Biskra et y avait encore des parents. Ne pouvions-nous pas supposer qu'il se vantait de connaître l'emplacement des puits mieux qu'il ne le connaissait réellement, afin d'avoir, en nous accompagnant, l'occasion d'aller passer quelques jours avec ses parents?

Cependant, tous les détails qu'il nous donne sur la route que nous aurons à parcourir nous décident à le prendre comme guide : c'est convenu, Diab viendra avec nous.

Les deux jours que, d'après notre projet de route, nous avions destinés à Tozeur, ont bien vite passé : le charme de se retrouver avec des compatriotes d'un caractère si cordial et si franc que M. Henry, d'une amabilité et d'une bonne grâce si parfaite que M. du Paty de Clam, nous ont

fait paraître le temps si court que nous sommes tout étonnés d'être obligés de songer au départ pour demain. Nous nous attardions en de longues conversations, le soir, autour de la table ; M. Henry nous contait les péripéties de ses longs voyages en Abyssinie et au Choa ; avec M. du Paty de Clam, nous discutions les vastes projets qui avaient eu pour but la transformation du Djerid ; les plans de Roudaire le laissaient sceptique, plus sceptique encore, la théorie de M. Rouire, identifiant le lac Triton avec les lacs Bagla et Kelbiah et la Sebkha el Mengel ; il lui opposait de nombreux textes anciens, et des arguments orographiques et hydrographiques qu'il a du reste réunis dans une brochure intitulée : « *Le Triton dans l'antiquité et à l'époque actuelle* (1). »

Notre départ est fixé à demain, après le déjeuner, dès que la chaleur sera tombée ; il n'y a que 24 kilomètres jusqu'à Nefta, et nous arriverons facilement avant la nuit ; avec Diab, nous arrêtons définitivement notre itinéraire : de Nefta, j'avais l'intention de gagner les puits de Seba Biar, de rejoindre un puits qui se trouve au sud de l'Areg Kamboud en passant par Dra Skakir, et de filer ensuite en ligne droite sur El Aouina en traversant le Chott Saïal à la hauteur de la dent qu'il forme sur sa rive orientale un peu au-dessus du 34°. Mais le premier puits que connaisse Diab est le Bir Bouras, au nord-est de Seba Biar ; ce sera donc notre premier point d'eau, après avoir quitté Nefta.

(1) Du Paty de Clam, *le Triton dans l'antiquité et à l'époque actuelle;* Challamel, Paris, 1887.

Il est toujours imprudent, dans le désert, de trop compter sur les puits que l'on doit rencontrer : ils peuvent être comblés, taris, éboulés, ou même mis à sec par des Arabes qui viennent d'y passer avant vous ; aussi est-il prudent de se munir de peaux de bouc (guerbas) en quantité suffisante pour nous assurer de l'eau pendant deux ou trois jours ; nous en avons déjà une, ainsi que deux petits tonneaux en bois, d'une quarantaine de litres chacun ; il nous faudrait faire l'acquisition de six peaux de bouc encore, pour ne pas avoir à craindre de manquer d'eau ; mais il nous est impossible d'en trouver à Tozeur : toutes celles qu'on nous offre fuient comme des passoires, et les Arabes qui en possèdent de bonnes préfèrent les garder pour eux. A Nefta, nous essaierons de nouveau d'en acheter, et, si ce moyen ne réussit pas mieux qu'à Tozeur, nous en ferons réquisitionner par le caïd.

*

26 mars.

Tozeur. — Nefta.

Tous nos préparatifs sont faits dans la matinée, et nous n'avons plus qu'à attendre que les moments les plus chauds de la journée soient passés pour nous mettre en

route. M. Henry, de son côté, se dispose aussi à partir, mais dans une autre direction : il vient d'être nommé chef du contrôle civil de Kairouan, et il va rejoindre son nouveau poste, qui le rapprochera d'une façon sensible de Tunis.

A deux heures et demie, nous faisons nos adieux, et nous repartons en avant. Jusqu'à Nefta, la route est tracée et peut être qualifiée de carrossable ; elle suit le côté sud-est du faîte de la hauteur, sablonneuse à sa surface, qui sépare le chott El Rharsa du chott Djerid. Ce dernier s'étend à notre gauche comme un vaste miroir : les rayons solaires y produisent des phénomènes de réfractions bizarres, et l'on se demande constamment si ce que l'on voit, même près de soi, existe bien réellement, ou si l'on n'est pas le jouet d'une illusion d'optique.

Un petit tas de pierres, placé près de la route, sert de borne, et indique que nous sommes à mi-chemin de Nefta ; il est quatre heures et demie ; soutiendrons-nous cette allure de 6 kilomètres à l'heure ? C'est probable, car la route est bonne, et, de temps en temps, nous faisons trotter nos bêtes, qui ont repris quelques forces pendant les deux jours de repos que nous leur avons laissés à Tozeur. Il est cependant nuit lorsque nous entrons dans la première rue de Nefta, après avoir franchi des suites de palissades destinées à empêcher l'envahissement, lent mais continu, de la ville par les sables.

Diab, qui nous a quitté il y a une heure pour venir prévenir le caïd de notre arrivée et lui remettre une

lettre de M. Henry, est revenu sur ses pas, et nous attend, avec une lanterne, à l'entrée de la ville, pour nous guider dans le dédale des rues arabes, jusqu'à la maison du caïd : celui-ci est sur le pas de sa porte, et, très digne, nous souhaite la bienvenue sous son toit en faisant toutes sortes de cérémonies : c'est un ancien colonel tunisien, et il est curieux, avec ses manières turques, au milieu de tous ces Arabes du sud.

Son habitation est un palais véritable pour le pays : un escalier de quelques marches conduit dans un grand hall, soutenu par des colonnes, et rempli de domestiques. Les murs, les portes, les boiseries, sont couverts de peintures aux couleurs éclatantes ; des lanternes turques pendent au plafond, et éclairent cette vaste salle d'une lumière vague.

Le dîner est servi dans une petite pièce qui donne sur le côté gauche de ce hall : le caïd nous a fait préparer une longue série de plats, à la mode turque, auxquels nous ne faisons guère honneur : tous sont remplis d'épices extraordinaires qui nous font lever le cœur dès la première bouchée ; ajoutez à cela que chaque plat est saupoudré de sable fin qui vous fait grincer agréablement les dents, et vous aurez une idée de notre dîner. Il est vrai que nous n'avons guère d'appétit, car la chaleur est accablante : le sirocco souffle avec force, et l'air embrasé contient en suspension une poussière de sable impalpable qui, pénétrant partout, augmente encore la lourdeur de l'atmosphère ; le moindre mouvement est pour nous une peine, une fatigue,

et nous ne pouvons même pas, au milieu de cet air suffocant, goûter, sur nos couchettes, quelques minutes de repos.

*

27 mars.

Nefta.

Toute cette journée est consacrée à la visite de Nefta et de ses jardins. Le temps est toujours chaud, bien que le vent brûlant qui a soufflé toute la nuit ait pris fin, et ce n'est pas sans quelque fatigue que nous parcourons les neuf quartiers de la ville, s'étageant sur des mamelons de sable et bordant les rives de l'oued qui, plus bas, va arroser l'oasis. Ces différents quartiers portent les noms de : Oum-Mada, Cheurfa, Zaouiet Sidi-Salem, Beni Ali, Zaouiet Gueddila, Oulad Cherif, Alkama, Zebda et Souk. Dans tous les quartiers, et surtout dans ceux situés à l'ouest de la ville, de nombreuses koubbas de mosquées attestent le caractère religieux de Nefta et le fanatisme de ses habitants, habilement entretenu par toutes les zaouias qui semblent s'y être donné rendez-vous. Ce fanatisme, du reste, se manifesta clairement lors de la mission Roudaire, et se traduisit même par des actes de violence; l'hostilité des Arabes, qui se

portaient en foule au camp de la mission, ne fut réprimée que grâce à l'énergie du chef de l'expédition.

Les jardins qui, comme ceux de Tozeur, s'étendent entre la ville et le bord du chott Djerid, sont réputés pour être les plus beaux du monde entier. Les palmiers y atteignent des proportions colossales, et sous le vaste dôme de verdure que forme leurs têtes, mollement balancées par le vent, toute une végétation, prodigieuse de force et de puissance, relie les uns aux autres les troncs dénudés des palmiers, semblables aux piliers d'une cathédrale immense.

La chaleur lourde et épaisse qui, malgré l'ombre profonde du feuillage, vous oppresse et vous courbe malgré vous, les craquements étranges des grands troncs pliant sous le vent embrasé du désert, les cris stridents des oiseaux moqueurs qui courent de branche en branche, d'arbre en arbre, le susurrement des sources chaudes qui courent dans l'herbe touffue en minces ruisselets, tout se réunit pour donner une impression bizarre et majestueuse, que l'on a peine à concevoir, même dans les récits magnifiques des grands conteurs orientaux, d'une imagination si féconde et si puissante.

La tête en feu, en proie à une exaltation étrange, provoquée par ce spectacle merveilleux d'une nature si riche, si exubérante de force et de sève en ses poussées merveilleuses, nous remontons vers la ville, pour retrouver notre logis.

Le caïd est toujours là, sur le pas de sa porte, prêt à nous prodiguer ses salutations à la turque ; comme toutes

nos tentatives pour acheter ici de nouvelles peaux de bouc ont été infructueuses, c'est lui qui nous en procurera ; il va probablement les faire prendre, sans plus de façon, à quelques-uns de ses administrés, et en empochera lui-même le prix : c'est le caractère de l'administration arabe, et je crois bien que les indigènes ne supposeraient pas une bien grande autorité à un chef qui agirait autrement.





XIV

DÉPART DE NEFTA. — BIR BOURAS. — MODIFICATION DE L'ITINÉRAIRE PROJETÉ. — BIR ET AREG KAMBOUD. — BIR ACHANA. — DUNES DE SABLES. — RENCONTRE DE BERGERS NOMADES. — NACEUR. — CHOTT SAÏAL. — UN RODEUR NOUS SERT DE GUIDE. — EL AOUINA.

28 mars.

Nefta. — Camp N.-N.-E. de Seba Biar.

Tout le monde en selle à 7 heures et demie ; nos deux tonneaux et nos huit peaux de bouc sont pleins; les animaux ont bu copieusement : nous pouvons partir ; le caïd nous donne encore quelques conseils de prudence pour la route : un peu vieux, il s'effraie facilement et voudrait nous dissuader de nous engager dans une région peu fréquentée ; mais ce ne sont pas quelques paroles en l'air

qui nous feront changer l'itinéraire fixé, et, devant notre ferme intention de le suivre de point en point, à moins d'impossibilité absolue, le vieux colonel tunisien adjoint à Diab deux Arabes qui nous accompagneront jusqu'au Bir Bouras et nous aideront à trouver le puits.

De Nefta à ce puits, il y aurait, en ligne droite, environ 44 kilomètres, ce qui en fait plus de 50, en tenant compte de toutes les sinuosités que nous décrirons ; nous ne comptons donc guère arriver au Bir Bouras que demain dans la matinée, et nous camperons ce soir dans la plaine, un peu avant d'y arriver.

Nous quittons Nefta en remerciant le caïd de sa bonne hospitalité : lui-même nous fait des adieux touchants, nous serrant la main, puis portant la sienne, suivant la mode turque, à son front, puis sur son cœur ; cela nous change d'avec la coutume arabe, qui est de porter sa main à sa bouche après avoir non pas serré, mais simplement effleuré la main de son interlocuteur.

La route nous fait traverser d'abord toute la partie ouest de Nefta, encombrée de zaouias, de mosquées et de marabouts : partout, des koubbas blanchies à la chaux dominent la masse basse et grise des maisons.

Au sortir des dernières maisons de Nefta, la direction que nous suivons fait avec le nord un angle de 73° sur une longueur de 3 kilomètres 300, à travers un plateau sablonneux, à peine mamelonné çà et là, et descendant peu à peu vers l'angle nord-ouest du chott Djerid, que

nous laissons à gauche et derrière nous : un dernier regard vers l'immense tache sombre qui est l'oasis de Nefta : nous ne verrons plus d'autres palmiers avant ceux des jardins de Biskra.

Nous obliquons légèrement à l'ouest, dans une direction de 84° 30', pour reprendre, après une distance de 3 kilomètres 700, notre route vers le nord-ouest (60° 30'). C'est en prenant cette nouvelle direction que nous quittons la piste qui, passant entre les deux hauteurs de Mouiat Sultan, s'enfonce dans le sud-ouest pour se diriger vers l'oued Souf.

Après cinq heures et demie de marche, nous installons notre tente contre un petit monticule de sable qui nous garantira du vent : la route parcourue depuis Nefta n'a je crois, jamais été relevée d'une façon exacte, car, seul, le commandant Roudaire a traversé cette région, et s'est surtout occupé de sa ligne de nivellement. Il ne paraîtra donc pas inutile que je donne chaque jour le relèvement de la route que nous ont fait suivre nos guides, en indiquant le résultat que chaque direction suivie fait avec le nord vrai, en prenant comme déclinaison la moyenne des observations faites par le commandant Roudaire.

De Nefta au campement du 28 mars :

3.300	mètres,	faisant avec	le nord un	angle de	73°
3.700	—	—	—	—	84°30'
4.800	—	—	—	—	60°30'
7.200	—	—	—	—	85°
8.400	—	—	—	—	65°

Ce qui place notre campement dans une direction moyenne de 73°36', à 26 kilomètres 600 de Nefta, en ligne droite, et à 27 kilomètres 400 avec les détours de la route suivie. Nous avons deux puits à quelque distance : l'un, le Bir Bou Goucha, à 4 kilomètres environ, par 72°30' à droite de la ligne nord-sud ; l'autre, Seba Biar, par 160° à gauche de la même ligne.

Le temps, très chaud à la fin de l'après-midi, devient tout à fait orageux vers le soir : à peine sommes-nous rentrés sous la tente et roulés dans nos couvertures que la pluie tombe à grosses gouttes et que le vent se lève ; vers minuit, une rafale, plus forte que les précédentes, enlève tout à coup notre tente, qu'elle emporte, et nous voici, en tenue de nuit, couverts de sable et courant sous la pluie, dressant à nouveau notre abri, plus solidement cette fois, car, bien que pittoresque, cette aventure est plus que désagréable, surtout lorsqu'elle est répétée ; du reste, le vent se calme, et la nuit s'achève sans nouvelle alerte.

*

29 mars.

Camp N.-N.-E. de Seba Biar. — Bir Bouras.

Décidément le vent règne en maître dans la plaine : une brise assez forte nous couvre de sable, et nous nous hâtons de quitter le bas-fond où nous avions établi notre tente. Quatre heures de marche seulement, disent nos deux guides de Nefta, nous séparent du puits Bouras : le camp est levé, et, effectivement, à l'heure indiquée, nous arrivons au puits après avoir traversé un terrain sablonneux, couvert de broussailles. La route est facile, malgré le sable, et s'est trouvée allongée par quelques crochets que les guides nous ont fait faire avant de trouver le puits.

Le chemin parcouru peut se décomposer ainsi :

1.800	mètres,	faisant avec	le nord	un angle de	65°
1.600	—	—	—	—	58°
2.600	—	—	—	—	26°30'
4.600	—	—	—	—	75°
3.800	—	—	—	—	47°30'
1.100	—	—	—	—	114°
900	—	—	—	—	40°

Ce qui place le puits Bouras par 60°42' de notre campement d'hier, à 15 kilomètres 300 en ligne droite, et à 16 kilomètres 400 par la route que nous avons suivie.

Le puits est peu facile à reconnaître de loin ; il se trouve à fleur de terre, au centre d'une petite dépression circulaire dépourvue de toute espèce de végétation : il est, heureusement, abondamment pourvu d'eau, un peu salée, il est vrai, mais assez fraîche : nos bêtes pourront boire à leur soif, car, hier soir et ce matin nous ne leur avons donné que quelques gouttes, ignorant si nous trouverions de l'eau dans la soirée.

L'orifice du puits est de 70 centimètres à peine, mais il s'élargit à mesure qu'il s'enfonce dans le sol et, au niveau de l'eau, à huit mètres environ de profondeur, il peut avoir de sept à huit mètres de diamètre ; il est entièrement coffré au moyen de gros branchages entrelacés, empruntés aux broussailles voisines, et maintenant les sables rendus déjà un peu fermes par l'humidité.

Le même vent qui nous importunait ce matin continue à nous couvrir de sable : la bouche, les yeux, les narines en sont pleins, malgré les voiles les plus épais, et la chaleur qu'il fait à l'intérieur de la tente nous empêche d'y chercher un refuge ; nous voulons déjeuner : à peine sortons-nous du pain, de la viande, que tout est saupoudré de sable ; le vin, à peine versé dans nos gobelets, se recouvre d'une fine couche de cette poussière impalpable, et nous en sommes réduits à chercher toutes sortes d'expédients pour éviter cet ennemi insaisissable.

*

30 mars.

Bir Bouras. — Bir Achana.

Le vent, le sable, les mouches ont bien voulu nous laisser dormir cette nuit, et nous sommes tout dispos et prêts à faire l'étape aujourd'hui.

Avant de congédier les deux guides que le caïd de Nefta nous avait donnés pour jusqu'ici, je les réunis avec Diab pour décider la route des prochaines journées : nous sommes bien obligés de décider ainsi l'itinéraire, ou tout au moins ses détails, au jour le jour en quelque sorte, car souvent les guides ne connaissent pas les noms des puits, ou font des confusions, ne vous comprennent pas, et c'est sur le terrain même que l'on peut s'expliquer clairement.

J'aurais voulu aller dans la direction du puits nommé bir Seferia sur la carte Roudaire ; il est à peu près droit à l'ouest du bir Bouras, et ne nous faisait faire aucun détour ; le chemin direct pour y aller serait par Melah Zioud (puits ?) et bir Kamboud ; mais aucun des guides ne connaît ces noms ; Diab connaît bien un bir Kamboud, mais bien plus au nord, dans les dunes de l'areg Kamboud, à l'ouest-nord-ouest du chott Asloudj ; c'est un détour à faire vers le nord, mais nous ne pouvons faire autrement, Diab ne connaissant pas, ou ne voulant pas connaître les autres puits dont je lui indique les noms. Nos deux guides de Nefta

prétendent aussi ne rien connaître au delà du bir Bouras, de crainte, sans doute, que nous ne les emmenions plus loin, mais nous ne voulons pas les garder de force, et nous les renvoyons avec quelques pièces de monnaie, générosité qui les stupéfie absolument et devient la cause d'interminables remerciements entremêlés de louanges tout à fait exagérées à mon adresse.

Pour gagner l'areg Kamboud, nous allons traverser trois chotts, que nous aurions contournés au sud si nous avions eu bir Seferia comme but d'étape ; je ne puis donc me plaindre de cette pointe vers le nord, puisque notre itinéraire n'en sera que plus intéressant.

Notre provision d'eau est renouvelée, et nous partons pour l'areg Kamboud ; à 2,200 mètres, par 109°, nous rencontrons au fond d'une légère dépression un petit chott, solide à la surface ; obliquant ensuite légèrement vers le nord (79°), nous en laissons un autre sur notre droite, un peu plus grand, allongé, et placé parallèlement à la direction de notre route ; 3,300 mètres dans un terrain sablonneux, mais tout mamelonné, nous amènent sur le bord du chott Khalla qui paraît être une dépendance du chott El Rharsa vers le sud-ouest. Sa surface est recouverte de sels blanchâtres, mais peu brillants, et formant une couche très mince au-dessous de laquelle se trouve immédiatement cette espèce de terre d'un brun rougeâtre qui, à certains moments, se transforme en boues plus ou moins profondes. Le chott Khalla est peu large : nous ne lui trouvons pas

plus de 1,600 mètres en le traversant presque de l'est à l'ouest (82°30').

Sur sa rive occidentale, le terrain se relève légèrement, et forme quelques ondulations assez prononcées, toujours sablonneuses, et parsemées de broussailles ; c'est cette bande de terrain qui sépare le chott Khalla du chott Boudouil et porte le nom de Dra Boudouil ; nous la traversons dans une direction de 99°30' pour arriver, 2 kilomètres plus loin, au bord même du chott Boudouil, d'une forme assez irrégulière, ce chott forme vers l'est un angle assez prononcé, par le sommet duquel nous en commençons la traversée : nous le coupons donc dans sa plus grande largeur, 2 kilomètres 600, en ligne absolument droite, en prenant comme point de direction le sommet de la plus rapprochée des quelques dunes de sables que nous apercevons sur son bord opposé ; cette dune se trouve dans une direction de 84°.

Aussitôt le chott traversé, et sans grande difficulté, car nos mulets n'enfonçaient à chaque pas que de 10 à 12 centimètres au plus, nous abordons le petit massif de dunes de sables qui nous sépare du chott Asloudj. Notre direction, en ligne droite, est de 82°30, mais que de détours à faire pour contourner ces immenses amas de sable ! il nous faut faire ainsi plus de 5 kilomètres 800, alors que, de notre point de sortie du chott Boudouil à notre point d'entrée dans le chott Asloudj, il n'y a pas plus, à vol d'oiseau, de 4 kilomètres 400. Le vent, heureusement, est assez faible, et se

contente de soulever, à la crête de chaque dune une légère poussière de sable, qui retombe immédiatement sur le versant opposé. Ce sont les premières dunes que nous rencontrons depuis notre départ de Nefta, et, comme nous le traversons dans d'assez bonnes conditions, nous nous intéressons au phénomène étrange de tous ces sables réunis en un seul point, sans qu'aucune explication scientifique, démontrée d'une façon absolue, ait pu être établie. Bien des théories diverses, cependant, ont été émises, et tous les membres de la Société de Géographie se souviennent des observations remarquables qui, pendant ces dernières années, leur ont été communiquées par M. le capitaine Courbis et M. Georges Rolland.

Au sortir de ce labyrinthe de sables, s'étend devant nous, comme une immense nappe d'argent, le chott Asloudj ; au nord, quelques dunes, peu importantes, montrent leur silhouette jaune clair, tandis que d'autres, sur la rive qui nous fait face, s'étendent sur une grande longueur et paraissent d'autant plus hautes que le chott Asloudj s'étend à leur pied comme un champ de glace.

La largeur du chott est assez grande : 6 kilomètres 200, du bord oriental au pied de l'areg Kamboud, en suivant une direction de 67°, sa surface, d'une altitude de $1^{m}86$, d'après le nivellement du commandant Roudaire, est recouverte d'une mince couche de sels blanchâtres ; immédiatement au-dessous se trouve cette terre friable qui forme les boues à certaines époques de l'année. En ce moment,

le terrain est relativement solide ; nos bêtes s'enfoncent légèrement, mais pas au point de rendre la marche impossible.

Enfin, le chott est traversé, et il nous reste à trouver, au milieu des dunes de sables qui forment l'areg Kamboud, le puits que Diab prétend connaître ; il nous fait faire de nombreux crochets dans tous les sens, à la recherche du puits ; nous arrêtons nos bêtes à l'abri d'une dune, nous mettons pied à terre, et nous voici tous en quête de ce puits introuvable : il paraît qu'il s'est ensablé, peut-être même se trouve-t-il sous une de ces dunes qui se déplacent lentement sous l'influence des vents.

Toujours est-il que nous comptions camper ici et que nous ne pourrons que manger rapidement pour nous hâter de trouver le bir Achana avant la nuit ; nous pourrions, à la rigueur, attendre à demain, mais la prudence nous conseille de n'entamer nos provisions d'eau des peaux de bouc qu'à la dernière extrémité ; nous voici donc, à deux heures, de nouveau en route, cherchant à sortir des dunes de l'areg Kamboud tout en marchant le plus possible vers l'ouest. Enfin, voici la plaine qui recommence : depuis notre entrée dans cet areg, sur le bord même du chott Asloudj jusqu'en ce point, nous avons fait plus de 5 kilomètres et demi, alors qu'en ligne droite il n'y a pas plus de 2 kilomètres 900 ; notre direction moyenne dans ce massif de dunes a été de 77°.

Aussitôt sortis des sables, nous entrons dans la plaine du chott Mouiat Tofélat, que nous laissons à 1 kilomètre



AREG ACHANA. — Dunes

Photo. E. Bernard & Cie

environ à notre gauche, pour aller rejoindre le bord oriental du chott Zeuhif, en décrivant une légère courbe vers le nord-est. En faisant cet arc de cercle, il nous a fallu parcourir 12 kilomètres 500, au lieu de 11 kilomètres 400 que mesure l'arc de cette courbe, mais cette route, quoique plus courte, passait trop près du chott Mouiat Tofélat pour avoir nos préférences : Diab prétendait avoir connu dans le temps des gardiens de chameaux qui s'étaient enlisés dans ce chott avec leurs bêtes, et il craignait de voir la même aventure se renouveler.

De l'areg Kamboud au chott Zeuhif, la route est facile, constamment en plaine parsemée de broussailles ; la direction de l'arc de la courbe suivie est de 44°. Il ne nous reste plus que le chott Zeuhif à traverser : il est peu large, et tout en longueur : sa partie sud, qui se perd à l'horizon, doit aller rejoindre le chott Mouiat Tofélat et le réunir au chott Achana et au Grand Chott.

La traversée du chott Zeuhif se fit sans difficulté ; la surface était entièrement solidifiée, et c'est à peine si, après notre passage, l'empreinte de nos pas subsistait sur la croûte d'efflorescences salines. Sur le bord même du chott commence le Sif el Achana (ou areg el Achana), nouveau massif de dunes à parcourir pour trouver le puits ; mais nous nous sommes dirigés un peu trop au nord en traversant le chott ; il faut redescendre vers le sud-ouest, en contournant les dunes, à la recherche du puits. Diab, qui est en avant et dont nous suivons les traces, le trouve enfin ;

il y a là, au pied d'une dune, et au ras du sol, deux petits trous : l'un est plein de sable, l'autre, sans coffrage, est profond d'un mètre cinquante environ, avec une petite nappe d'eau saumâtre dans le fond.

Maintenant que la question d'eau est résolue, nous installons notre tente à quelques centaines de mètres du puits, derrière une dune, par mesure de précaution : les puits du désert sont le point où se retrouvent les maraudeurs aussi bien que les caravanes, et il est toujours bon de ne pas être rencontré par les uns ni par les autres, avant d'avoir pu, au moins, se rendre compte de leurs intentions.

La soirée se passe rapidement à fixer l'itinéraire du lendemain avec Diab : le nivellement Roudaire ne s'est pas avancé plus loin qu'Achana : de là, il bifurque vers le nord-ouest pour rejoindre El Feidh et vers le sud, pour s'étendre jusqu'à El Oued, dans l'oued Souf ; le mieux est donc de couper au plus court dans la direction d'El Aouina, sans nous inquiéter des puits de cette région, puisque notre provision d'eau, renouvelée ici, est suffisante pour atteindre El Aouina ; Diab, du reste, ne connaît aucun des puits portés, par renseignements, sur la carte Roudaire : il connaît bien l'areg Debabia, mais ne connaît pas le bir Debabia ; de même pour le bir Gouiral, qu'il ignore, tout en connaissant le chott de ce nom ; même chose pour le bir Saïal.

Du point où nous sommes entrés dans le chott Zeuhif au bir Achana, il y a 3 kilomètres 100 en ligne droite, dans

une direction de 96°30', ce qui nous donne, pour la route parcourue aujourd'hui, l'ensemble des distances et des directions suivantes :

2.250	2.200 mètres	faisant	avec	le nord	un angle de	109°
3.300	3.300	—	—	—	—	79°
1.600	1.600	—	—	—	—	88°30'
2.000	2.000	—	—	—	—	99°30'
2.600	2.600	—	—	—	—	84°
5.800	4.400	—	—	—	—	82°30'
6.200	6.200	—	—	—	—	67°
4.200	2.900	—	—	—	—	77°
12.500	11.400	—	—	—	—	44°
3.900	3.100	—	—	—	—	96°30'

La première colonne indique la distance parcourue réellement, et la seconde la distance en ligne droite, d'une visée à une autre ; nous avons donc fait aujourd'hui 44 kilomètres 350 environ, du bir Bouras au bir Achana, tandis que, de l'ensemble des visées faites, bir Achana se trouverait à 37 kilomètres 300, en ligne droite, du bir Bouras, dans une direction de 72°.

*

31 mars.

Bir Achana. — Chott Saïal.

La cote de Sif Achana, dans le nivellement Roudaire, est de $+5^{m}05$. C'est ce chiffre qui me servira de base pour faire un nivellement très sommaire, voire même approximatif, de la route que nous allons suivre à partir d'aujourd'hui.

Aussitôt le camp levé, nous suivons la direction ouest pour sortir au plus tôt de l'areg Achana, pour traverser, peu après, le chott du même nom, qui est une dépendance septentrionale du Grand Chott. Le chott Achana vient se confondre, vers le sud, avec un second chott qui vient également du nord, mais se trouve plus à l'ouest, et ne porte aucun nom : nous le traverserons tout à l'heure; il est séparé du chott Achana par une langue de terre, basse, sablonneuse et légèrement mamelonnée, avec quelques herbes et des broussailles : nous trouvons là de nombreux moutons paissant sous la garde de quelques nomades de race noire : c'est toute la fortune de ces pauvres gens qui vivent dans ce pays désolé, traînant leurs tentes de puits en puits, heureux lorsqu'ils y trouvent quelques gouttes d'eau saumâtre.

Il y a longtemps que nous n'avons eu le plaisir de manger de la viande fraîche et tous ces moutons nous font envie : nous entrons en pourparler pour acheter un agneau, et, sans

marchander, nous l'avons pour le prix de deux francs : c'est encore mieux qu'à Ferkane, où le prix de six francs pour un mouton nous stupéfiait.

Un de ces bergers, questionné par Diab, dit connaître la route d'El Aouina : nous l'emmenons avec nous, en lui promettant de lui donner une récompense lorsqu'il nous aura amenés au puits d'El Aouina, et de lui tirer un coup de fusil s'il nous conduit dans une fausse direction. Il a une tête curieuse, notre nouveau guide : C'est un jeune homme d'une quinzaine d'années, à la figure pleine, les yeux crépus, le teint noir, le nez épaté, le vrai type nègre, en un mot; ses joues sont couturées de cicatrices verticales qui doivent être ou un ornement, ou le signe distinctif de la tribu. Il trottine allègrement en avant de nos mulets sans s'inquiéter de rien.

Sur cette même partie de terrain où nous avons trouvé ces troupeaux de moutons, nous faisons, coup sur coup, deux autres rencontres moins agréables : deux vipères cornues qui se chauffaient tranquillement au soleil; je coupe la première d'un coup de fusil à bout portant, et Diab pique la seconde au bout de son sabre, du haut de son cheval; il l'agitait triomphalement en l'air, tout fier de nous montrer qu'il n'avait pas peur d'être piqué par la bête qui se tortillait convulsivement au bout de la lame.

Mais cette plaine sablonneuse cesse; nous avons à traverser le petit chott dont je parlais tout à l'heure, et qui est bordé, du côté opposé, par de hautes dunes de sable, l'areg Debabia. Depuis le bir Achana jusqu'au point où nous

quittons le chott pour nous engager dans ces dunes, nous avons parcouru 5 kilomètres 400; en ligne droite, il y aurait, dans une direction de 82°, 4 kilomètres 900 seulement.

Les dunes de l'areg Debabia sont plus élevées et plus serrées que celles que nous avons vues précédemment, et le vent, qui souffle assez fort aujourd'hui, nous en rend la traversée très pénible ; chaque pas de nos montures fait lever un nuage de sable que le vent entraîne, et, sous la lumière étincelante du soleil, ce sable en mouvement au-dessous de nous, nous donne le vertige. De plus, du sommet de chaque dune, descend une fine poussière chassée par le vent, qui nous fouette le visage, nous brûle la peau, malgré les voiles épais dont nous nous entourons; rien n'y fait : les yeux, la bouche, les oreilles se remplissent de sable; les mulets refusent d'avancer ; ils glissent sur les pentes des dunes, s'enfoncent dans le sable brûlant, buttent à tout moment; il faut descendre les relever, les pousser en avant, et pendant une heure nous respirons cet air embrasé qui est un supplice véritable. Enfin après avoir contourné une dernière dune, nous voyons s'étendre devant nous comme un miroir immense, le Grand Chott ou chott Achichina; nous le saluerions d'un cri de joie, si nous avions encore la force, mais nous sommes épuisés de soif et de chaleur : nous nous laissons tomber près d'un buisson, n'ayant pour nous rafraîchir la bouche que l'eau tiède que nous transportons depuis Nefta pour notre usage personnel. Dans ces dunes nous avons fait 4 kilomètres 900 environ, tandis que du point où nous y sommes

entrés à notre point de sortie, il n'y a pas plus de 3 kilomètres 200, dans une direction de 109°. C'est un des plus mauvais moments, jusqu'ici, de notre voyage ; une fois passé, ce n'est rien, mais sur le moment on est vraiment malheureux et l'on se demande si l'on en sortira rôti ou étouffé.

Nous nous arrêterions bien ici pour déjeuner, mais le vent souffle encore avec assez de violence pour soulever le sable autour de nous, et nous préférons faire quelques kilomètres encore et ne pas être condamnés à ne manger et boire que du sable. Nous nous lançons dans le Grand Chott, en faisant passer les chameaux et les mulets de bât devant nous, afin de ne pas nous enliser, dans le cas où cette croûte solide de la surface du chott ne serait qu'un trompe-l'œil. Vers le sud-ouest se trouvent quelques petites dunes ; nous allons droit sur elles, dans une direction de 122°.

Arrivés au milieu du chott, la faim nous talonnant, nous décidons de nous y arrêter pour déjeuner : du reste, le vent ne soulève plus de sable ici, et pour cause ; nous serons donc aussi bien que possible : les chameaux se couchent, les mulets sont attachés en cercle, celui qui porte les provisions est déchargé, et nous voici, assis sur nos caisses, en train de faire honneur aux boîtes de conserves que nous venons d'ouvrir ; tout à coup, nous voyons apparaître, au loin dans le chott, du côté de l'areg Debabia dont nous venons de sortir, une douzaine de points noirs très élevés, qui s'avancent rapidement vers nous... Les inquiétudes de M. Henry à Tozeur nous reviennent à l'esprit : serait-ce

quelque razzou de Chambâa qui se serait avancé si loin au nord du théâtre ordinaire de leurs razzias, ou seulement une bande de pillards nomades et de voleurs de chameaux, qui nous ont suivis à la piste?

En un instant, les bagages sont rangés en demi-cercle, formant un petit retranchement défendu par ma femme et par Jean; en arrière, nos bêtes sont tenues en main par les muletiers et le chamelier à qui nous confions aussi la garde de notre nouveau guide nègre; chacun prend son arme à la main; pendant ces préparatifs, si rapides qu'ils aient pu être, les points noirs se sont rapprochés, mais en diminuant de taille : le mirage du chott nous avait fair voir des chameaux coureurs, au moins, maintenant, ce sont des cavaliers... Diab, Messaoud et moi, nous nous avançons à pied vers eux, le fusil prêt à faire feu... Le mirage nous a encore trompés : ce ne sont que des piétons... Sur notre menace de tirer s'ils font un pas de plus, ils s'arrêtent, et par de grands cris, expliquent à Diab la raison de cette poursuite. Ce sont tous les parents du négro que nous emmenons comme guide jusqu'à El Aouina qui, sur la foi du .récit des autres bergers, croyaient que nous l'emmenions prisonnier; ils avaient quitté leur douar en toute hâte pour venir implorer la grâce de leur parent, ou essayer, au besoin, de le délivrer par la force.

Leur erreur une fois dissipée par le négro lui-même, cause première de toute cette alarme, et qui n'avait même pas bougé en nous voyant sur le point de tirer sur des gens de



CHOTT SAIAL

Photo. E. Bernard et Cie.

son douar, ils repartent satisfaits, et nous achevons notre déjeuner interrompu ; les bagages sont rechargés et nous reprenons notre marche sur cette nappe blanche, étincelant au soleil, qui s'étend à perte de vue.

Notre point de direction est toujours le petit groupe de dunes basses qui se trouvent à l'extrémité d'une bande de terrain qui s'avance dans le Grand Chott en séparant le chott Gouiral à l'est du chott El Hadjela à l'ouest. Le Grand Chott dans le sens où nous l'avons traversé, n'avait pas moins de 6 kilomètres ; presque partout, le sol était suffisamment solide pour nous porter ; à certains points seulement, près du milieu, nos mulets enfoncèrent d'une vingtaine de centimètres, tandis que les chameaux passaient plus facilement.

La petite péninsule de Gouiral est rapidement franchie ; quelques monticules sablonneux la recouvrent, mais ses bords sont en terrain solide, élevés de quelques mètres au-dessus du sol, avec des traces d'érosions causées par le vent. Nous la traversons dans une direction de 113°30', et sa largeur est de 2 kilomètres 600.

Le chott El Hadjela, qui vient ensuite, présente une surface résistante ; sur sa rive ouest commence un terrain bas, sablonneux, légèrement mamelonné et couvert de broussailles; nous y tuons encore quelques vipères cornues que nous rencontrons, mollement étendues au pied des touffes d'herbes, nous regardant passer, tranquilles et indolentes, et ne se sauvant avec un petit sifflement aigu que lorsque nous nous approchions trop près d'elles. Cette plaine est assez large ;

elle doit avoir environ 8 kilomètres 200; son altitude, en prenant pour base la cote + $5^{m}05$ d'Achana, serait de + $3^{m}50$, et celle du massif sablonneux de Moniat Tadjer, au nord, pourrait être évaluée à + $12^{m}70$, autant de points qui ne seraient pas compris dans le tracé de la mer intérieure, bien qu'ils se trouvent dans la courbe zéro du nivellement Roudaire.

Enfin, cette vaste plaine prend fin pour faire place au chott Saïal; nous ne devons pas être bien loin du puits (bir) du même nom, mais ni Diab ni notre négro ne le connaissent, et nous passons outre sans perdre notre temps à le chercher. Il nous reste assez de temps pour traverser le chott Saïal avant la nuit, et nous allons monter notre tente à quelques centaines de mètres de sa rive ouest. Vers le sud-ouest, s'avance dans le chott une presqu'île bizarrement découpée que nous avions laissée à notre gauche; en allant relever son contour pendant les préparatifs du dîner, j'ai encore l'occasion de tuer deux vipères cornues : décidément, cette région est leur séjour de prédilection.

Notre route d'aujourd'hui, d'Achana au bord ouest du chott Saïal, peut se décomposer ainsi :

5.400	4.900	mètres faisant	avec le nord	un angle de	82°
4.900	3.200	—	—	—	109°
6.000	6.000	—	—	—	122°
2.900	2.600	—	—	—	113° 30'
10.200	10.000	—	—	—	100°
7.100	7.000	—	—	—	110°



CHOTT SAIAL

Photo. E. Bernard & Cie

Notre camp de ce soir se trouverait donc par 108° au sud-ouest d'Achana, à 33 kilomètres 200 à vol d'oiseau, tandis qu'avec les sinuosités de la route, nous avons parcouru 36 kilomètres 500. L'altitude du bord ouest du chott Saïal serait de + $1^{m}80$.

*

1er *avril.*

Chott Saïal. — El Aouina.

C'est aujourd'hui que nous retrouverons, à El Aouina, la route, ou plutôt la piste qui, se détachant à Chegga de la route de Biskra à Touggourt, conduit à l'oued Souf. Il faut, du reste, que nous arrivions ce soir au puits, car tout le reste de notre provision d'eau a été donnée à nos bêtes hier soir et ce matin ; et encore, en admettant que nous arrivions au puits, y trouverons-nous de l'eau ? Diab nous l'affirme, mais il y a si longtemps qu'il y est passé, que ses dires sont bien sujets à caution.

Il a plu pendant une partie de la nuit, et le vent, qui avait cessé hier soir, reprend avec une nouvelle force ; mais nous l'aurons dans le dos, et ainsi nous ne recevrons pas dans les yeux le sable qu'il soulève en tourbillons et chasse devant lui : le ciel, toujours couvert de nuages, est d'un gris de

plomb : qu'arrivera-t-il si la pluie se met à tomber d'une façon continue avant que nous ayions achevé de traverser la série de chotts qui nous séparent de la route de l'oued Rhir à Biskra? Serons-nous obligés de camper sur quelque éminence en attendant patiemment que la pluie cesse, que le terrain sèche et que la croûte saline des chotts redevienne solide? Mieux vaut ne pas penser à cette éventualité.

D'après la position d'El Aouina sur la carte Roudaire et sur celle au 1/800000 du Dépôt de la Guerre, il nous faudrait marcher aujourd'hui dans la direction ouest-sud-ouest. Mais notre négro nous conduit d'une façon absolument fantaisiste; obliquant trop vers le nord, il nous conduit droit vers l'extrémité sud-est du chott Melrir ; de fait, il nous fait traverser successivement les chotts Ouled, Oghab et Touan, ce qui nous éloigne de plus en plus de notre but. Du reste, à trois heures, il avoue lui-même ne plus s'y reconnaître, et n'être jamais allé à El Aouina même, mais être seulement venu dans la région.

Nous voici donc marchant un peu à l'aventure, obliquant d'instinct vers le sud, lorsque nous voyons Diab lancer tout à coup son cheval au galop vers un petit taillis de broussailles, à quelques centaines de mètres : il a vu une forme blanche se glisser furtivement derrière, à notre approche, et ne veut pas manquer cette occasion de nous renseigner sur la route du puits ; il revient triomphalement vers nous avec son prisonnier, un rôdeur de la pire espèce, voleur de troupeaux ou de chameaux.



EL AOUINA. — Le Signal vu du Nord-Ouest

Photo. E. Bernard & Cie

Avec Messaoud comme interprète, je m'efforce de lui arracher quelques renseignements sur la route à suivre :

— « Connais-tu El Aouina ? »

— « Oui, très bien. »

— « Dans quelle direction est le puits ? »

Il tend le bras vers le sud-ouest, en ajoutant que ce n'est pas loin.

— « Combien de temps faut-il pour y aller? »

— « Je ne sais pas, mais ce n'est pas loin. »

— « Conduis-nous jusqu'au puits ; lorsque nous y serons, nous te donnerons un cadeau. »

— « Je ne peux pas vous conduire, je ne sais plus exactement où se trouve le puits. »

— « Mais tu disais le connaître ? »

— « Ce n'est pas El Aouina que je connais, mais Sif el Menadi, qui est par là », et il nous indique du bras une nouvelle direction beaucoup plus au sud ; redescendre jusque-là nous ferait perdre au moins une journée de marche ; du reste, notre provision d'eau est épuisée, El Aouina n'est pas loin, il faut que ce nomade nous y conduise.

— « Tu nous as dit que tu connaissais El Aouina, tu vas nous y conduire. »

— « Je ne sais pas au juste où est le puits. »

— « Tant pis, tu nous accompagneras jusqu'à ce que nous soyions au puits ; arrange-toi pour que nous y arrivions le plus tôt possible. »

— « Puisque je ne sais pas où c'est. »

— « Allons, marche devant nous, et, si tu cherches à te sauver ou à nous perdre, nous ne te manquerons pas », et, le fusil en travers de la selle, nous nous mettons, Diab et moi, de chaque côté de notre guide récalcitrant.

— « C'est bien.... Puisque vous le voulez, je vous conduirai jusqu'au puits. »

C'est curieux comme la crainte d'une balle, plus que la promesse même d'une récompense, ravive les facultés de la mémoire ; tout à l'heure il ne connaissait plus El Aouina, et maintenant il nous conduit droit dessus. Nous avions été beaucoup trop au nord, et nous avons fait un détour considérable ; le puits était encore loin, et ce n'est qu'à six heures et demie que nous y arrivons : il est vrai qu'une heure avant d'y être, on aperçoit de loin un pylône de tôb, en forme de pyramide, qui se dresse sur une petite hauteur au sud-est du puits. Aussitôt après nous l'avoir signalé à l'horizon, notre guide involontaire voulait nous fausser compagnie, mais qui nous prouvait que c'était bien là le puits d'El Aouina? Il lui a fallu nous conduire jusqu'au puits même, et bien nous en a pris, car son orifice, presque à fleur de terre, caché par des touffes de tamarins, est à plusieurs centaines de mètres du pylône : nous aurions perdu pas mal de temps encore à le chercher, tandis qu'il qu'il est allé droit dessus : tant était complète la façon dont il avait recouvré la mémoire.

De notre camp du chott Saïal à El Aouina, nous avons parcouru :



CHOTT BEDJELOUD, vu d'El Aouina

Photo. E. Bernard & Cie

2.750	2.700 mètres,	faisant	avec	le nord	un angle	de	62°30'
3.900	3.800	—	—	—	—		91°30'
7.500	7.300	—	—	—	—		41°
1.750	1.700	—	—	—	—		74°30'
2.600	2.600	—	—	—	—		91°
3.300	3.300	—	—	—	—		117°
7.300	6.900	—	—	—	—		155°
2.800	2.800	—	—	—	—		118°45'

soit 31 kilomètres 900, tandis qu'en droite ligne, El Aouina n'était pas plus éloigné de 24 kilomètres.

La nuit est déjà venue, car tous ces tours et détours dans la plaine nous ont pris beaucoup de temps; une pluie fine commence à tomber, ce qui donne à notre petit campement une note d'une tristesse indicible. Notre nomade, maintenant, veut attendre le jour pour aller rejoindre son douar, dit-il, et nous demande à passer la nuit près de nos tentes; est-il bien prudent de garder près de nous, pendant toute une nuit, cet homme qui, certainement, ne doit pas avoir pour nous de très bons sentiments : la vengeance lui serait si facile : en un tour de main, il pourrait, au milieu de l'obscurité, délivrer nos bêtes de leurs entraves, les chasser devant lui, et nous nous réveillerions demain matin dans l'impossibilité de continuer notre route : par l'intermédiaire de Messaoud, je lui donne à choisir entre quitter immédiatement notre campement, ou passer la nuit sous la tente de Jean et de Messaoud, mais en restant, jusqu'au point du jour, attaché

au piquet de tente : sans s'étonner de cette méfiance à son égard, il accepte tranquillement d'être entravé pour la nuit; de cette façon, nous serons certains de ne pas avoir de surprise désagréable demain matin.

*

3 avril.

El Aouina. — Bordj Hameraia.

Notre premier soin, ce matin, est de renvoyer nos deux guides : le négro qui est venu depuis le chott Achana s'en retourne content avec une pièce de cinq francs, du pain et des dattes; quant à l'autre, aussitôt détaché, il a filé sans demander de récompense pour la complaisance avec laquelle il remet dans la bonne voie les voyageurs égarés.

Toute la nuit il a plu, et ce matin encore les averses se succèdent : nous sommes trempés, couverts de boue; mais ce ne serait rien, si nous pouvions être sûrs que ces pluies ne nous rendront pas impossible la traversée des quelques chotts qui nous séparent de la route de l'oued Rhir. D'ici nous pouvons aller la rejoindre en deux points. Soit à Mraïer, en contournant au sud le chott Merouan et ses dépendances, soit à Chegga, en traversant la presqu'île de



EL-AOUINA. — Campement

Photo. E. Bernard & Cie

Stah Hameraia et en longeant le côté ouest du chott Melrir. Par Mraïer, El Ourir, Kef el Dohr et Chegga, le retour serait allongé de deux jours environ, mais, dès notre arrivée à Mraïer, nous aurions la facilité de renouveler nos provisions chez l'Européen qui tient une petite auberge en même temps que le relai du courrier de Biskra à Touggourt; par Hameraia et Mguebra, nous n'aurons aucune de ces facilités, mais la route est plus courte, et en même temps plus intéressante pour moi qui ai déjà, il y a deux ans, parcouru celle de Mraïer à Biskra, mais en sens inverse.

Entre deux ondées, je vais jusqu'au puits, pataugeant dans une boue brune, épaisse et gluante : l'orifice, ovale, peut mesurer, dans ses deux diamètres, $1^{m}60$ et 2^{m}; une margelle en pierre, haute de $0^{m}65$, l'entoure; au-dessous du niveau du sol, le puits n'est pas coffré; il s'élargit fortement, ce qui lui permet de contenir une quantité d'eau assez considérable, malgré son peu de profondeur, $2^{m}50$ au plus; l'eau est saumâtre et ne peut guère être bue que par les animaux, ou par les indigènes qui y sont habitués; de chaque côté du puits se voient les restes de deux petits abreuvoirs en pierre, entièrement hors de service actuellement.

Du pylône d'El Aouina, on aperçoit à l'horizon, vers le sud, le pylône suivant de la route du Souf, à Sif el Menadi, dans une direction faisant, du côté ouest, un angle de 178° avec la ligne nord-sud; vers le nord-nord-ouest, par un angle de 23°, se trouve le pylône indiquant la route d'Hameraia :

cette route de l'oued Souf se trouve donc être jalonnée par ces pylônes, visibles de l'un à l'autre, de telle sorte qu'il soit impossible aux caravanes d'aller s'embourber et de se perdre dans les boues du chott Bedjeloud.

Nos deux guides d'hier nous ont dit qu'à Hameraia se trouvaient un bordj et une source, mais ne font-ils pas erreur ou les avons-nous bien compris? Ils prétendaient bien, hier matin, qu'il existait un bordj à El Aouina, et, à part le pylône, il n'y a guère que des touffes de broussailles : du reste, il est probable que le bordj d'Hameraia, s'il existait, serait porté sur la carte du service géographique de l'armée, tandis que l'on n'y voit ni bordj, ni source, ni indication quelconque.

Vers onze heures, la pluie veut bien cesser : vite nous replions tout notre bagage ; nos bêtes reçoivent chacune leur chargement, et nous voici en route vers le nord, longeant le bord est du chott Bedjeloud qui s'étend à perte de vue sur notre gauche : ce bord est assez découpé, et nous traversons ces différents petits golfes avec assez de peine : leur surface est devenue presque liquide à la suite des pluies de la nuit dernière, et nous pataugeons affreusement dans cette boue épaisse, à plusieurs reprises, avant d'arriver au premier pylône qui se dresse sur la partie sud du plateau de Stah Hameraia; un deuxième pylône nous indique la nouvelle direction à suivre ; en y arrivant, nous apercevons dans le lointain, sur une éminence, une grande construction carrée, le bordj d'Hameraia ; cette vue nous redonne des jambes, comme l'on dit



BORDJ HAMERAIA

Photo. E. Bernard & Cie

vulgairement, et, une heure après, nous faisons notre entrée dans le bordj.

Les bâtiments du bordj, ainsi que le pylône qui le signale de loin à l'attention des voyageurs, se dressent sur le bord du plateau d'Hameraia, et dominent le chott Bedjeloud : construit en mars 1886, ainsi que l'indique une inscription à la chaux, il est confié à la garde d'un arabe qui, avec sa petite famille, est seul à habiter ce pays; entre le bordj et le chott, dans un bas-fonds arrosé par les eaux qui s'écoulent de la source d'Hameraia, ont été plantés de jeunes palmiers qui forment là comme le début d'une oasis future.

C'est en dehors du bordj, un peu au-dessous, que se trouve la source; l'eau est assez abondante, fraîche, mais légèrement salée; nos bêtes sont cependant bien heureuses de la trouver, surtout après celle du puits d'El Aouina ; nous trouvons aussi au bordj un peu d'orge en herbe, véritable rareté pour le pays; une vieille poule, des œufs et du lait de brebis composeront notre menu pour ce soir, et nous feront oublier les quelques jours de jeûne et d'abstinence que nous avons eu depuis Nefta.

Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin aujourd'hui; un peu plus de 15 kilomètres qui peuvent se répartir ainsi :

1.600	mètres	faisant avec la direction	nord-sud	un angle de	5°30'
4.600	—	—	—	—	37°30'
4.000	—	—	—	—	44°
5.200	—	—	—	—	74°30'

Ce qui place le bordj d'Hameraia à 15 kilomètres 400 par la route et à 14 kilomètres 300 en ligne droite, au nord-ouest d'El Aouina.

*

3 avril.

Bordj Hameraia. — Bordj Mguebra.

NOTRE étape d'aujourd'hui nous conduira à Oglat Mguebra, sur l'oued Itel, à l'ouest du chott Melrir; le gardien du bordj d'Hameraia nous annonce qu'il s'y trouve un bordj semblable à celui-ci : il n'y a cependant rien de porté sur la carte, en dehors des seuls mots : Oglat Mguebra.

Du bordj Hameraia au bordj Mguebra, la route est facile : elle traverse le vaste plateau de Stah Hameraia et sa direction est assurée par deux pylônes; le premier, au centre du plateau, le second dans cette falaise appelée Kef el Debb, à l'endroit où le plateau s'abaisse brusquement pour faire place au détroit, El Bouib, qui réunit le chott Mérouan au chott Melrir; de ce second pylône, on aperçoit au loin Mguebra, et, plus à gauche, dans le lointain, sur les hauteurs de Kef el Dohr, ou Koudiat ed Dour, le poste optique correspondant au sud avec Ourlana et Touggourt, au nord avec



OGLAT MGUEBRA. — Bordj et Signal

Bernard et Cie

l'Ahmar Ghraddou et Biskra ; du bordj Hameraia à El Bouib, la route est absolument rectiligne : les deux pylônes et le bordj déterminent une ligne droite de plus de 19 kilomètres, coupant le plateau d'Hameraia du sud-est au nord-est.

La traversée du détroit El Bouib se fit sans difficulté : la surface était assez résistante pour ne pas céder sous nos pas, et nous n'eûmes pas à faire connaissance avec les boues du Melrir. Jusqu'à Mguebra, la route est sablonneuse et le terrain légèrement mamelonné ; nous marchons droit vers le bordj que nous avons devant nous; mais, au dernier moment, nous sommes sur le point d'être arrêtés par l'oued Itel. Les pluies des jours derniers ont déterminé une crue ; l'eau, bien que peu profonde, a enlevé au lit de l'oued toute consistance, et nous y enfonçons profondément; enfin, nous nous tirons de ce mauvais pas, mais nos chameaux refusent énergiquement de s'engager dans la boue, et Mohamed est obligé de remonter l'oued vers l'ouest pour trouver un passage plus solide; il nous rejoint quelque temps après au bordj de Mguebra.

C'est une grande construction carrée, élevée sur une légère éminence, au bord même de l'oued Itel; dans le lit même de l'oued, deux puits à margelle de pierre fournissent de l'eau saumâtre au gardien du bordj, un arabe qui élève quelques poules et des chèvres pour le besoin des troupes au moment de leur aller dans l'oued Souf ou de leur retour.

Nous voici bien près, ici, de la route parcourue par le courrier qui, tous les deux jours, va de Biskra à Touggourt ; à peine y aurait-il 8 kilomètres pour aller la retrouver au plus

près, droit vers l'ouest ; demain, nous la rejoindrons à Chegga, et, 51 kilomètres après, nous rentrerons à Biskra. Cependant, la position relative des bordjs, peu éloignés les uns des autres, règlent la longueur de nos étapes; ainsi, d'Hameraia à Mguebra, il y a une distance de 30 kilomètres 400 mètres, avec les directions suivantes :

10.400 mètres faisant avec la ligne nord-sud un angle de 38°,
7.800 — — — — 38°,
12.200 — — — — 64°30'
soit donc une direction générale de 49°.



4 avril.

Bordj Mguebra. — Biskra.

A sept heures, nous quittons Mguebra avec l'intention de déjeuner à Chegga et de coucher à Saada; la route suit, à une certaine distance, la rive du chott Melrir, que nous voyons s'étendre au loin sur la droite, et nous traversons le lit de nombreux petits oueds qui vont se jeter dans le chott. Arrivés près de l'oued Melah, nous le remontons sur sa rive droite, jusqu'à Chegga même. Mais, avant d'être au bordj, il faut traverser l'oued; il est inondé, et plus d'une fois nous



Signal d'El Bouib (Kef el Debb)

Photo. E. Bernard & Cie.

manquons de rester embourbés ; enfin, à midi, nous nous asseyons à l'ombre des quelques palmiers de Chegga, les premiers que nous voyons depuis Nefta ; le bordj, que j'avais trouvé presque en ruines il y a deux ans, est réparé ; deux puits artésiens jaillissant ont un débit suffisant, l'un pour les besoins du bordj, l'autre pour les quelques jardins de palmiers qui l'entourent.

De Chegga à Saada, la route est celle parcourue par le courrier de Biskra à Touggourt ; il n'est donc utile ni de la relever ni de la décrire ; de Chegga, que nous quittons vers deux heures, nous remontons au puits Djeraïer ou Djeffer, à 11 kilomètres au nord ; eau fraîche et bonne. A 12 kilomètres 450, le bordj Saada, ou Tahir Rassou, sur une hauteur qui domine la rive droite de l'oued Djdi ; nous y arrivons à six heures ; mais le temps est couvert, il commence à pleuvoir, et il fait presque nuit lorsque nous avons fini de dîner : des œufs durs, du lait et une boîte de sardines. Biskra est à 28 kilomètres seulement ; si nous y allions dès ce soir ? En partant de suite, nous arriverions vers minuit, ce qui est une heure raisonnable, et nous aurions la joie de coucher dans des draps. L'oued Djdi est, paraît-il, débordé sur une longueur de 6 kilomètres, et Diab ne veut pas se charger de nous conduire, pendant la nuit, dans une plaine inondée ; nous trouvons au bordj même un Arabe qui nous servira de guide, et nous voici dans la plaine, au milieu de l'obscurité, nos bêtes ayant de l'eau parfois jusqu'au poitrail ; nos chameaux, eux, sont restés à Saada ; ils nous rejoindront dès que les eaux

auront baissé ; pendant plus de deux heures, nous avançons lentement dans la plaine couverte d'eau ; nos chevaux, nos mulets buttent à chaque pas, et souvent tombent dans quelque trou ; on se relève, on se secoue, on tire sa monture du trou où elle a glissé et l'on se remet en selle ; lorsqu'on y a passé cinq ou six fois, on n'y fait plus attention. Voilà maintenant la pluie qui se met de la partie, une pluie glacée que le vent nous lance au visage ; nous sommes tous gelés, brisés de fatigue, immobiles sur nos montures que nous laissons aller au hasard ; nous avançons si lentement que c'est à se demander si nous arriverons avant le jour... Enfin, après d'interminables heures, nous atteignons les premiers palmiers de Biskra, mais notre patience est encore soumise à une longue épreuve : nous avons l'oasis à traverser dans toute sa longueur, et Dieu sait s'ils nous ont paru longs, ces sentiers zigzaguant entre les jardins et bordés de séguias dans lesquelles nous glissions parfois, trébuchant dans l'obscurité, la pluie tombant toujours, fine, serrée et froide.

Dire notre lassitude, notre harrassement en arrivant à l'*Hôtel du Sahara,* à trois heures du matin, c'est impossible ; nous n'avions plus conscience de nous-mêmes, et tout ce que nous pûmes faire, ce fut de nous laisser glisser de nos montures pour aller nous étendre sur nos lits.

*

Rentrés à Biskra un mois, jour pour jour, après notre départ, grâce à notre dernière étape de 75 kilomètres, nous avons eu largement le temps d'accomplir l'itinéraire que nous nous étions proposés de suivre, sans aucun accident de route. De Nefta à l'oued Rhir, notre route a coupé successivement tous les chotts, dont un certain nombre n'avaient été placés sur la carte Roudaire que par renseignements ; de plus, il m'a été permis de me rendre compte par moi-même que beaucoup de points compris, d'après le nivellement Roudaire, à l'*intérieur de la courbe zéro*, sont, au contraire, au-dessus du niveau de la mer, tels que l'areg Debabia, Moniat Tadjer, Dra el Meguidem, Stah Hameraia, etc.

Enfin, chose plus importante peut-être, c'est la preuve que nous rapportons de l'entière sécurité de nos possessions Sud-Algériennes ; en 1890 déjà, j'avais fait le trajet Biskra, Touggourt, Ouargla, le Mzab et Laghouat, accompagné d'un domestique français et de trois muletiers ; cette année, nous avons traversé, sans escorte, une région qui, aux yeux de bien des personnes, et de l'avis même des consuls français au Djerid, passe pour être infestée de voleurs ; jamais nous n'avons été plus en sécurité que dans l'extrême Sud ; puisse cette assurance convaincre tous ceux qui se représentent le désert sillonné de brigands passant leur temps à razzier des douars ou des caravanes ; puisse surtout cette assurance amener les Français à visiter ces plaines immenses, ces solitudes sans bornes, ces oasis enchanteresses ; comme tous

ceux qui, une fois, ont mis le pied sur cette belle terre d'Afrique (je ne parle pas de la côte d'Algérie, que l'on confondrait avec nos côtes de Provence), ils seront subjugués par ces pays étranges, où l'on se sent vivre réellement, au milieu de larges horizons, hors de toutes les conventions sociales ; ils trouveront, à les parcourir, un charme infini et profond, les quitteront avec regret et y retourneront certainement avec joie, comme attirés par un aimant puissant et mystérieux.



FLORE SOMMAIRE

ET

APERÇU CONCHYOLOGIQUE

DE LA RÉGION DES

CHOTTS ALGÉRIENS

FLORE SOMMAIRE

DE LA RÉGION DES

CHOTTS ALGÉRIENS

Après ce récit de voyage à travers les Chotts Algériens, il nous a paru intéressant d'y joindre une Nomenclature sommaire des plantes de la région, recueillies soit par les membres des différentes missions officielles (1), soit par nous-mêmes pendant ce dernier voyage.

Renonculacées.

Ranunculus muricatus, L.
Nigella sativa, L.

Papavéracées.

Hypecoum Geslini, Coss. et Kral.

Fumariacées.

Fumaria capreolata, L., var. *Bastardi.*

Crucifères.

Eruca sativa, var. *Stenocarpa,* Boiss. et Reut.
Brassica rapa, L.
Brassica Cyrata, Desf.
Moricandia suffraticosa, Coss. et D. R.
Moricandia cinerea, Coss.
Diplotaxis pendula, D. C.
Malcolmia Ægyptiaca, Spreng., var. *Longisliqua,* Coss. et D. R.
Loncophora Capiomontiana, D. R.
Sisymbrium Irio, L.
Farsetia Ægyptiaca, Turr.
Nasturtium coronopifolium, D. C.
Capsella procumbens, Fries.

Capparidées.

Cleome Arabica, L.
Capparis spinosa, L.

(1) Dr André, rapport du Ct Roudaire, *Archives des Missions scientifiques et littéraires,* 3e série, t. VII.

Cistinées.

Helianthemum Tunetanum, Coss. et Kral.
— *sessiliflorum*, Pers.
— *sessiliflorum*, Pers., var. *ellipticum*.
— *virgatum* Pers.

Résédacées.

Reseda propinqua, R. Br.
— *lutea*, L.
— *stricta*, Pers.
— *Alphonsi*, Muell. Argov.

Frankeniacées.

Frankenia pulverulenta, L.
— *thymifolia*, Desf.

Caryophyllées.

Silene rubella, L.
— *inflata*, Sm.
Spergularia media, Pers.
— *diandra*, Heldr.
Stellaria media, Sm.

Malvacées

Malva sylvestris, L.
— *microcarpa*, Desf.

Géraniacées.

Erodium glaucophyllum, Ait.
— *hirtum*, Willd.
Erodium Malacoides, Willd.
Gossypium herbaceum, L.

Zygophyllées.

Fagonia cretica, L.
— *glutinosa*, Delile.
— *virens*, Coss.
Zygophyllum album, L.

Rutacées.

Peganum harmala, L.
Halophyllum tuberculatum, de Jussieu

Térébinthacées.

Rhus dioica, Willd.

Légumineuses.

Retama Rætam, Webb.
Calycotome intermedia, Boiss.
Onomis angustissima, Lmk.
Anthyllis tragacanthoides, Desf.
Medicago sativa L.
— *denticulata*, Willd.
— *tribuloides*, Lmk.
— *laciniata*, All.
Trigonella stellata, Forsk.
— *Ægyptiaca*, Poiret.
Melilotus parviflora Desf.
— *elegans*, Salzm.
— *messanensis*, Desf.
Lotus corniculatus, L., var. *tenuis*.
— *hosackoides*, Coss.

Lotus creticus, L.
Astragalus hamosus, L.
— *kralikianus*, Coss.
Vicia calcarata, Desf., var. *angustifolia*.
Vicia calcarata, Desf.
Scorpiurus sulcata, L.
Hippocrepis bicontorta, Loizel.
Hedysarum carnosum, Desf.
Psoralea bituminosa, L.

Tamariscinées.

Tamarix Gallica L.
— *pauciovulata*, J. Gay.
— *bounopæa*, J. Gay.

Cucurbitacées.

Cucumis Colocynthis, L.
Bryonia dioica, L., var. *Acuta*.

Portulacées.

Portulaca oleracea, L.

Crassulacées.

Umbilicus horizontalis, Guss.

Paronychiées.

Paronychia Cassoniana, J. Gay.
Herniaria fruticosa, L.
Pteranthus echinatus, Desf.
Gymnocarpus decandrus, Forsk.

Ficoïdées.

Mesembryanthemum nodiflorum, L.
Reaumuria vermiculata, L.
Nitraria tridentata, Desf.

Ombellifères.

Deverra scoparia, Coss. et D. R.
Coriandrum sativum, L.
Torilis nodosa, Gærtn.
Bupleurum semicompositum, L.
Helosciadium nodiflorum, Koch.
Apium graveolens, L.
Scandia Pecten-Veneris, L.
Carum incrassatum, Boiss.
Anethum graveolens, L.

Rubiacées.

Rubia tinctorum, L.
Galium tricorne, Wither.
— *saccharatum*, All.
Sherardia arvensis, L.

Composées.

Colletia chrysochomoides, Coss.
Phagnalon saxatile, D. C.
Rantherium suaveolens, Desf.
Inula viscosa, Ait.
Asteriscus pygmæus, Coss. et D. R.
Pallenis spinosa, Coss.
Ambrosia maritima, L.
Anthemis pedunculata, Desf.

Pyrethrum fuscatum, Willd.
— *trifurcatum*, Willd.
Chrysanthemum coronarium, L.
Chlamydophora pubescens, Coss. et D. R.
Artemisia herba alba, Asso.
Filago spathulata, Presl.
Senecio coronopifolius, Desf.
Calendula stellata, Cav., var. *Hymenocarpa*.
Atractylis cancellata, L.
— *citrina*, Coss. et Kral.
— *microcephala*, Coss. et Dur.
Amberboa Lippii, D. C.
Centaurea Delilei, Godr.
— *Apula*, Lmk.
— *dimorpha*, Viv.
Carduncellus eriocephalus, Boiss.
Kalpinia linearis, Pall.
Kalbfuma Salzmanni, Sch. Bip.
Spitzelia Saharæ, Coss. et Kral.
Ætheorrhiza bulbosa, Coss.
Picridium tingitanum, Desf.
Zollikoferia resedifolia, Coss.
Sonchus chondrilloïdes, Desf.
— *oleraceus*, L.
— *maritimus*, L.
— *divaricatus*, Desf.

Primulacées.

Coris Monspeliensis, L.
Anagallis Arvensis L.
Samolus Valerandi, L.

Asclépiadées.

Periploca angustifolia, Labill.
Dæmia cordata, R. Br.

Convolvulacées.

Convolvulus altheoides, L.
— *arvensis*, L.

Borraginées.

Echium humile, Desf.
— *maritimum*, Willd.
Echiochilum fruticosum, Desf.
Nonnea phaneranthera, Viv.
Anchusa hispida, Fosk.
Lithospermum callosum, Vahl.

Solanées.

Lycium mediterraneum, Dunal.
Solanum villosum, Lmk.
— *nigrum*, L., var. *Suffruticosum*, Schousb.
Hyocyamus albus, L.

Scrofularinées.

Celsia laciniata, Poir.
Linaria laxiflora, Desf.
Linaria fruticosa, Desf.
Anarrhinum brevifolium, Coss. et Kral.
Scrofularia Deserti, Delile.

Orobranchées.

Phelipea violacea, Desf.
— *lutea,* Desf.

Labiées.

Lavandula multifida, L.
Thymus hirtus, Willd.
— *capitatus,* Link et Hoffm.
Salvia lanigera, Desf.
— *verbenaca,* L.
Ballota hirsuta, Benth.
Tenerium polium, L.
Zapanea nodiflora, Rich.

Globulariées.

Globularia Alypum, L.

Plombaginées.

Statice globulariæfolia, Desf.
— *pruinosa,* L.

Plantaginées.

Plantago major, L.
— *lagopus,* L.
— *coronopus,* L.
— *Psyllium,* L.
— *Amplexicaulis,* Cav.
— *maritima,* Link.
— *albicans,* L.

Salsolacées.

Chenopodium murale, L.
Atriplex Halineus, L.
— *dimorphostogia,* Kar. et Kir.
— *hastata,* L.
Echinopsilon muricatus, Mop.-Tand.
Arthrocnemium fruticosum, Moq.-Tand. var.
Suæda vermiculata, Forsk.
Traganum nudatum, Delile.
Salsola longifolia, Forsk.
Anabasis articulata, Moq.-Tand.

Thyméléacées.

Passerina hitsura, L.

Polygonées.

Rumex pulcher, L.
Calligonum comosum, l'Hérit.
Rumex roseus, Campd.
Emex spinosa, Campd.
Polygonum equisetiforme, Sibth. et Sm.

Euphorbiacées.

Andrachne telephioides, L.
Mercurialis annua, L.
Euphorbia Paralias, L.
— *Guyoniana,* Boiss. et Reut.
— *falcata,* L.
— *cornuta,* Pers.
— *glebulosa,* Coss. et D. R.
— *helioscopia,* L.

Urticæ.

Forskoplea tenacissima, L.
Parietaria officinalis, L., var. *diffusa*.

Balanophorées.

Cynomorium coccineum, L.

Conifères.

Ephedra fragilis, Desf.

Liliacées.

Urginea undulata, Steinh.
Scilla villosa, Desf.
Allium roseum, *L.*
Uropetalum scrotinum, Gawl.
Asphodelus tenuifolius, Cav.

Smilacées.

Asparagus horridus, L.

Iridées.

Gladiolus Ludovicæ, Jan.

Juncées.

Juncus maritimus, Link.

Cypéracées.

Cyperus conglomeratus, var. *Eflusus*, Rottb.
— *lævigatus*, L., var. *Distachyus*.
— *junciformis*, Desf.

Graminées.

Lygoum spartum, Lœfl.
Phalaris minor, Retz.
Pennisetum ciliare, Link.
Imperata cylindrica, P. B.
Andropogon laniger, Desf.
Agrostis verticilata, Vitt.
Polypogon Monspeliensis, Desf.
Stipa tortilis, Desf.
Arthratherum pungens, P. B.
Arthratherum obtusum, Nees.
Cynodon Dactylon, Rich.
Avena sterilis, L.
— *barbata*, Brot.
Trisetum pumilum, Kunth.
Kœleria phleoldes, Pers.
Phragmites communis, Trin., var. *Isiaca*.
Sphenopus divaricatus, Rehb.
Bromus madritensis, L.
— *macrostachys*, Delile.
— *rubens*, L.
Lolium perenne, L., var. *multiflorum*.
Hordeum murinum, L.
— *vulgare*, L.
Triticum durum, Desf. (*forma nutica*).
Æluropus littoralis, Parlat., var. *Repens*, Desf.

Fougères.

Cheilantes odora, Sw.
Adianthum Capellus-Veneris, *L.*

LISTE DES COQUILLES

RECUEILLIES DANS LA

RÉGION DES CHOTTS

LISTE DES COQUILLES

RECUEILLIES DANS LA

RÉGION DES CHOTTS

COQUILLES TERRESTRES & FLUVIATILES

Leucochroa candidissima, Moquin-Tandon	(subfossile).
— — var. *perforata*	(subfossile).
— *Bœtica,* Rossmassler	(subfossile).
Helix aperta, Born	(subfossile).
— *nucula,* Parreys	(vivant).
— *melanostoma,* Draparnaud	(subfossile).
— *vermiculata,* Müller	(subfossile).
— — var. *minor.*	(subfossile).
— *soluta,* Michaud	(subfossile).
— *Constantinæ,* Forbes	(subfossile).
— *Ehrenbergi,* Bourguignat	(subfossile).
— — var. *Chilembia*	(vivant).
— *lenticula,* Férussac	(subfoss. et viv.).
— *Fleurati,* Bourguignat	(subfossile).
— *malaspinæ,* Bourguignat	(vivant).
— *pulchella,* Müller	(subfossile).
— *conspurcata,* Draparnaud	(vivant).
— *Geryvillensis,* Bourguignat	(vivant).
— *Durieui,* Moquin-Tandon	(subfossile).

Helix lauta, Lowe	(subfoss. et viv.).
— — var. *alba*	(subfossile).
— *rufolabris*, Benoît	(subfossile).
— *cretica*, Férussac	(subfossile).
— *euphorca*, Bourguignat	(subfossile).
— *Pisana*, Müller	(subfoss. et viv.).
— — var. *minor*	(subfoss. et viv.).
— *subrostrata*, Férussac	(vivant).
— *pyramidata*, Draparnaud	(subfoss. et viv.).
— *cespitum*, var. Draparnaud	(vivant).
— *Wœrnieriana*, Bourguiguat	(vivant).
— *Lacosteana*, L. Morlet	(subfossile).
— *acuta*, Müller	(vivant).
Bulimus decollatus, Bruguière	(subfossile).
Ferussacia charopia, Bourguignat	(subfossile).
— *procerula*, Bourguignat	(vivant).
Alexia Algerica, Bourguignat	(subfoss. et viv.).
— *Firmini*, Payraudeau	(subfossile).
— *Micheli*, Mittre	(vivant).
— *bidentata*, Montagu	(vivant).
Planorbis subangulatus, Philippi	(subfossile).
Truncatella truncatula, Draparnaud	(subfoss. et viv.).
Acme Letourneuxi, Bourguignat	(vivant).
Hydrobia Peraudieri, Bourguignat	(subfoss. et viv.).
— *accrosa*, Bourguignat	(vivant).
— *arenaria*, Bourguignat	(vivant).
— *Duveyrieri*, Bourguignat	(vivant).
Amnicola similis, Draparnaud	(subfossile).
— *Dupotetiana*, Forbes	(subfoss. et viv.).
— *pycnolena*, Bourguignat	(vivant).
Melania tuberculata, Müller	(subfoss. et viv.).
— — var. *maxima*	(subfossile).
Melanopsis Maroccana, Chemnitz	(vivant).
— — var. *Saharica*, Bourg.	(vivant).
— *cariosa*, Linné	

Melanopsis cariosa, var. *Sevillensis*, Grateloup	(vivant).
— *Tunetana*, L. Morlet	(vivant).
Neritina fluviatilis, Lamarck	(subfossile).

COQUILLES MARINES

Murex trunculus, Linné	(subfossile).
Cardium edule, Linné	(subfossile).
— — var. *soltda*, Tournouër	(subfossile).
— — var. *fragile*, Tournouër	(subfossile).
— — var. *minor*. Tournouër	(subfossile).
Poronia rubra, Montagu	(vivant).
Pectunculus violacescens, Lamark	(subfoss. et viv.).
Ostrea edulis, Linné	(subfossile).

Arca rhombea, Born.
Triton Olearion, Linné.
Cyprea moneta, Linné.
Conus mediterraneus, Bruguière.
Massa Gibbosula, Linné.
Pecten Jacobeus, Linné.

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES

DATE			LOCALITÉS	POSITIONS		THERMOMÈTRE		BAROMÈTRE (1)	HYGROMÈTRE	VENT		ÉTAT DU CIEL
MOIS	JOUR	HEURE		LATIT.	LONGIT.	OMBRE	SOLEIL			FORCE	venant du	
Mars.	6	4^h s.	Sidi Okba.	34°43'	3°35'	22°	29°	748	66	faible.	N-N-O.	lég^t couv.
—	—	11 s.	—	—	—	18°	»	747	65	moyen.	N.-O.	clair.
—	7	6 m.	—	—	—	18°	»	750	68	fort.	N.	nuageux.
—	—	1 s.	Aïn Naga.	34°40'	3°47'	27°	39°	746	62	fort.	N.	lég^t couv.
—	—	6 s.	—	—	—	20°	»	752	64	faible.	N.	clair.
—	8	6 m.	—	—	—	16°	»	756	65	moyen.	N-N-O.	nuageux.
—	—	1 s.	Oued Haguet.	34°40'	3°59'	30°	41°	745	62	moyen.	N.-E.	lég^t couv.
—	—	6 s.	Zeribet El Oued	34°41'	4°11'	22°	»	750	64	ass. fort	N.-E.	clair.
—	9	8 m.	—	—	—	15°	25°	751	63	léger.	N.-E.	lég^t couv.
—	—	1 s.	—	—	—	26°	32°	750	64	léger.	N-N-E.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	19°	»	749	63	nul.	»	clair.
—	—	10 s.	—	—	—	18°	»	748	60	léger.	E.	clair.
—	10	7 m.	—	—	—	18°	22°	748	61	nul.	»	lég^t couv.
—	—	10 m.	—	—	—	22°	28°	746	60	léger.	N.	couvert.
—	—	1 s.	—	—	—	27°	34°	741	58	tr.léger	N.-E.	orageux.
—	—	6 s.	Zéribet Ahmed.	34°40'	4°21'	22°	»	745	60	tr. fort.	N.	clair.
—	—	9 s.	—	—	—	18°	»	747	59	bourr.	N.	clair.
—	11	6 m.	—	—	—	18°	»	755	60	léger.	N.	couvert.
—	—	11 m.	Oued Ouazern.	34°36'	4°36'	23°	30°	758	59	léger.	E.	clair.
—	—	1 s.	—	—	—	24°	31°	747	57	nul.	»	clair.
—	—	6 s.	Taddart.	34°32'	4°42'	19°	»	753	58	léger.	N.-O.	lég^t couv.
—	—	10 s.	—	—	—	16°	»	752	60	moyen.	N.-O.	clair.
—	12	7 m.	Oued Si Abdallah.	34°32'	4°51'	18°	22°	755	61	moyen.	N.-O.	lég^t couv.
—	—	9 m.	Ferkane.	34°32'	5°7'	19°	24°	757	62	faible.	N-N-O.	très lég^t couv.
—	—	1 s.	—	—	—	22°	31°	754	60	nul.	»	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	20°	»	737	62	faible.	E.	clair.
—	13	9 m.	—	—	—	20°	29°	736	62	léger.	N.-O.	nuageux.
—	—	2 s.	—	—	—	24°	33°	737	61	léger.	N-N-O.	nuageux.
—	—	6 s.	—	—	—	19°	»	736	60	fort.	N-N-O.	nuageux.

(1) Le baromètre ayant subi plusieurs chocs pendant le cours du voyage, il se peut que quelques-unes des observations barométriques soient erronées; toutes les précautions ont été prises, cependant, pour réduire l'erreur, si elle existe, à son minimum.

DATE			LOCALITÉS	POSITION		THERMOMÈTRE		BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	VENT		ÉTAT DU CIEL
MOIS	JOUR	HEURE		LATIT.	LONGIT.	OMBRE	SOLEIL			FORCE	venant du	
Mars.	14	8h m.	Ferkane.	34°32'	5°7'	20°	25°	736	62	as. fort.	N.	légt couv.
—	—	1 s.	—	—	—	23°	31°	733	61	fort.	N-N-O.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	18°	»	735	60	fort.	N.-O.	clair.
—	15	7 m.	—	—	—	16°	20°	738	61	moyen.	O.	nuageux.
—	—	2 s.	—	—	—	26°	33°	734	62	léger.	N.-O.	légt couv.
—	—	4 s.	—	—	—	23°	28°	735	60	tr.léger	N.-O.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	22°	»	736	58	tr.léger	N.-O.	nuageux.
—	—	9 s.	—	—	—	18°	»	741	59	moyen.	N-N-E.	légt couv.
—	16	7 m.	—	—	—	12°	18°	747	65	tr.léger	N.-O.	nuageux.
—	—	9 m.	—	—	—	18°	22°	745	64	nul.	»	légt nuag.
—	—	11 m.	—	—	—	19°	28°	741	63	tr.léger	O.	nuageux.
—	—	2 s.	—	—	—	22°	38°	739	62	léger.	O.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	19°	»	741	61	nul.	»	clair.
—	—	8 s.	—	—	—	17°	»	742	62	nul.	»	clair.
—	17	7 m.	—	—	—	13°	21°	746	65	léger.	O.	clair.
—	—	9 m.	—	—	—	19°	35°	740	63	léger.	N-N-O.	clair.
—	—	11 m.	—	—	—	23°	36°	737	60	léger.	N.-O.	clair.
—	—	2 s.	—	—	—	29°	44°	735	58	tr.léger	O.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	25°	»	737	57	tr.léger	O.	clair.
—	—	9 s.	—	—	—	15°	»	742	58	nul.	»	clair.
—	18	8 m.	—	—	—	14°	20°	743	64	nul.	»	clair.
—	—	11 m.	—	—	—	19°	31°	739	64	léger.	O.	clair.
—	—	1 s.	—	—	—	22°	38°	736	62	moyen.	O.	légt nuag.
—	—	3 s.	—	—	—	26°	36°	734	60	moyen.	O.	légt nuag.
—	—	6 s.	—	—	—	18°	»	738	60	nul.	»	clair.
—	—	10 s.	—	—	—	15°	»	741	62	nul.	»	clair.
—	19	8 m.	—	—	—	14°	23°	742	67	tr.léger	N.-O.	légt nuag.
—	—	10 m.	—	—	—	21°	30°	740	64	tr.léger	N.-O.	clair.
—	—	1 s.	—	—	—	28°	39°	736	62	tr.léger	N.-O.	clair.
—	—	5 s.	—	—	—	19°	25°	737	60	léger.	O-N-O.	clair.
—	—	8 s.	—	—	—	15°	»	740	61	léger.	O-N-O.	clair.
—	20	7 m.	—	—	—	14°	»	742	65	léger.	N.-O.	légt nuag.
—	—	2 s.	Négrine.	34°29'	5°15'	25°	38°	733	63	nul.	»	nuageux.
—	—	6 s.	—	—	—	19°	»	732	62	nul.	»	clair.
—	—	8 s.	—	—	—	15°	»	734	63	nul.	»	clair.
—	—	10 s.	—	—	—	13°	»	735	64	nul.	»	clair.
—	21	8 m.	—	—	—	16°	»	737	65	léger.	N-N-E.	couvert.
—	—	10 m.	—	—	—	19°	34°	736	64	léger.	N-N-E.	légt nuag.
—	—	1 s.	—	—	—	23°	39°	735	65	moyen.	N-N-E.	légt nuag.
—	—	7 s.	Camp près Bir Zarif.	34°28'	5°27'	10°	»	734	66	fort.	N.-E.	nuageux.
—	22	5 m.	—	—	—	—4°	»	736	64	moyen.	N.-E.	très nuag.
—	—	7 m.	—	—	—	9°	14°	734	65	moyen.	N.-E.	nuageux.
—	—	2 s.	Tamerza.	34°23'	5°37'	22°	38°	732	62	léger.	E-N-E.	légt nuag.

DATE			LOCALITÉS	POSITIONS		THERMOMÈTRE		BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	VENT		ÉTAT DU CIEL
MOIS	JOUR	HEURE		LATIT.	LONGIT.	OMBRE	SOLEIL			FORCE	venant du	
Mars.	22	6^{h}s.	Tamerza.	34°23'	5°37'	19°	»	735	64	léger.	E-N-E.	lég^{t} nuag.
—	—	10 s.	—	—	—	12°	»	736	65	léger.	N.-E.	lég^{t} nuag.
—	23	8 m.	—	—	—	14°	19°	738	64	moyen.	S.-E.	clair.
—	—	2 s.	Chebeka.	34°20'	—	26°	39°	739	64	nul.	»	clair.
—	—	6 s.	Oued redah.	34°10'	5°47'	13°	»	749	65	nul.	»	clair.
—	—	10 s.	—	—	—	6°	»	751	65	nul.	»	clair.
—	24	7 m.	—	—	—	10°	16°	750	63	nul.	»	clair.
—	—	9 m.	—	—	—	17°	26°	748	61	nul.	»	clair.
—	—	2 s.	El Hamma.	34°	5°48'	26°	40°	746	60	nul.	»	clair.
—	—	6 s.	Tozeur.	33°56'	5°47'	18°	22°	743	61	nul.	»	clair.
—	25	8 m.	—	—	—	20°	27°	743	62	faible.	S-S-E.	clair.
—	—	11 m.	—	—	—	29°	34°	739	61	faible.	S-S-E.	clair.
—	—	2 s.	—	—	—	34°	43°	740	60	tr. faib.	S-S-E.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	31°	»	741	61	faible.	S-S-E.	clair.
—	26	8 m.	—	—	—	19°	27°	739	62	moyen.	S-S-E.	clair.
—	—	11 m.	—	—	—	26°	43°	737	61	moyen.	S-S-E.	clair.
—	—	6 s.	Nefta.	33°52'	5°31'	29°	»	736	62	faible.	S.-E.	clair.
—	—	10 s.	—	—	—	25°	»	734	58	moyen.	S-S-E.	clair.
—	27	8 m.	—	—	—	23°	28°	736	63	moyen.	S-S-E.	clair.
—	—	11 m.	—	—	—	29°	37°	734	61	moyen.	S-S-E.	clair.
—	—	2 s.	—	—	—	36°	44°	733	59	faible.	S.-E.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	32°	»	732	62	moyen.	S.-E.	clair.
—	—	8 s.	—	—	—	24°	»	733	65	moyen.	S-S-E.	clair.
—	28	6 m.	—	—	—	23°	»	733	66	moyen.	E-S-E.	lég^{t} nuag.
—	—	11 m.	Bir Touil.	33°55'	5°23'	27°	»	729	62	fort.	E-S-E.	nuageux.
—	—	6 s.	Camp du 28 mars	33°57'	5°16'	24°	»	730	70	fort.	E-S-E.	nuageux.
—	—	10 s.	—	—	—	16°	»	731	68	fort.	E-S-E.	nuageux.
—	29	7 m.	—	—	—	17°	22°	734	62	moyen.	S.-E.	lég^{t} nuag.
—	—	1 s.	Bir Bouras.	34°	5°7'	28°	39°	730	64	fort.	E-S-E.	clair.
—	—	4 s.	—	—	—	26°	35°	728	64	fort.	E-S-E.	clair.
—	—	8 s.	—	—	—	18°	»	731	61	moyen.	E-S-E.	clair.
—	30	7 m.	—	—	—	8°	13°	743	63	moyen.	S.-E.	clair.
—	—	1 s.	Bir Kamboud.	33°59'	4°50'	21°	33°	740	60	moyen.	E.	clair.
—	—	7 s.	Bir Achana.	34°8'	4°44'	14°	»	741	62	fort.	E.	clair.
—	—	10 s.	—	—	—	12°	»	744	63	fort.	E-N-E.	clair.
—	31	6 m.	—	—	—	12°	»	742	69	fort.	E-N-E.	clair.
—	—	8 m.	—	—	—	15°	19°	740	68	moyen.	E-S-E.	clair.
—	—	1 s.	Chott Gouiral.	34°5'	4°33'	21°	»	738	64	fort.	E-S-E.	clair.
—	—	6 s.	Chott Saïal (camp)	34°1'	4°21'	18°	»	739	64	moyen.	E-S-E.	lég^{t} nuag.
—	—	10 s.	—	—	—	15°	»	741	65	moyen.	E-N-E.	lég^{t} nuag.
Avril	1er	7 m.	—	—	—	17°	19°	740	64	moyen.	E-N-E.	nuageux.
—	—	11 m.	Chott Touan.	34°3'	4°18'	23°	»	738	60	fort.	N.-E.	couvert.
—	—	3 s.	Chott ben Dahman.	—	4°13'	29°	»	737	62	moyen.	N.-E.	couvert.

DATE			LOCALITÉS	POSITION		THERMOMÈTRE		BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	VENT		ÉTAT DU CIEL
MOIS	JOUR	HEURE		LATIT.	LONGIT.	OMBRE	SOLEIL			FORCE	venant du	
Avril.	1er	6h s.	Chott Bedjeloul	34°	4°5'	19°	»	736	69	moyen.	E-N-E.	couvert.
—	—	10 s.	El Aouina.	33°59'	4°4'	13°	»	737	71	faible.	E-N-E.	couvert.
—	2	8 m.	—	—	—	17°	»	733	75	moyen.	E.	couvert.
—	—	11 m.	—	—	—	23°	27°	735	73	moyen.	E-N-E.	couvert.
—	—	1 s.	—	—	—	31°	39°	734	69	faible.	N.-E.	couvert.
—	—	6 s.	Aïn Hameraïa.	34°4'	3°59'	19°	»	734	66	tr. faib.	N.-E.	lég[t] couv.
—	—	9 s.	—	—	—	11°	»	735	65	nul.	»	nuageux.
—	3	7 m.	—	—	—	15°	18°	735	63	tr. faib.	E.	lég[t] nuag.
—	—	11 m.	El Bouib.	34°12'	3°48'	22°	31°	733	61	nul.	»	clair.
—	—	3 s.	Mguebra (bordj)	34°16'	3°43'	27°	35°	729	60	faible.	E-S-E.	clair.
—	—	6 s.	—	—	—	17°	»	730	61	moyen.	E-S-E.	clair.
—	—	9 s.	—	—	—	12°	»	731	63	moyen.	S.-E.	lég[t] nuag.
—	4	7 m.	—	—	—	14°	»	734	65	nul.	»	couvert.
—	—	9 m.	—	—	—	16°	»	735	62	nul.	»	couvert.
—	—	1 s.	Chegga (bordj).	34°26'	3°36'	21°	28°	733	60	nul.	»	nuageux.
—	—	6 s.	Saada (bordj).	34°39'	3°33'	14°	»	734	63	moyen.	O-S-O.	couvert.
—	—	11 s.	Oum el Henna.	34°42'	3°30'	11°	»	735	68	fort.	O-S-O.	couvert.
—	5	2 m.	Biskra.	34°51'	3°25'	9°	»	736	64	fort.	O-S-O.	couvert.

Typ. Oberthür, Rennes—Paris (885-92).


ITINÉRAIRE
DE BISKRA AU DJERID
par
le ZAB ECH CHERGUI et les CHOTTS ALGÉRIENS
dressé sur le terrain en Mars-Avril 1892
par
P. VUILLOT
Mbre de la Société de Géographie de Paris
Échelle 1/400 000
BISKRA
Sidi Okba 6 Mars
Ain Naga 7 Mars
Zeribet el Oued
Zeribet Ahmed
Camp du 11 Mars
Khaddart
Ferkane
Negrine 20 Mars
Camp du 21 Mars
Tamerza 22 Mars
Chebeka
Camp du 23 Mars
El Hamma
Tozeur
Nefta 27 Mars
Camp du 28 Mars
Camp du 31 Mars
Bordj Chegga 4 Avril
Bordj Mguebra 3 Avril
Kef el Dohr
Bordj Hameraia 2 Avril
MONTS AURÈS
ZAB ECH CHERGUI
Nememcha
CHOTT MELRIR
FARFARIA
OUED RHIR
CHOTT MEROUAN
Chott Bedjeloud
Chott Sidi Radouan
Touggourt
Mraier
Route
Stah Hameraia
Chott Tchichina
Chott Souri
Dra el Meguelem
CHOTT EL RHARSA
FARFARIA
DJERID
TUNISIE
CHOTT DJERID
Messaaba
Dra Segua
Dra Skatir
Gravé par Erhard Fres